

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

L'APPROPRIATION D'UN ESPACE PUBLIC CENTRAL REVITALISÉ, DE LA  
COHABITATION À LA DISPERSION :  
LE CAS DU SQUARE CABOT À MONTRÉAL.

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES URBAINES

PAR  
AGNÈS GRANIER

AVRIL 2019

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.07-2011). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tous ceux qui m'ont inspirée, guidée et soutenue pendant la rédaction de ce mémoire, qui m'en aura appris plus sur moi-même que toute autre expérience jusqu'à présent.

Tout d'abord, je remercie Hélène Bélanger, ma directrice de mémoire, qui aura su me guider, mais aussi me laisser avancer à mon propre rythme et apprendre de mes propres erreurs. Chaque rencontre a été non seulement apaisante, mais inspirante et enrichissante.

Merci également à tous les professeurs aux perspectives éclairantes qui ont jalonné mon parcours universitaire.

Merci à mon père, Jean-Claude, pour sa confiance inébranlable.

Par-dessus tout, merci à mon partenaire de vie et d'aventure, Nick, pour son soutien inconditionnel et ses encouragements quotidiens. Merci de ne m'avoir jamais laissée jeter l'éponge et de m'avoir apporté des assiettes de gnocchis au pesto et des tasses de thé, alors que j'étais absorbée dans la rédaction d'un chapitre que je croyais sans fin.

## DÉDICACE

À la mémoire de Phoebe,  
lumière, amour et douceur.

## TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS .....	v
DÉDICACE .....	iv
TABLE DES MATIÈRES .....	v
LISTE DES FIGURES.....	viii
RÉSUMÉ .....	x
INTRODUCTION .....	1
CHAPITRE I REVUE DE LA LITTÉRATURE ET PROBLÉMATISATION.....	5
1.1 Aborder l'espace public .....	6
1.1.1 Espace public versus espace privé .....	11
1.1.2 Usages et appropriations de l'espace public .....	12
1.1.2.1 Territoire et territorialité .....	14
1.1.2.2 La sociabilité dans les espaces publics.....	16
1.2 Problématisation.....	18
1.2.1 Les formes de privatisation des espaces publics.....	18
1.2.1.1 L'érosion de l'espace public par la privatisation et le glissement vers l'urbanisme revanchiste .....	19
1.2.1.2. Formes d'exclusions de l'espace public.....	23
1.2.1.3 L'espace public en tant que chez-soi .....	26
1.3 Questions de recherche et hypothèses.....	29
CHAPITRE II CADRE CONCEPTUEL .....	36
2.1 Les interactions sociales.....	37
2.1.1 Les relations entre les individus.....	37
2.1.2 Le cadre d'analyse de Lofland (1998) sur les interactions sociales.....	39
2.1.2.1 Les cinq grands principes.....	39

2.1.2.2 Les cinq principes de l'agir .....	43
2.2 Aborder l'espace public et ses appropriations .....	46
2.3 Les dynamiques de cohabitation et d'exclusion.....	46
CHAPITRE III MÉTHODOLOGIE DE RECHERCHE .....	52
3.1 Approche méthodologique .....	52
3.2 Une étude de cas unique.....	53
3.3 L'observation directe non participante.....	55
3.3.1 Le choix de l'observation comme méthode principale .....	55
3.3.2 L'opérationnalisation des observations directes .....	59
3.3.3 Les outils d'observation .....	59
3.3.4 L'analyse des données récoltées lors des observations.....	61
3.3.5 Les limites et biais de l'observation.....	61
3.3.6 Faire face à de la violence sur le terrain.....	63
3.4 Les entretiens semi-dirigés.....	65
3.4.1 Le choix de l'entretien semi-dirigé comme méthode secondaire .....	65
3.4.2 L'opérationnalisation des entretiens .....	67
3.4.3 L'analyse des données récoltées lors des entretiens semi-dirigés.....	68
3.4.4 Les limites et biais des entretiens semi-dirigés .....	69
3.5 L'éthique de la recherche .....	70
CHAPITRE IV PRÉSENTATION DU CAS À L'ÉTUDE : LE SQUARE CABOT .....	72
4.1 Le square Cabot, temporalités et aménagement.....	73
4.2 La présence autochtone à Montréal.....	78
4.2.1 L'itinérance autochtone.....	82
4.3 La rénovation du square Cabot .....	87
4.4 Un contexte et des enjeux en évolution permanente .....	94
4.4.1 Projet sur le terrain de l'hôpital Children's et embourgeoisement du quartier .....	94
4.4.2 Décès de Siasi Tullaugak et Sharon Barron.....	95
4.4.3 Départ de The Open Door .....	95
CHAPITRE V RÉSULTATS: L'APPROPRIATION DU SQUARE CABOT .....	97
5.1 Les acteurs.....	99
5.2 L'appropriation de l'espace.....	103

5.2.1 Les activités spontanées du quotidien.....	103
5.2.2 Les activités programmées comme moyen de favoriser la cohabitation .	105
5.2.3 Les pratiques du chez-soi au square Cabot .....	115
5.2.4 Les activités et comportements hors du commun .....	122
<b>CHAPITRE VI MISE EN RELATION ET INTERPRÉTATION DES</b>	
<b>RÉSULTATS : DE LA COHABITATION À LA DISPERSION.....</b>	<b>138</b>
6.1 La cohabitation au square Cabot : types et mécanismes de régulation .....	138
6.1.1 Cohabitation pacifique .....	139
6.1.2 Cohabitation difficile .....	142
6.1.3 Mécanismes de régulation de la cohabitation .....	143
6.1.3.1 Autorégulation du groupe de personnes marginalisées.....	143
6.1.3.2 Contact évité.....	144
6.2 La dispersion comme forme d'exclusion résultant du revanchisme .....	146
6.2.1 Dispersion par la présence des populations attirées par les activités .....	147
6.2.2 Dispersion par la présence de la police et la criminalisation de l'itinérance .....	147
6.2.3 Dispersion par le départ des organismes qui les ancrèrent dans le quartier .....	154
6.2.4 Dispersion par les changements structurels du quartier : les condominiums .....	155
6.2.5 Dispersion par des comportements discriminatoires face à la diversité ..	156
<b>CONCLUSION.....</b>	<b>158</b>
<b>ANNEXE A GUIDE D'ENTRETIEN .....</b>	<b>164</b>
<b>ANNEXE B GUIDE D'OBSERVATION OUVERTE.....</b>	<b>166</b>
<b>ANNEXE C GUIDE D'OBSERVATION OUVERTE COMPLÉTÉ.....</b>	<b>170</b>
<b>ANNEXE D FORMULAIRE DE CONSENTMENT EN ANGLAIS .....</b>	<b>171</b>
<b>ANNEXE E CERTIFICAT ETHIQUE .....</b>	<b>175</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>176</b>

## LISTE DES FIGURES

Figure	Page
2.1 Synthèse du cadre conceptuel .....	50
4.1 Square Cabot en 2006 et en 2017.....	74
4.2 Le Square Cabot dans son environnement.....	75
4.3 Aménagement du square Cabot en 2017.....	76
4.4 vues du square Cabot à l'automne 2016 et au printemps 2017 .....	77
5.1 Activité spontanée du quotidien au square Cabot : lire.....	105
5.2 Activité spontanée du quotidien au square Cabot : déambuler, jouer quelques notes au piano, lire le journal. ....	105
5.3 Jeux programmés par la ville de Montréal : échecs et jeux pour bébés.....	107
5.4 Jeux programmés par la ville de Montréal : frisbee .....	107
6.1 Interaction entre personnes marginalisées et non marginalisées autour de la présence d'un enfant, sous le regard de policiers.....	141

## LISTE DES TABLEAUX

Tableau	Page
2.1 Synthèse des principes d'interactions et d'agir de Lyn Lofland (1998) .....	45
3.1 Échantillon des répondants aux entretiens semi-dirigés .....	67

## RÉSUMÉ

Le square Cabot, situé à l'extrême ouest de l'arrondissement Ville-Marie à Montréal, est un lieu de rassemblement pour certaines populations marginalisées, dont des Autochtones, notamment inuits, pour qui il a une forte signification identitaire et communautaire. Certains y sont itinérants, d'autres vont y chercher un sentiment de familiarité et de communauté. Réputé pour sa criminalité, le square est entièrement rénové en 2015-2016. Il rouvre à l'été 2016, plus minéralisé et accompagné d'une nouvelle programmation estivale d'activités, certaines liées aux cultures autochtones. Au cœur d'un quartier en pleine transformation, la fréquentation du square change peu à peu, attirant étudiants, professionnels et familles.

Comment ces différentes populations s'approprient-elles le square Cabot ? Comment y cohabitent-elles ?

Par des observations non participantes et des entretiens semi-dirigés auprès d'acteurs clefs de la vie du square, nous avons cherché à répondre à ces questions. Les observations et les entretiens montrent une appropriation forte par les populations autochtones, ainsi qu'une cohabitation relativement harmonieuse entre les populations marginalisées et les autres usagers. Du côté des populations marginalisées, l'arrivée des autres usagers semble de plus en plus acceptée, mais les changements structurels du quartier et les interventions musclées de la police rendent l'espace hostile à leur présence. Les résultats de cette étude laissent à penser qu'une dispersion des populations marginalisées dont autochtones est en cours au square Cabot, qui tendrait à s'accélérer au profit d'un espace plus aseptisé et purifié.

Mots-clés : espace public, appropriation, cohabitation, square Cabot, itinérance, personnes marginalisées, criminalisation de l'itinérance, revanchisme, urbanisme revanchard.

## INTRODUCTION

L'espace public fascine, symbole de jeunesse et d'expression illimitée de soi dans Jules et Jim de François Truffaut (1962), où on y court et on y course, ou dans Billy Elliot (Stephen Daldry, 2000), où on y danse. Parfois serein et introspectif, comme dans Kafka sur le rivage, d'Haruki Murakami (2002), on s'y ressource et s'y apprivoise, seul en compagnie de chats. L'espace public incarne la liberté d'exister, de manifester, d'être dans la ville. Quelques fois, l'espace public incarne pour l'un l'opposé de ce qu'il incarne pour l'autre, comme le droit d'y habiter, d'en faire un chez-soi, face au droit de l'utiliser, d'en jouir en tant qu'espace récréatif (Margier, 2014 ; Mitchell, 1995 ; Katz, 2006). Il devient alors la source et l'objet d'un conflit, silencieux, parfois, bruyant, d'autres. L'espace perd son qualificatif de public lorsque la légitimité affichée de l'un vient entraver celle d'un autre, lorsque les intérêts individuels viennent empiéter sur ceux de l'ensemble de la *polite* (Claval, 2001 ; Low et Smith, 2006 ; Katz, 2006). C'est sur un cas comme celui-ci que se penche ce mémoire.

Le square Cabot, à Montréal, est un lieu historiquement approprié par des populations autochtones, notamment inuites, souvent itinérantes (Margier, 2014). S'inscrivant dans une tendance globale et montréalaise à la rénovation et l'animation planifiée d'espaces publics, le square Cabot a été rénové en 2015-2016, dans le but de transformer un espace considéré comme dangereux, parce qu'approprié par une population marginalisée, en un espace sécuritaire, ouvert et vivant (Meagher, 2015). Cette recherche vient étudier l'appropriation de cet espace revitalisé, alors que les dynamiques y changent rapidement, de la gentrification du quartier accompagnée de NIMBY (Not in my backyard), au départ d'organismes servant les populations marginalisées.

Ce mémoire en études urbaines porte sur le cas spécifique de l'appropriation du square Cabot, explorant via des observations directes et des entretiens semi-dirigés les dynamiques qui l'habitent. Nous nous questionnerons, plus spécifiquement, sur la cohabitation au square Cabot et sur le rôle de la programmation estivale dans les dynamiques d'appropriation et de cohabitation.

La revitalisation des espaces publics appropriés par des personnes marginalisées est une question brûlante dans l'actualité montréalaise (Meagher, 2015 ; Cardinal, 2015 ; St-Jacques, 2016). Plusieurs espaces publics dans des situations comparables au square Cabot ont été rénovés et « réappropriés » au cours des quelques dernières années, dans une démarche de « placemaking » ou d'urbanisme tactique, comme à Montréal dans le Quartier des Spectacles (place des festivals, place Émilie Gamelin) (Cardinal, 2015), ou s'apprête à l'être, comme au square Viger (St-Jacques, 2015 ; Robichaud, 2018). Cette recherche vient apporter un aperçu des dynamiques que peuvent entraîner ces rénovations, notamment pour les personnes marginalisées, qui peuvent se retrouver repoussées hors de leurs chez-soi et criminalisées par la police. Ce phénomène est souvent qualifié de gentrification à l'échelle des espaces publics dans la presse (Ferraris, 2018), certainement par analogie du remplacement d'une population par une autre, plus riche.

Sans prétendre à la généralisation, les résultats de cette recherche offrent des indices sur des dynamiques peut-être à l'œuvre dans d'autres espaces publics. Ce mémoire vient apporter de nouvelles données sur l'appropriation d'espaces publics revitalisés dans un contexte de cohabitation entre personnes marginalisées et non marginalisées (Mitchell J., 2001 ; Schaller et Modan, 2005), mais aussi entre personnes de cultures différentes (Wise et Vellayutham, 2014). Pour les planificateurs et les autorités publiques, cette recherche vient tirer la sonnette d'alarme sur les dynamiques d'injustices et d'exclusions à l'œuvre dans la ville, comme résultats de certaines politiques.

Ce mémoire compte six chapitres, suivant la progression de la recherche.

Dans un premier temps, nous présentons une revue de la littérature scientifique. Celle-ci porte sur les manières d'aborder l'espace public, puis de le lire, à travers ses transformations et ses appropriations. Ensuite, la revue de la littérature s'oriente vers le lien social et les interactions sociales, afin de venir qualifier le flux social qui habite l'espace public. La problématisation, autour de l'urbanisme revanchard (Smith, 2005 ; Sibley, 1995), de la revitalisation et de l'exclusion mènera à la formulation d'une question de recherche et deux sous-questions.

Dans un second chapitre, nous définissons le cadre conceptuel de ce mémoire, qui vient dessiner le regard porté sur le sujet d'étude via une conceptualisation de l'espace public comme espace de socialisation et de confrontation à l'altérité, de son appropriation par différents groupes et individus, des dynamiques de cohabitation et d'exclusion qui l'animent et des différentes interactions sociales qui y prennent place.

Un troisième chapitre portera sur la méthodologie de recherche, par la description de l'approche méthodologique, qualitative composée d'une étude de cas unique, puis des outils choisis, soit l'observation directe non participante et les entretiens semi-dirigés dans le cadre d'une étude de cas unique.

Dans un quatrième chapitre, nous nous attardons à présenter le cas à l'étude, dans son contexte et son évolution unique. Au-delà de l'espace en lui-même, cette présentation du cas s'attarde à définir en détail des points de contexte essentiel à la compréhension des résultats de cette recherche, soit la présence autochtone à Montréal et au square Cabot et l'itinérance autochtone. Enfin, nous nous attarderons sur quelques éléments d'actualité qui viennent orienter le déroulement et les résultats de cette recherche, par leur influence sur le terrain, ses usagers et les personnes ayant participé aux entretiens.

Le chapitre cinq porte sur les résultats de cette recherche, naviguant des acteurs du square Cabot jusqu'à l'appropriation de l'espace, en passant par un portrait détaillé des interactions sociales qui le peuplent. Nous y abordons les activités du quotidien, les activités programmées comme moyen de favoriser la cohabitation, l'appropriation du square Cabot en tant que chez-soi et les activités et comportements hors du commun.

Dans un sixième et dernier chapitre, nous mettrons en relation et interpréterons les résultats de cette recherche, qui portent à croire que deux dynamiques se côtoient : une de cohabitation et une de dispersion. Nous y décrivons une cohabitation parfois pacifique, parfois conflictuelle, caractérisée par une autorégulation de la part des personnes marginalisées et par un contact évité de la part des personnes non marginalisées. La dispersion douce y est interprétée comme résultant d'une combinaison de facteurs : la présence de populations attirées par les activités, la présence policière, le départ des organismes qui desservaient les personnes marginalisées, les changements structurels du quartier et des comportements discriminatoires face à la diversité.

Enfin, nous concluons en effectuant un retour sur les hypothèses et questionnant une purification de l'espace public qu'est le square Cabot.

## CHAPITRE I

### REVUE DE LA LITTÉRATURE ET PROBLÉMATISATION

Ce premier chapitre vise à passer en revue les différents écrits qui composent le domaine de spécialisation dans lequel s'inscrit notre sujet de recherche, à travers plusieurs époques et disciplines, puis à dépeindre la problématique qui guide ce mémoire.

Faisant le lien entre plusieurs notions abordées dans cette revue de la littérature et justifiant par là même la pertinence de se pencher sur l'espace, les territoires qui l'habitent et les interactions qui le font social, Paquot (2011), avance :

Le « social » ne se manifeste pas en l'air, en état de suspension comme les poussières prises dans un rai de lumière, mais dans l'interaction entre individus situés et localisés. Le territoire du social consiste en l'inscription spatiale de cette interaction aux effets dits « sociaux ». Ce territoire est donc un résultat, une conséquence de causes à recenser et à analyser. Ce territoire exprime un « mal-être », un « malaise », un « dysfonctionnement », une « déliaison » d'un individu qui ne sait plus où se trouvent ses propres frontières... (Paquot, 2001, p.32)

Dans un premier temps, nous nous attarderons à présenter la littérature sur les espaces publics, leurs transformations et leurs appropriations, avant de nous pencher sur le lien social et les interactions. Enfin, construisant sur les connaissances acquises au cours de la revue de littérature, nous présenterons la problématique de cette recherche et la

question de recherche qui en découle, abordant les thèmes d'urbanisme revanchard, d'exclusion et *d'out of place*.

### 1.1 Aborder l'espace public

L'espace public est un terme polysémique qui doit être défini au-delà de son sens commun. Tout d'abord, il importe d'effectuer une distinction entre l'espace public et la sphère publique. Madanipour (2003), précise :

I have used the term public space (and public place) to refer to that part of the physical environment which is associated with public meanings and functions. The term public sphere (and public realm), however, has been used to refer to a much broader concept: the entire range of places, people and activities that constitute the public dimension of human social life. Therefore, public space and public sphere are not coextensive; public space is a component part of the public sphere. (Madanipour, 2003, p. 3)

L'espace public ne peut se définir qu'au travers du regard combiné de chercheurs et penseurs d'horizons différents, qui apportent à la définition des points de vue uniques à leur temps, leur contexte social et politique ou encore leurs disciplines. Leurs points de vue et leur vocabulaire sont souvent à cheval sur les notions d'espace public et de sphère publique, laissant parfois au lecteur le rôle d'interpréter ce qui les sépare, de manière bien moins claire que Madanipour un peu plus haut.

Cresswell (2004) nous propose tout d'abord une définition simple de l'espace : c'est un endroit qui a du sens. Selon Agnew (1987), trois aspects sont fondamentaux pour un espace qui a du sens : l'emplacement, le lieu et le sens du lieu. Zukin (1995) donne une définition minimaliste des espaces publics, « points of assembly where strangers mingle » (Zukin, 1995, p. 45). Ceci constitue un point de départ pertinent à cette partie, qui abordera les définitions de l'espace public sur le spectre du spatial (le « point of assembly ») vers le social, là où la socialisation survient, en passant par le politique.

Ces trois dimensions de l'espace public sont interreliées, s'influencent ou dépendent les unes des autres et démontrent la multiplicité de ce qu'est l'espace public et de ce qui fait l'espace public. Elles ne sont pas délimitables et certaines de leurs caractéristiques se chevauchent.

Définir la physicalité de l'espace public est une première étape essentielle à la compréhension de son sens et de son fonctionnement. L'espace public peut être ouvert et/ou fermé (nécessitant un certain contrôle d'accès, comme un ticket, le franchissement d'une porte), intérieur (stade, musée, bibliothèque) ou extérieur (parc, place, rue) (Korosec-Serfaty, 1988). L'espace public extérieur, tout d'abord, se manifeste dans l'espace, c'est un « espace à trois dimensions, orienté par la gravité, lieux où s'exerce la nature avec la pluie, le soleil et le vent » (Toussaint et Zimmermann, 2001, p. 7). La place et le parc urbains sont à la fois ouverts et fermés, aux limites clairement définies, facilement accessibles, qui « favorisent le séjour autant que le passage » (Korosec-Serfaty, 1988, p. 120), dépendant du contexte urbain dans lequel ils s'insèrent. Les espaces publics sont aujourd'hui fortement différenciés (*ibid.*) et affichent différentes fonctions : stationnement, salon, circulation, cérémonie, cours, etc. Un même espace assure parfois ces différentes fonctions à différents moments de la journée ou de l'année (*ibid.*).

L'espace public est parfois vu tout d'abord comme un espace de circulation, permettant de se rendre d'un point à un autre ainsi que la circulation et l'échange des biens et des informations (Claval, 2001). Pour ce dernier, il a également une pertinence tout autre, il permet à la société de se donner en spectacle à elle-même. Les rencontres, les gens observés vivant leur vie sont ce qui rend l'espace public attachant (Claval, 2001). Debarbieux abonde dans le même sens :

L'espace public, tout structuré, tout architecturé qu'il soit, n'est rien sans l'adoption par les individus de codes d'usage et de pratiques d'interaction

sociale spécifiques, éminemment symboliques. Ces pratiques publiques actualisent ce qui n'était que potentiel dans la forme urbaine. (Debarbieux, 2001, p. 19)

Selon Vincent Berdoulay (1997), reprenant aussi, comme Habermas ou Claval, une idée de l'Antiquité grecque, l'espace public permet la prise de conscience de la présence d'autrui (Berdoulay, 1997). Cet espace public est institué par « les formes de sociabilités, les modes de coprésence, les manières d'aborder autrui ou de l'observer, et ce, tout en veillant à la présentation de soi sous le regard des autres » (*ibid.*). Beaucoup d'auteurs définissent ainsi l'espace public par les rapports sociaux qui y prennent place.

L'espace public est ainsi aussi un lieu de sociabilité, de rencontres contrôlées :

ses normes d'usage sont celles d'un salon, c'est-à-dire de l'endroit le plus « public » d'une maison, où les citoyens viennent prendre part à une vie commune, dite publique essentiellement parce qu'elle se déroule sous le regard des autres, et avec les autres, mais sans vraiment s'y engager. (Korosec-Serfaty, 1988, p. 127)

L'utilisateur de l'espace y procède avec tact, pour « ne pas empiéter sur le domaine d'expression d'autrui, de ne pas lui imposer le poids de notre personne, de la considérer comme un égal » (Korosec-Serfaty, 1988, p. 128). Au contraire, il peut être vu comme l'espace d'expression de la différence, voire de l'oppression (Low et Smith, 2006). Il peut aussi être un lieu d'apprentissage de l'altérité, par la présence même de la différence exprimée :

Les espaces publics se caractérisent ainsi par leur capacité à distancer l'individu de la communauté et à lui apprendre à reconnaître les différences, mais aussi les ressemblances avec les autres. Cette capacité d'apprentissage de l'autre et de ce qui n'est pas soi provient essentiellement de la puissance de l'anonymat que peuvent offrir les espaces publics. (Ghorra-Gobin, 2001, p. 13)

Germain *et al.* (2014) abondent dans le même sens. Les espaces publics sont des espaces non contraints où les attitudes des usagers face à la diversité sont révélées. La sociabilité caractéristique des espaces publics couvre une variété d'interactions sociales et repose sur une capacité à partager des espaces.

La métaphore théâtrale est omniprésente dans la littérature pour décrire et analyser l'espace public social (Whyte, 1980 ; Gehl, 1980 ; Goffman, 1963 ; Zepf, 2001 ; Chaumard, 2001). Il est notamment une scène appartenant à un théâtre dont l'accès est gratuit (Goffman, 1963 ; Zepf, 2001) :

Le fait que les lieux offrent la possibilité de s'y rendre gratuitement (en principe), d'y avoir accès en tant qu'individu différencié socialement et culturellement, d'y accueillir tous types de comportements sociaux et de se présenter aux yeux des spectateurs, crée un espace qui est avant tout une scène publique. Les équipements de la place sont donc des coulisses pour une pièce de théâtre dont le scénario n'a pas été écrit. (Zepf, 2001, p. 66-67)

Les penseurs de l'espace public (urbanistes, architectes, designers, politiques), sont les metteurs en scène de cet espace (Joseph, 1992) :

Ceux qui se préoccupent de cadrer une perspective et le lieu d'une action, scander une intrigue ou le récit d'un usage ordinaire ou exceptionnel de l'espace public, analyser les ressources dramatiques d'un cite urbain, les qualités d'un emplacement, d'un ordre de places et de positions. (Joseph, 1992, p. 213)

Ainsi, l'espace public est en perpétuelle construction (Korosec-Serfaty, 1988), par les personnes qui l'utilisent, mais aussi qui le pensent. Bâtir une ville, y compris ses espaces publics, serait ainsi construire la société elle-même, ce qui nécessite l'assignation territoriale des humains et des activités qu'ils effectuent (*ibid.*). L'auteure va plus loin, indiquant que l'espace public peut être instrumentalisé pour « créer de toutes pièces une forme nouvelle de sociabilité » (*ibid.*, p. 118).

Pour poursuivre l'analogie théâtrale, sur la scène se côtoient passants et comédiens sous le regard d'un public (Chaumard, 2001, Iveson, 2011). Sur la scène se trouve un décor, « le premier référentiel auquel le public peut se rattacher » (Chaumard, 2001, p. 125), c'est l'espace public sous sa forme physique, qui forme un cadre. Ce dernier :

Conforte certains partis pris en facilitant certaines actions, en soulignant certains événements, en rehaussant même parfois le discours. Par sa conformation, il va empêcher certaines actions, certains déplacements. Il contribue aux règles posées par le metteur en scène. À sa manière, il participe à les établir en les faisant respecter. (*ibid.*, p. 126)

Au-delà de sa dimension physique et sociale, l'espace public est politique, il est une scène sur laquelle débat la société, sur laquelle s'exposent les injustices. Pour Habermas, l'espace public (qu'il appelle en anglais *public sphere*, mais qui ne correspond pas à la sphère publique de la littérature francophone) est fondamentalement politique, on y confronte le pouvoir en place, qui contrôle l'espace et on y exerce la critique contre le pouvoir en place (Habermas, 1978).

Pour Toussaint et Zimmermann (2001), la définition de l'espace public politique inclut une dimension culturelle absente chez Habermas (1978) ou Ghorra-Gobin (2001). La culture s'y exerce par les manières d'être, de faire, de dire et de penser (Toussaint et Zimmermann, 2001). C'est en fréquentant l'espace public et en participant à sa vie que se forme l'opinion (*ibid.*). L'espace public est également celui de l'expression de politiques, plus ou moins justes (Low et Smith, 2006 ; Mitchell, 2015), comme nous le développons plus loin à propos de l'urbanisme revanchard et de la criminalisation de l'itinérance.

Il est important d'étudier les espaces publics sous leur angle politique aussi bien que social et physique, car la nature du social dans les espaces de rassemblement co-

constitue le changement social, les interactions et la formation d'appartenance (Jones *et al.*, 2015).

### 1.1.1 Espace public versus espace privé

Le débat sur la distinction entre espace public et espace privé fait rage de longue date. Certains essaient ainsi de mettre en évidence des différences dans le caractère public d'un espace en examinant qui peut les utiliser, donnant de nouveaux noms à ces espaces plus ou moins privatisés : les *locations* (forte ségrégation des styles de vie) (Strauss, 1959), équivalent de l'espace pariochal de Lofland (1998) et les *locale* (plus mixtes) (Strauss, 1959), équivalent du « *public realm* » de Lofland (1998).

La dichotomie espace public/espace privé est à la fois une question juridique, une question d'ouverture et une question d'accessibilité. La distinction public/privé est un fait flou, le privé s'invite dans l'espace public par des pratiques individuelles habituellement réservées à l'espace privé, à la maison ; le privé s'invite par l'appropriation (ou le désir d'appropriation) de l'espace public comme si ce dernier était privé ; le privé s'invite également sous la forme de contrôle sur l'espace par des entités privées, comme des entreprises. Parallèlement, le public s'invite également dans l'espace privé et la vie privée, bien que cela ne rentre pas dans les préoccupations de cette recherche.

Claval (2001) nous offre une clarification de ce qui constitue le privé et le public et qualifie l'espace sur ce spectre par sa dimension politique : « est qualifié de privé tout ce qui n'a trait qu'à l'individu ou aux groupes familiaux ; est qualifié de public tout ce qui concerne l'ensemble de la population du groupe élargi, de la *polite* » (Claval, 2001, p. 24).

Low et Smith (2006) orientent la distinction autour des éléments qui régissent l'accès à l'espace et l'être dans l'espace :

Public space is traditionally differentiated from private space in terms of the rules of access, the source and nature of control over entry to a space, individual and collective behavior sanctioned in specific spaces, and rules of use. Whereas private space is demarcated and protected by state-regulated rules of private property use, public space, while far from free of regulation, is generally conceived as open to greater or lesser public participation. (Low et Smith, 2006, p. 4)

Certaines restrictions s'appliquent cependant, venant brouiller les limites. Ainsi, les intérêts privés peuvent venir s'imposer dans l'espace public, par la possession privée d'éléments dans l'espace public (Low et Smith, 2006), la prise de pouvoir des intérêts privés par le re-design et l'urbanisme revanchard (Mitchell, 1995 ; Smith, 1999 ; Low, 2000). Cette privatisation, que certains qualifient de « fin de l'espace public » (Davis, M., 1990 ; Sorkin, 1992 ; Mitchell, 1995), contribue à renforcer les relations de pouvoir et de privilège (Katz, 2006, p. 118). Ce dernier s'interroge sur les dangers des dérives de la privatisation:

Where, then, do we draw the line on privatization? It starts innocently enough - "adopt a bench," sponsor a playground, pay for a tulip bulb in the conservatory garden- but the trajectory from advertising on backboards to privately bankrolling the United Nations is all too smooth, and its long-term consequences have not been carefully addressed. (Katz, 2006, p. 120)

La distinction établie par Claval (2001), se basant sur la nature des personnes ou des groupes concernés par un espace pour déterminer s'il est privé ou public, renforce l'importance de se pencher sur les usages et l'appropriation de l'espace public.

### 1.1.2 Usages et appropriations de l'espace public

Comme plusieurs auteurs l'ont mis en évidence, l'espace public est, entre autres, produit par ses usagers et la manière dont ils s'approprient l'espace. Les usagers le produisent en :

utilisant avec plus ou moins d'enthousiasme ou en refusant les espaces publics (...), en confirmant les décisions des [acteurs politiques, économiques et professionnels de l'espace] ou en les obligeant à procéder à des corrections ou des transformations profondes (Bassand et al, 2001, p. 17 cité dans Margier, 2014).

L'appropriation donne un sens supplémentaire à l'espace public par les usages qui en sont faits par le public, en tension entre « l'usage ordinaire, l'usage idéal et l'usage possible » (Korosec-Serfaty, 1988, p. 130). La conscience de la tension entre ces différents usages est présente « dans les plus humbles micro-actes de détournement du lieu, qu'il s'agisse de marcher sur la pelouse ou de s'asseoir par terre, comme dans les fêtes, imprévues ou non » (*ibid.*).

De même, l'espace comme décors physique, constitue un cadre pour l'appropriation. Si l'on poursuit la métaphore théâtrale débutée plus tôt, il :

fournit des indices sur l'ambiance, sur le lieu de l'action, sur l'action elle-même. Le décor, cependant est au service d'une mise en scène : c'est un cadre. Il permet de mettre en valeur certains éléments scéniques. Il conforte certains partis pris en facilitant certaines actions, en soulignant certains événements, en rehaussant même parfois le discours. Par sa conformation, il va empêcher certaines actions, certains déplacements. Il contribue aux règles posées par le metteur en scène. À sa manière, il participe à les établir en les faisant respecter. (Chaumard, 2001, p. 126)

Ce dernier ajoute que les espaces ne font les comportements, mais ils posent les limites, rendues disponibles par la ville, dans lesquelles les agissements se déroulent (*ibid.*, p. 127).

L'appropriation de l'espace peut se définir à la fois sous le point de vue de la signification (donnée à un espace urbain, perçue par ses occupants) et de la prise de possession, physique, des lieux (Germain, 2015). Sous l'angle de la signification donnée aux espaces urbains, l'appropriation porte sur le sens qui lui est conféré par les personnes qui l'utilisent et les gestes posés pour le rendre sien, collectivement ou

individuellement (Germain, 2015). Cette distinction se rapproche fortement de la distinction de Ripoll et Veschambre (2005), entre l'appropriation matérielle (occupation spatiale) et l'appropriation idéale (attachement entre l'individu et le lieu résultant d'une familiarisation avec l'espace).

Bélangier (2012), faisant la transition entre l'appropriation et le territoire, écrit :

If we accept that public spaces are spaces of socialization of the community to which individual belongs, we can conclude that the appropriation of public spaces consists of a natural dynamic where the social actors constantly lose and conquer territories. (p. 49)

Ainsi, les individus et groupes emploient des stratégies et tactiques territoriales intentionnellement, pour marquer et délimiter un territoire (Kärrholm, 2008). Les stratégies territoriales sont prévues, planifiées en avance, alors que les tactiques sont employées dans l'immédiateté d'une situation par des familiers du territoire. L'appropriation d'un territoire n'est pas planifiée ou intentionnelle, elle produit des territoires par la répétition et la constance de l'usage d'un lieu par des personnes ou des groupes qui le perçoivent comme le leur (Kärrholm, 2008). Ces dimensions d'appropriation et de territoire étant interreliées, il est important, pour une compréhension complète, de se pencher sur ce qu'est un territoire et ce qui fait le territoire.

#### 1.1.2.1 Territoire et territorialité

Pour Delaney (2005, p. 15, cité dans Bélangier *et al.*, 2012): « territory is a bounded meaningful space ». Trois idées y sont associées : l'idée du contrôle de l'espace et dans l'espace, l'image projetée de ce contrôle et l'idée des limites physiques et symboliques pour contrôler l'accès des étrangers. Le territoire implique des territorialités, humaines comme politico-géographiques. La territorialité est, mis simplement, l'acte de revendiquer et défendre un territoire (Hall et Hall, 1959). Altman (1975) précise qu'un

comportement territorial est un mécanisme de régulation qui implique la personnalisation ou le marquage d'un espace ou d'un objet, faisant passer le message que celui-ci est possédé par un groupe ou une personne (Altman, 1975). La territorialité humaine peut-être vue plus simplement comme un ensemble de comportements mis en avant par un groupe ou un individu, basé sur une possession perçue de l'espace. La territorialité peut aussi être décrite comme un type de pouvoir qui utilise l'espace comme son véhicule (Johnston, 2001 ; Sack, 1986).

Kärrholm (2008), avance, quant à lui que la nature publique même de l'espace est le résultat de différentes productions territoriales s'entrecroisant et se mêlant en une territorialité complexe au sein d'un même espace. L'espace public incarne donc toujours la coprésence de différentes productions territoriales (*Ibid.*).

Le territoire peut également représenter ce qui est couramment appelé la « bulle » autour de chaque individu, son espace personnel (Goffman, 1963). Goffman s'intéresse aux marqueurs qui viennent séparer deux territoires, comme « l'accoudoir du siège d'un train, la barre à la caisse d'un supermarché » (Paquot, 2011, p. 27). Similairement, Lofland (1973), parle d'éviter le monde de l'inconnu en privatisant l'espace public, dans le sens de préserver une bulle d'intimité en transformant sa relation sociopsychologique avec l'espace (Lofland, 1973, p. 140). Certaines stratégies de contrôle du corps (gestes, expressions faciales, mouvements, etc.) entrent alors en jeu pour que l'individu crée autour de lui un bouclier symbolique d'intimité (*ibid.*). Il communique ainsi aux autres sa fermeture aux interactions. Le territoire d'un individu est donc fortement dépendant de la sociabilité qu'il choisit d'avoir dans les espaces publics (Paquot, 2011 ; Goffman, 1963 ; Lofland, 1973).

### 1.1.2.2 La sociabilité dans les espaces publics

Différentes approches coexistent sur le lien social. Ferdinand Tönnies (1887) est le premier, dans un contexte de révolution industrielle, à se pencher sur une transition de la communauté vers la société, où la recherche du profit individuel entraîne un développement de l'individualisme. Simmel (1908) poursuivra cette pensée avec le concept de l'étranger, qui en ville est une combinaison entre la « proximité et la distance » (proximité par la densité de population, distance par la superficialité de la plupart des rapports). Il mettra également en lumière l'affaiblissement dans la société industrialisée de liens de solidarité. Max Weber (1921) évoquera l'existence de deux types de relations sociales solidaires, les relations communautaires et les relations associatives. Mark Granovetter (1973) propose une manière de qualifier la force d'un lien, jusqu'alors théorisé, mais pas mesuré, par la combinaison du temps, de l'intensité émotionnelle, de l'intimité et de l'échange de service. Cette manière de qualifier le lien social induit donc différentes manières combinées de pouvoir l'étudier et l'observer. François de Singly (2003) affirme qu'un autre lien social que celui qui avait été étudié par les penseurs précédents, propre aux sociétés individualistes et démocratiques, est possible sous certaines conditions, que l'on ne doit pas juger au regard des critères antérieurs. Les liens multiples remplacent un lien fort. Il affirme que « le fait que les individus contemporains soient « individualisés » (...) veut dire que ces individus apprécient d'avoir plusieurs appartenances pour ne pas être liés par un lien unique » (De Singly, 2003, p. 21). À propos des relations entre une personne et des inconnus, il écrit qu'elles « relèvent plutôt du registre d'une certaine indifférence, au mieux tolérante et exprimant le respect de la liberté de l'autre » (*ibid.*, p. 20). Cette remarque introduit la relation entre le lien social et les interactions sociales, ici apparentées à des relations, qui forment le lien social.

Pour comprendre l'espace, il faut le considérer au-delà de son intégrité physique, au risque que « les interconnexions entre les différents usages, les interactions entre les

passants ne sont qu'une suite aléatoire de mouvements » (Chaumard, 2001, p. 129). Il précise, à propos de l'importance des mouvements :

C'est la totalité des mouvements, la distribution des passants dans l'espace qui renseignent sur l'usage des espaces. Les mouvements et la distribution permettent de repérer les lieux où se fixent les conflits plus ou moins civils entre toutes les pratiques possibles de tous les passants en présence, ici et maintenant. (...) Les espaces sont ceux de pratiques simultanées qui, se succédant, impliquent des temporalités et des durées différentes, des cycles parallèles et plus souvent en conflit. (Chaumard, 2001, p. 129)

Les interactions sociales impliquent une coprésence entre différents acteurs (Noschis, 1999). Il s'agit des « rapports interpersonnels quotidiens [qui forment] la composante sociale des espaces de vie » (*ibid.*, p. 81).

Bruno Latour (1994) nous offre une définition très complète et détaillée de l'interaction sociale :

L'interaction sociale suppose la présence de plusieurs éléments constitutifs : il doit y avoir au moins deux acteurs ; ces deux acteurs doivent être présents physiquement face à face ; ils doivent se relier par un comportement qui implique une communication ; enfin, le comportement de chacun doit évoluer en fonction des modifications apportées au comportement de l'autre, d'une façon telle qu'il y ait émergence d'un comportement imprévu qui ne soit pas simplement la somme des compétences engagée par les acteurs avant cette interaction. (Latour, 1994, p. 83).

Ce dernier y ajoute la présence primordiale de ce qu'il qualifie d'un « je ne sais quoi » unique à chaque acteur, vivant ou inanimé (à sa situation personnelle, à son évolution dans sa société et à sa société) qui vient conditionner et parfois freiner les interactions.

Si Latour (1994) nous permet d'identifier ce qu'est ou n'est pas une interaction sociale, la typologie de Lyn H. Lofland, définie dans *The Public Realm : Exploring the City's Quintessential Social Territory* (1998), nous permet de donner un sens à ces

interactions. Les interactions entre étrangers se déclinent sur un spectre, allant au-delà de leur simple existence (parler, se regarder, etc.), elles ont un sens, une manière d'exister. Elles s'articulent autour de cinq principes fondamentaux : la mobilité coopérative, l'inattention civile, l'importance du rôle de spectateur, l'aide restreinte et la civilité envers la diversité. Nous nous attarderons à définir chacune de ces interactions au chapitre suivant et à expliquer leurs manifestations, leurs articulations et leurs significations.

L'espace public est à la fois physique, politique et social. Les acteurs qui le conçoivent et l'habitant y interagissent, participent à le coconstruire et se l'approprient. Alors que la fin des espaces publics par sa privatisation est annoncée par certains auteurs, comment l'espace public est-il approprié par ses usagers ?

## 1.2 Problématisation

### 1.2.1 Les formes de privatisation des espaces publics

Les principaux enjeux liés aux espaces publics portent actuellement beaucoup sur la dichotomie public/privé, à travers notamment la privatisation des espaces publics. Certains affirment la mort de l'espace public (Sennet, 1978), d'autres dénoncent un déclin du lien social et de la sociabilité publique, lié à une société individualiste pour certains, aux réseaux sociaux virtuels pour d'autres. Ainsi l'espace public se transforme, selon plusieurs dynamiques identifiées dans la littérature que nous allons maintenant examiner, soit la privatisation, la pacification ou la pasteurisation, la purification ou encore la domestication.

### 1.2.1.1 L'érosion de l'espace public par la privatisation et le glissement vers l'urbanisme revanchiste

La notion de l'ordre public, nécessitant une intervention externe, est à la base de plusieurs théorisations de la transformation de l'espace public. Elle est mise de l'avant par les auteures Annick Germain, Laurence Liégeois et Heidi Hoernig (2008), ces dernières insistant sur le fait que la « pasteurisation » ou la « pacification » des espaces publics se fait souvent dans un souci des pouvoirs publics « d'établir et de préserver un ordre public urbain ». Elles expliquent :

Les villes tiennent un discours où le droit à la ville passe nécessairement par la possibilité inaliénable pour tous d'accéder en toute sécurité à l'ensemble des espaces urbains sans exception, par un droit à la sécurité. Les espaces publics, en tant qu'espaces de la nécessaire cohabitation/confrontation avec l'Autre, se retrouvent tout naturellement au cœur de ces réflexions. Ils sont ces zones particulièrement sensibles où les enjeux de sécurité urbaine rejoignent ceux de la gestion de la diversité. (Germain *et al.* 2008, p. 163)

Cette question de la sécurité peut être liée à celle de la peur (le sentiment d'insécurité), elle-même intimement liée à la démocratisation des espaces publics (Zukin, 1995, p. 27). Selon Hannigan (1998), ce paysage de la peur et de l'intimité se cristallise dans des « fantasy cities », où le désir d'une expérience dépourvue de danger nous mène à créer des espaces urbanoides. Par exemple, semble s'inscrire dans cette lignée de pasteurisation par le design de l'espace les bancs segmentés en plusieurs assises par des accoudoirs. Ceux-ci, sont conçus pour que l'on ne puisse pas s'y allonger et y dormir (ciblant une activité principalement pratiquée dans l'espace public par des personnes en situation d'itinérance) « thus 'designing-out' the already socially excluded » (*ibid.*).

Sibley (1995) parlait quant à lui d'une purification de l'espace, dans une analyse qu'il inscrit dans une anthropologie de l'espace, se concentrant sur les rituels de

l'organisation spatiale. Il explique le lien entre la purification et la construction de la déviance :

Self and other, and the spaces they create and are alienated from, are defined through projection and introjection. Thus, the built environment assumes symbolic importance, reinforcing a desire for order and conformity if the environment itself is ordered and purified; in this way, space is implicated in the construction of deviancy. Pure spaces expose difference and facilitate the policing of boundaries. (Sibley, 1995, p.86)

Shields disait à propos du Edmonton Mall, décrivant un cas de purification mettant en évidence la transgression : « the greatest rebellion is the act of sitting down on the floor, ignoring benches, defying the planned environment in a gesture which questions the conventional discourse of space » (Shields, 1989, p. 160) Il semble que cette conception à la poursuite de l'ordre et de la conformité (Sibley, 1995) puisse s'étendre à certains espaces publics codifiés, où les usages sont clairement identifiés (bancs délimités, espaces piétonnisés, jeux pour enfants, etc.). Ne pas respecter ces codes reviendrait alors à être déviant des normes attendues de l'espace.

Zukin (1995), par l'exemple de Bryant Park à New York, montre que la présence et les pratiques des usagers « normaux » réduit l'espace où les personnes marginalisées et les criminels peuvent agir. Il ne s'agit pas ici d'un espace « pur » (Sibley, 1995) ou « pasteurisé », mais domestiqué par la norme. Elle parlera d'abord de « pacification by cappuccino » (Zukin, 1995, p. 28), puis de « domestication par cappuccino » (Zukin, 1998, p. 4). Ici domestication semble, selon notre interprétation, se rapprocher du sens du mot apprivoiser, voir dompter.

Dans la lignée de Zukin (1995), Koch et Latham (2012) prennent quant à eux l'exemple of the « Prince of Wales Junction » dans central west London, un réaménagement avec chaises déplaçables et piano public, dans un lieu auparavant touché par la consommation et la vente de drogue et d'alcool, la prostitution. Un endroit somme

toutes considéré comme étant à éviter. Les transformations de l'espace y ont fait partie d'une stratégie délibérée pour réimaginer et reconfigurer The Junction en espace public, en le rendant plus habitable, attractif pour les locaux, revigorant à terme l'activité commerciale autour de cette artère. Les auteurs affirment: «In no small sense, these actions were about trying to *domesticate* a space troubled by social problems and economic failures» (Koch et Latham, 2012, p. 7). Le terme « domestication » devrait selon ces derniers également porter un autre sens que celui d'appivoisement, celui de porter des qualités domestiques, certaines de ces dernières manquant dans les espaces publics, manquant d'un sens de la confiance, de confort ou d'aménagement invitant à l'appropriation par différents types de personnes (Koch et Latham, 2012). Les auteurs ajoutent que la domestication n'est pas une contrainte à la vie publique, mais une composante essentielle du processus d'habitation de l'espace par les individus, voire du processus de construction d'un chez-soi dans la ville (*ibid.*).

Ces exemples constitueraient certainement des cas d'urbanisme revanchard aux yeux de Smith (1996), réaction à un vol supposé de la ville, s'établissant comme un mécanisme de défense désespéré, dissimulé derrière le langage populiste de la moralité, de la famille et de la sécurité du quartier. Ce revanchisme exprime une terreur de race, classe et/ou genre ressenti par la classe moyenne blanche dominante, « it portends a vicious reaction against minorities, the working class, homeless people, the unemployed, women, gays and lesbians, immigrants » (Smith, 1996, p. 211). Le revanchisme se manifeste de plusieurs manières (Johnsen et Fitzpatrick, 2010, p. 1704) : législative (criminalisation de l'itinérance), physique (manipulation de l'espace public pour l'exclusion de groupes ou d'activités indésirables), surveillance (patrouilles policières, privatisation) et discursive (description de personnes en situation d'itinérance comme dangereuses, responsables de leur propre sort, sales).

Là encore, on vient « nettoyer », « vider » la ville de certains au profit de d'autres, dont la qualité de vie est considérée comme plus importante. Les personnes marginalisées,

particulièrement, sont vue comme les principaux obstacles au succès du redéveloppement, nécessitant alors pour la ville de les « enlever » ou au moins de les contrôler (Mitchell et Staeheli, 2006, p. 145). Comme dans un cercle vicieux : « redevelopment itself exacerbates and causes both invisible and visible homelessness as single-room occupancy hotels are destroyed, rent rise, shelters are relocated, and services (like public toilets) closed down » (*ibid.*). La revitalisation des espaces publics par les instances publiques est utilisée pour amorcer le redéveloppement de la propriété privé, en partie car les espaces publics influent sur la valeur de la propriété privé environante (*ibid.*). Il s'agit d'une tension entre les avantages et désavantages de localisation, dans ce cas le quartier devenant plus attractifs pour les uns (ex : les acheteurs de condominiums) et moins attractif pour les autres (ex : les personnes marginalisées) (Iveson, 2011).

Dans le même ordre de pensée, la rénovation d'espaces publics peut mener à des conflits d'appropriation :

Les termes associés à la nouvelle image que l'on veut édifier afin de rendre ces territoires plus attrayants, à savoir « revitalisation », « réanimation », « renaissance », évoquent des espaces malades, voire moribonds, en référence à la métaphore organique de la ville conçue comme un corps vivant, corps qui aurait besoin d'un nouveau souffle pour être « régénéré ». Or, la présence des populations marginalisées dans ces quartiers est associée à ce piètre état de santé du cœur de la ville et constitue une « nuisance ». Elle dérange à la fois les autorités publiques, les commerçants et les résidents. Les espaces investis par ces populations marginalisées font alors l'objet de conflits d'appropriation. (Morin *et al.*, 2008, p. 144)

Pour conclure cette partie sur les transformations de l'espace public, nous pouvons citer une critique des concepts de purification, pasteurisation, pacification et domestication, par Koch et Latham (2012), qui soulèvent un certain biais de nostalgie omniprésent dans la littérature : « Implicit within much urban criticism is a sense that cities are more real, or at least more authentic, when they are edgy or dirty; and that cities used to be

much more interesting but are now being made boring» (Koch et Latham, 2012, p.13). Ils mettent aussi en garde contre un narratif implicite de déclin de la vie publique qui accompagne souvent l'usage de ces concepts, alors qu'un tel narratif ne s'applique souvent pas.

#### 1.2.1.2. Formes d'exclusions de l'espace public

Nous avons vu que certains usagers de l'espace public sont vus comme une nuisance (Morin *et al.*, 2008), des indésirables (Johnsen et Fitzpatrick, 2010) qu'il est nécessaire, selon les autorités, de gérer (Mitchell et Staeheli, 2006) afin d'influencer l'attractivité d'un quartier (Iveson, 2011). L'exclusion de ces usagers marginalisés se manifeste par la criminalisation de l'itinérance et l'*othering*<sup>1</sup> :

Research that has focused on what makes public space *public* has been animated by questions of access and exclusion, law and custom, power and protest. It has been concerned with showing who is pushed out, or who cannot get it all. (Staeheli et Mitchell, 2006, p. 144)

Parallèlement à la privatisation de l'espace public et à l'urbanisme revanchard, l'itinérance se voit très souvent criminalisée dans l'espace public. Pour Howard (2013), les personnes itinérantes ont été historiquement vues comme déviantes, immorales et en besoin de *management*. Des comportements associés à l'itinérance, comme mendier ou boire ont entraîné des perceptions négatives de la population itinérante du début du XXe siècle à la fin des années 1950. La réaction des individus face à l'itinérance s'est faite de plus en plus hostile à mesure que l'itinérance devenait un rappel visuel de la pauvreté de leur communauté (Smith, 1996). Ont ainsi été mises en place des lois visant à réduire la présence visible de l'itinérance dans l'espace public en criminalisant des comportements qui y sont communément associés, comme dormir en public, boire ou encore mendier. Pour Mitchell (1997), « the intent is clear: to control behavior and

---

<sup>1</sup> La traduction du terme en français, « altérisation », peut porter à confusion. Le terme est donc souvent utilisé en anglais dans la littérature francophone.

space such that homeless people simply cannot do what they must do in order to survive without breaking laws » (p. 307).

Ces politiques anti-itinérance seraient un moyen de réduire la présence de personnes en situation d'itinérance dans un endroit spécifique ou une communauté entière afin de maintenir ou améliorer sa sécurité publique, sa stabilité économique ou encore son attrait esthétique (Aykanian et Lee, 2016). Aulette et Aulette (1987), écrivent, décrivant les actions criminalisées :

[According to the police] finding a place to sleep and urinate is trespassing. Waiting to eat and sell blood are looked upon as loitering. Trying to get cigarettes or a free bus ride is panhandling. And carrying around one's belongings is "squatting" or carrying concealed weapons. In short, staying alive is a crime. (Aulette et Aulette, 1987, p. 253)

Lorsque des personnes en situation d'itinérance s'approprient un lieu de manière répétitive, les communautés vivant autour de ce lieu vont souvent essayer de mettre en place des mesures pour qu'elles soient « enlevées » de l'espace ou pour limiter leurs droits afin de rendre l'endroit attractif et sécuritaire pour les commerces et les clients (Amster, 2008 ; Foscarinis *et al.* 1999 ; Mitchell, 1997). Foscarinis *et al.* ajoutent que ces politiques sont mises en place pour améliorer la qualité de vie des membres de la communauté, mais en excluant les personnes en situation d'itinérance de cette communauté, dont ils ne sont pas considérés comme des membres à part entière (Foscarinis *et al.*, 1999). Mitchell (1997) abonde dans ce sens:

anti-homeless laws both reflect and reinforce a highly exclusionary sense of modern citizenship, one that explicitly understands that excluding some people from their rights not only as citizens, but also as thinking, acting persons, is both good and just. (Mitchell, 1997, p. 306)

Il ajoute, dans une tournure de phrase marquante : « the annihilation of space by law is, unavoidably (if still only potentially) the annihilation of people » (*ibid.*, p. 312).

Concernant spécifiquement l'espace public, la nature des lois qui le gouverne détermine l'autonomie possédée par les personnes en situation d'itinérance, même si ces lois ne font que contrôler qui est invité ou exclu de l'espace public (Mitchell, 2006). Les lois anti-itinérants sont parfois même considérées comme génocidaires (Waldron, 1993), car elles cherchent à éliminer tous les espaces dans lesquels les personnes itinérantes peuvent exister (Mitchell et Heynen, 2009).

En ce qui concerne le succès des mesures anti-itinérants du point de vue des villes, il semblerait que le déplacement des personnes itinérantes par les politiques de criminalisation de l'itinérance fait une différence à court terme à un certain endroit, mais en déplaçant l'itinérance, il n'y aura que peu de changement à une plus grande échelle spatiale et temporelle (Skogan, 1990).

Cette criminalisation de l'itinérance résonne avec un *othering* de l'autre, qui est dans les mots de Cresswell *out-of-place*, contrairement au reste de la communauté. Cresswell nous indique que, « as long as place signifies a tight and relatively immobile connection between a groups of people and a site then it will be constantly implicated in the construction of 'us' (people who belong in a place) and them (people who do not) » (Cresswell, 2004, p. 39) et que « the 'outside' plays a crucial role in the definition of the 'inside' » (*ibid.*, p. 102).

Il poursuit, expliquant le concept d'*out-of-place*, qu'être jugé *out-of-place* est une transgression, le franchissement d'une ligne à la fois spatiale, géographique et socio-culturelle. Il n'importe pas que cette transgression soit involontaire, elle existe tant qu'elle dérange quelqu'un. Cresswell invente d'ailleurs le terme de « anachorism », par analogie avec « anachronism ». Ici, l'anachorisme signifie « être au mauvais endroit ».

Il ajoute, s'appuyant sur les propos de l'anthropologue Mary Douglas (1966), que les choses et les pratiques considérées *out-of-place* sont décrites par le vocabulaire de la

pollution et de la saleté, que nous retrouverons d'ailleurs plus loin dans les perceptions du square Cabot avant sa rénovation. Douglas précise qu'enlever la saleté fait d'ailleurs partie de la fondation d'un environnement ordonné (Douglas, 1966). Cresswell (1996) précise que la saleté est quelque chose qui est mauvais endroit au mauvais moment, qui apparaît où elle ne devrait pas. La saleté est dénigrée, ce n'est pas quelque chose d'estimé, car elle est persistante, elle apparaît dans des endroits pensés être propres et purs, apostrophant à nouveau cette question de la pureté.

Afin de comprendre et mesurer les impacts du revanchisme, de la criminalisation de l'itinérance ou du *othering* sur certains individus, il importe de se pencher sur la notion de chez-soi, qui vient donner un sens bien particulier à l'espace public, pour certains individus.

### 1.2.1.3 L'espace public en tant que chez-soi

En questionnant la domesticité de l'espace public et la limite floue entre l'espace privé et public, Koch et Lantham (2012) soulèvent un débat sur la création d'un « chez-soi » dans l'espace public. Nous pouvons distinguer ici la volonté de fabriquer un « chez-soi », de la réalité de vivre un espace comme un « chez-soi ».

Du point de vue de l'espace physique, sa rénovation peut être assimilée à construction d'un chez-soi, en commençant par les fondations (réimaginer l'espace et son ambiance, implanter un nouveau cadre légal), puis en continuant par l'ameublement (activités, interactions avec le mobilier urbain, usages temporaires), poursuivant avec les invitations (événements, activités, performances), terminant avec les compromis (s'adapter aux autres, adapter l'espace à ceux qu'il accueille et leurs besoins) (Koch et Lantham, 2012). Parfois, l'espace est vécu comme un chez-soi par certains individus et groupes, sans considération pour la volonté derrière son processus de construction ou de rénovation (*ibid.*).

Kumar et Makarova (2008), s'intéressent à la manière dont la vie privée « is carried into the public realm, making of it an extension of the private, coloring it with what we typically think of private interests and emotions » (Kumar et Marakova, 2008, p. 327). Ils constatent la transition d'activités autrefois pratiquées dans l'espace privé, vers l'espace public : manger, avoir des conversations intimes, exprimer des émotions, se distraire. Cela n'enlève pas la nature privée de ces activités, voire intime, où qu'elles soient pratiquées. Elles sont le porteur de drapeau de la domestication de l'espace public. Ici, Kumar et Makarova se rapprochent de la conception de la domestication de Koch et Lantham, celle l'associant à de la domesticité et non du dressage. Ils avancent que certains espaces ont été conçus pour que l'on puisse y poursuivre des intérêts privés, spécifiquement aménagés et pensées pour que le privé puisse se dérouler en public (*ibid.*).

Lyn Lofland (1973) nous parle quant à elle de la création de « home territories », ou territoires du chez-soi, en français. Elle les définit comme: « a relatively small piece of public space which is taken over—either by individuals acting independently or by an already formed group acting in concert—and turned into «a home away from home » (Lofland, 1973, p. 119). Elle distingue trois niveaux de connaissance de l'espace public, « casual, familiar, and intimate » (*ibid.*), associés à trois relations avec cet espace « customer, patron, and resident » (*ibid.*). Les différents niveaux de connaissance correspondent selon elle à une quantité de temps passé dans l'espace. Dans une connaissance dite « *casual* », l'utilisateur connaît l'espace physique de façon générale, ne connaît probablement pas les autres usagers de l'espace, si ce n'est de vue. Dans le cas d'une connaissance de niveau « *familiar* », la relation est de type « *patron* ». Selon Lofland, « the patron gains his knowledge through regular rather than irregular usage, but the duration of his stay on any occasion is likely to be relatively brief » (*ibid.*, p. 120). Il connaît peut-être autant l'espace que le « *customer* », mais connaît certainement des usagers plus que de vue seulement, ce qu'il qualifie de relation « semi-personnelle » (*ibid.*, p. 121).

Quant à ceux qui ont une connaissance intime de l'espace, que Lofland appelle les résidents, ils ont une connaissance avec plus complète, certaine et détaillée de l'espace (*ibid.*, 122). Avec l'augmentation de cette connaissance, les étrangers se transforment en connaissances personnelles et le lieu est de plus ressenti comme un chez-soi. Elle avance que quand cette connaissance atteint son maximum, le lieu cesse alors complètement d'être un lieu public aux yeux du « résident », devenant un espace semi-privé, un territoire du chez-soi (*ibid.*). Il en connaît non seulement très bien l'espace, mais aussi les « ebb and flow of usage » (*ibid.*). De par sa connaissance du fonctionnement de l'espace, il sait aussi à quelles catégories de connaisseurs de l'espace appartiennent les autres usagers. Lofland avance qu'il interagit de ce fait avec les autres usagers d'une position de force (*ibid.*, p. 123).

Parmi les résidents, elle distingue les « employés », qui se rendent dans l'espace comme ils se rendraient au travail, des « colonisateurs », qui s'y rendent aussi comme au travail, mais sans la vocation de l'employé. Les résidents ont comme caractéristique d'utiliser l'espace à des fins privées. Lofland met en relation ces résidents de l'espace avec ce qu'Erving Goffman (1958) avait appelé « the backstage language of behavior » :

Throughout Western Society there tends to be one informal or backstage language or behavior, and another language and behavior for occasions when a performance is being presented. The backstage language consists of reciprocal first-naming, cooperative decision making, profanity, open sexual remarks, elaborate griping, smoking, rough informal dress, "sloppy" sitting and standing posture, use of dialect or sub-standard speech, mumbling and shouting, playful aggressivity and "kidding", inconsiderateness for the other in minor but potentially symbolic acts, minor physical self involvements such as humming, whistling, chewing, nibbling, belching and flatulence. (Goffman, 1959, p. 128, dans Lofland, 1973, p. 124).

Le résident a tendance à agir comme le propriétaire de l'espace (Lofland, 1973). Ceci implique notamment de « jouer à l'hôte », pour les employés comme les colonisateurs, mais aussi parfois de restreindre l'accès à son territoire du chez-soi. Ces comportements peuvent parfois, selon Lofland, en accord avec Jane Jacobs (1963), être très utiles au maintien de l'ordre public. Ils sont ainsi parfois les yeux sur la rue dont Jacobs vantait les mérites en 1963.

Dans le cas du résident colonisateur, il est parfois visité par des amis ou de la famille, qui « may “call on” them there » (*ibid.*, p. 125), mais souvent *calling* n'est pas nécessaire, car les personnes qui leurs sont chères sont aussi des colonisateurs, ils sont déjà là, accessibles (*ibid.*). Lofland met en avant un point crucial, qui est que la colonisation ne serait pas possible sans le consentement de ceux qui sont « en charge » de l'espace : employés, police via les riverains, par exemple. Lorsque ce consentement n'est pas donné, la colonisation continue alors via le camouflage, ce qui implique notamment de cacher certaines caractéristiques du résident, comme le *backstage language*.

### 1.3 Questions de recherche et hypothèses

Cette revue de la littérature a permis de mettre en évidence que les espaces publics sont en perpétuelles transformations, actuellement dominées, selon la littérature, par divers processus de domestication de l'espace :

As cities have redeveloped, public space has become a key battleground—a battleground over the homeless and the poor and over the rights of developers, corporations, and those who seek to make over the city an image attractive to tourists, middle- and upper- class residents, and suburbanites. (Mitchell et Staeheli, 2006, p. 144)

Ce processus de *make over* se traduit souvent depuis les années 1980 par la revitalisation d'espaces urbains centraux (Dessouroux, 2009), stratégie

entrepreneuriale employée par les pouvoirs publics (MacLeod, 2002). Celle-ci vise à rendre les espaces plus attrayants cosmétiquement, mais aussi en termes d'ambiance, ce qui se traduit souvent par l'organisation d'activités ou de festivals, accompagné d'une mise sous surveillance de l'espace (*ibid.*). Les espaces revitalisés semblent être pensés pour inculquer des comportements qui concordent avec la libre circulation des biens et avec la nouvelle esthétique urbaine (MacLeod, 2002). Cette revitalisation a pour but d'attirer non seulement les populations locales dans l'espace, mais aussi les touristes et les investisseurs (Dessouroux, 2009, Bélanger, 2010). Pour cela, les mesures de revitalisation cherchent à modifier la « chorégraphie » de l'espace, à savoir qui sont les individus qui le fréquentent, à quels moments, ce qu'ils y font et la signification qu'ils donnent à l'espace (Hughes, 1999 ; Lavrinec, 2011). La revitalisation des espaces publics est parfois utilisée comme un moyen d'amorcer ou d'encourager la gentrification d'un quartier (Bélanger, 2010) en le rendant plus attrayant aux investisseurs commerciaux et résidentiels.

Les espaces publics n'étant rien sans les pratiques d'interactions sociales spécifiques (Débardieux, 2001) qui le caractérisent et étant le lieu d'apprentissage de l'altérité (Ghorra-Gobin, 2001), de la confrontation à la différence (Germain *et al.*, 2015), il est important, dans un contexte de privatisation de l'espace public (Zukin, 2010 ; Koch et Lantham, 2011), d'urbanisme revanchard (Smith, 1996) et de criminalisation de l'itinérance (Foscarinis *et al.*, 1999 ; Mitchell, 1997, Waldron 1993 ; Skogan, 1990), de se pencher sur les dynamiques d'appropriation d'un espace où les différences sont directement confrontées les unes aux autres et où certains acteurs cherchent à influencer sur l'appropriation des lieux.

Ainsi, nous pouvons nous demander : comment un espace urbain central nouvellement revitalisé, historiquement habité par des populations marginalisées, est-il approprié ?

Margier (2014) conclut sa thèse de doctorat, en partie traitant dans la cohabitation au square Cabot, par un questionnaire sur les réflexions concernant la cohabitation et invite chercheurs et praticiens à « penser les espaces publics comme lieux de projection de soi, comme lieux d'un habiter partagé, et de réfléchir à la production de valeurs communes dans lesquelles l'ensemble des habitants d'un quartier puisse se reconnaître » (Margier, 2014, p. 389). En effet, le square Cabot ne semble pas échapper aux dynamiques de privatisation de l'espace public et de criminalisation de l'itinérance. La recherche de Margier (2014) met en effet en évidence la présence d'un chez-soi au square Cabot pour les personnes marginalisées, dont ils semblent être chassés à travers une dispersion douce. Les riverains semblent selon cette même étude vouloir domestiquer l'espace pour pouvoir se l'approprier, aux dépens des personnes marginalisées et notamment des Autochtones, considérés comme *out-of-place*. Il questionne les chercheurs et les praticiens : « Comment donner l'opportunité à chacun d'habiter les espaces publics ? Comment rendre compatibles différentes formes d'habiter ? Comment associer différentes appartenances en un sentiment d'appartenance partagé ? » (*ibid.*).

Morin *et al.* (2008) suggèrent une manière d'aborder la recherche combinant revitalisation et personnes marginalisées :

En fait, il ne suffit pas de repérer les modes de relation, d'utilisation et d'occupation se rapportant à l'espace pour comprendre comment les pratiques sociospatiales concourent à structurer ou à déstructurer des lieux de liens sociaux. Il est aussi nécessaire de mettre ces rapports à l'espace en interaction avec la programmation des lieux, leur accessibilité, leur contrôle et leur surveillance. À Montréal, comme à Québec, de nombreux dispositifs sociospatiaux (caméras de surveillance, aménagement paysager, patrouille policière plus fréquente, administration zélée de contraventions, etc.) ont d'ailleurs été déployés pour chasser, disperser ou déplacer les populations marginalisées qui contreviennent par leur présence et leurs pratiques aux images de prospérité urbaine véhiculées par

les opérations de revitalisation des centres-villes. (Morin *et al.*, 2008, p. 156)

C'est dans ce contexte que se situe cette recherche. Le square Cabot a été rénové, comme nous le verrons en détail au chapitre 4 lors de la présentation du cas, avec pour intention, en filigrane, d'en modifier l'appropriation, aux dépens, il semblerait, des personnes marginalisées. Compte tenu de ces constats, nous nous intéressons à l'appropriation du square par les différentes catégories d'usagers qui le fréquentent, en rapport avec l'espace, la programmation et le contrôle du square. La question principale qui représente le fil conducteur de cette recherche est ainsi :

Comment le square Cabot est-il approprié par les différents individus et groupes qui le vivent et le traversent, depuis sa réouverture en 2016 ?

Afin de répondre à cette question, nous nous posons trois sous-questions.

Premièrement, quelle est l'appropriation physique du square Cabot par ses divers usagers ?

Nous supposons que le nouvel aménagement de l'espace, ainsi que les installations estivales et la programmation, attirent des individus qui ne fréquentaient pas le square avant sa rénovation, entraînant une rétention des passants dans l'espace, qui vont s'y arrêter, s'en imprégner et se l'approprier. Cette hypothèse se base principalement sur l'appropriation physique de l'espace. Ainsi, la revue de la littérature a mis en évidence que l'intention de la Ville de Montréal était de rendre l'espace plus accueillant et convivial (Ville de Montréal, 2015, Meagher, 2015), via un espace à l'aspect plus propre, une programmation intense ou l'installation de mobilier urbain provisoire, le tout accompagné de mesures visant à « encadrer » les populations marginalisées via une présence policière plus importante et plus pertinente à l'espace (*ibid.*). Il s'agirait

ainsi d'une purification de l'espace (Sibley, 1995) par l'urbanisme revanchard (Mitchell, 1995; Sibley, 1995; Smith, 1999; Low, 2000) accompagné de criminalisation de l'itinérance (Foscarinis *et al.*, 1999; Mitchell, 1997, Waldron 1993; Skogan, 1990), permettant l'appropriation de l'espace par les populations les plus « désirables ». Nous avons aussi pu constater, via la recherche de Margier (2014), que les riverains du Village Shaughnessy ne semblaient attendre que de tels changements pour pouvoir enfin s'approprier cet espace vert qu'ils considéraient alors perdu, car il ne répondait pas à leurs besoins. Ces derniers, depuis la rénovation du square, peuvent peut-être donc mieux s'y reconnaître, s'y projeter et se l'approprier. La présence du café communautaire La Maison Ronde, dont la mission sera expliquée au chapitre 4, laisse aussi à penser que l'espace retient plus ses passants et voit la place de la marginalité diminuer, faisant écho à la domestication par cappuccino de Zukin (1995).

Deuxièmement, dans quelles mesures et de quelles manières les différentes populations qui occupent et utilisent le square semblent-elles cohabiter ? Il s'agit ici de se pencher spécifiquement sur ce qui fait la cohabitation au square Cabot, à travers une étude des différentes interactions et actions dans l'espace.

Nous supposons que le square rénové, les activités estivales, et une criminalisation de l'itinérance (Foscarinis *et al.*, 1999; Mitchell, 1997, Waldron 1993; Skogan, 1990) viennent exclure certaines personnes marginalisées de l'espace et entraîner une dispersion douce, comme l'avait évoqué Antonin Margier (2014). Ainsi, ce dernier avait déjà constaté que ces activités, organisées dans l'espace de vie de plusieurs individus marginalisés, leur laissaient entendre que cet espace n'était pas le leur et que leur présence n'était pas désirée dans le square, faisant notamment écho aux travaux de Mitchell sur l'exclusion (Mitchell, 1996, 1997; Mitchell et Heynen, 2009, Mitchell et Staeheli, 2006). Nous supposons que cette intrusion dans leur espace de « chez soi » (Lofland, 1973; Moser *et al.*, 2002) est également intimement liée à l'intrusion

permanente des forces de police, qui déjà au moment de l'étude de Margier, venaient s'assurer du respect des lois et des règlements dans le square, illégitimant la présence même des personnes marginalisées. Nous avançons que la présence des activités vient à long terme affecter l'appropriation du square par les personnes marginalisées et que ceci n'est pas en contradiction avec une participation sporadique aux activités par les personnes marginalisées. Nous avançons également que cette dispersion est un effet désiré par plusieurs instances de gouvernance, quoiqu'inavouable, qui veulent « nettoyer » l'espace et rendre le quartier plus reluisant et attirant, tant pour les acheteurs de l'immobilier en pleine explosion dans les environs que pour les touristes.

Troisièmement, comment la nouvelle programmation estivale au square Cabot influence-t-elle l'appropriation de l'espace et la cohabitation ? Margier avait ainsi fait ressortir, avant la rénovation du square, que les activités prévues dans le square semblaient entraîner une dispersion douce des personnes marginalisées.

Nous avançons que les activités organisées au square Cabot en période estivale peuvent être des éléments rassembleurs qui entraînent de nouvelles interactions sociales, dont des interactions entre individus marginalisés et non marginalisés, qui permettent de diminuer le stigma de ces derniers envers ces premiers. Ainsi, elles permettent, pour les individus non marginalisés, de se confronter à la différence (Germain *et al.*, 2014 ; Ghorra-Gobin, 2001 ; Morin, 2005) sur un pied d'égalité, dans une activité que tous ont l'opportunité de partager. Les activités centrées autour des cultures autochtones notamment permettent peut-être pour les individus non marginalisés d'apprendre une nouvelle facette de la culture des personnes qu'ils voient au quotidien (Allport, 1954) au square Cabot et dont ils ne perçoivent qu'une vision assez réductrice liée à leur marginalité et aux activités qu'ils pratiquent dans l'espace. Ainsi, nous nous attendons à voir des interactions positives entre les individus marginalisés et non marginalisés au cours des activités organisées dans le square.

Dans le prochain chapitre, nous nous pencherons sur le cadre conceptuel dans lequel s'inscrit cette recherche, permettant à la fois de choisir les lentilles à travers desquelles nous lirons l'espace public et les sous-titres avec lesquels nous tenterons de les comprendre.

## CHAPITRE 2

### CADRE CONCEPTUEL

Dans ce chapitre, nous nous pencherons sur le cadre conceptuel de cette recherche, qui vient l'inscrire dans le champ des études urbaines et introduire des cadres et des indicateurs d'analyse.

Nous avons, au chapitre précédent, effectué une revue de la littérature sur les espaces publics et la sociabilité dans les espaces publics. Cette revue, en dessinant un portrait global de l'évolution de la pensée et de l'état actuel de la connaissance sur ces différents sujets, a mis en avant plusieurs concepts, abordés sous plusieurs angles. Il s'agit, à travers de ce cadre conceptuel, de présenter l'angle d'approche adopté par cette recherche et de regrouper les indicateurs qui viendront outiller l'analyse des résultats. Ce cadre théorique vient majoritairement emprunter à la sociologie et en moindres mesures, à l'ethnographie et à la psychologie comportementale.

Ce cadre s'articule autour des interactions sociales, puis l'espace public et ses appropriations et enfin des dynamiques de cohabitation et d'exclusion.

## 2.1 Les interactions sociales

L'interaction sociale entre inconnus dans l'espace public est le principal moyen d'étudier l'appropriation physique d'un espace et de venir formuler des conclusions sur les dynamiques de cohabitation. L'interaction se décline sur un spectre, elle permet de venir interpréter les dynamiques subtiles de l'espace, lorsqu'étudiée avec un œil averti et un cadre théorique précis. L'étude des interactions permet ainsi d'étudier l'appropriation d'un espace : « approaching individual interactions within a given environment therefore seems appropriate to the study of forms of urban social integration and environmental appropriation » (Moser *et al.*, 2002, p.125).

### 2.1.1 Les relations entre les individus

Toutes les interactions ainsi que leurs manifestations peuvent être, selon Lofland (1998) classées sur un spectre fluide de relations entre les individus, de fugaces à primaire-intimes, en passant par routinières et quasi-primaires, au-delà de la dichotomie entre relations primaires (Cooley, 1909) et secondaires (Spykman, 1926). Nous utiliserons ces différentes relations afin de caractériser les flux sociaux observés sur le terrain.

Les relations fugaces (*fleeting relationships* en anglais), sont conceptualisées par Fred Davis en 1959 pour décrire la relation entre un chauffeur de taxi et un client. Le concept derrière le terme a depuis beaucoup évolué et caractérise la plupart des relations existantes dans l'espace public. Les relations fugaces prennent place entre inconnus et sont de courte durée, impliquant habituellement pas ou peu d'échanges verbaux (Lofland, 1998).

Les relations routinières s'établissent, similairement aux relations fugaces, entre inconnus. Elles ont la particularité de venir qualifier la répétition routinière d'une

interaction entre deux inconnus dont les rôles sont clairement définis par leur position ou occupation, comme un serveur, un mendiant, un caissier, un client de supermarché, etc.

Stone *et al.* (1954), viennent quant à eux conceptualiser les relations quasi primaires, qui décrivent par exemple la relation entre un commerçant et un client régulier de son établissement ou encore deux individus assis à côté dans un parc et commentant un spectacle de rue. Il ne s'agit plus ici d'une relation simplement définie par la fonction des individus, mais par leur individualité : ce marchand de journaux en particulier, pas les marchands de journaux en général comme pour les relations routinières. Les relations quasi primaires sont, selon Lofland (1998), créées par des rencontres relativement brèves entre des étrangers ou des individus qui se connaissent par leur catégorie. Si ces relations peuvent être plaisantes, « they need not be and often are not; their essential characteristics are relative brevity (they are 'transitory') and emotional infusion » (Lofland, 1998, p. 56).

Les relations primaire-intimes sont aussi infusées d'émotions, mais se déclinent sur le long terme et sont le plus souvent positives. Elles décrivent par exemple la relation entre plusieurs personnes âgées qui se retrouvent tous les jours sur un même banc pour discuter. Le concept de relation primaire-intime est une invention de Peggy Wireman (1984) qui écrit que le concept « describes relationships that have the dimensions of warmth, rapport, and intimacy normally connected with primary relationships yet occur within secondary setting and have some aspects of secondary relationships » (p. 2-3).

Afin de comprendre ces relations, il est nécessaire de se pencher sur les interactions sociales qui les composent.

## 2.1.2 Le cadre d'analyse de Lofland (1998) sur les interactions sociales

Dans le cadre de cette recherche, nous utiliserons le cadre théorique de Lyn Lofland dans *The Public Realm* (1998) pour décrire et caractériser les interactions observées sur le terrain, en somme les placer sur le grand spectre des interactions sociales. Certains de ces types d'interactions sont repris de ceux définis par Erving Goffman dans *Behavior in Public Spaces* (1963), d'autres sont inspirés en partie de Jane Jacobs (1961) et William H. Whyte (1980). Les cinq grands principes principaux qu'elle identifie font partie des connaissances de chaque individu, qu'ils utilisent afin de se comporter, se déplacer et interagir dans l'espace public. Ils sont la mobilité coopérative, l'inattention civile, l'importance du rôle de spectateur, l'aide restreinte et la civilité envers la diversité. Selon Lofland (1998), ces principes se situant sur un spectre, les limites entre ces derniers sont floues et ils se chevauchent souvent. À partir de ces cinq principes, Lofland formule cinq comportements ou « agir » qui reprennent des principes des cinq premières interactions, mais aussi des éléments comme le langage corporel, l'apparence et les comportements appropriés ou non au lieu : garantir l'intimité, la disattention et l'évitement, défendre un territoire, entraver et faciliter le secours, générer de la sociabilité et perpétuer des égalités ou des inégalités. Les interactions et comportements conceptualisés par Lofland sont résumés et illustrés d'exemple en aidant à la compréhension dans le tableau 1.

### 2.1.2.1 Les cinq grands principes

La *cooperative mobility*, ou mobilité coopérative en français, consiste en une sorte de danse chorégraphiée de piétons qui travaillent ensemble à garder la circulation fluide. Elle indique que «most of the time our movement through the public realm is simply *uneventful*, and it is because humans are *cooperating* with one another to make it so» (Lofland, 1998, p. 29, emphases de l'auteure). Il s'agit par exemple de la manière dont une foule, sur un trottoir en heure de pointe, coopère pour garder la circulation fluide

pour tout le monde, en se partageant l'espace en deux comme une route, en ne ralentissant pas ou ne s'arrêtant pas au milieu du trottoir, etc.

La *civil inattention*, ou inattention civile en français, est généralement considérée comme l'interaction reine entre des étrangers dans l'espace public. Goffman (1963) qualifiait, « d'inattention civile », qui est selon lui une interaction positive une situation dans laquelle : « the individual implies that he has no reason to suspect the intentions of others present and no reason to fear the others, be hostile to them or wish to avoid them » (Goffman, 1963, p. 84). Il précise, donnant un aperçu de la manifestation physique de l'inattention civile: « one gives to another enough visual notice to demonstrate that one appreciates that the other is present (and that one admits openly to having seen him), while at the next moment withdrawing one's attention from him so as to express that he does not constitute a target of special curiosity or design » (*ibid.*, p.34-84). Le philosophe Isaac Joseph dira d'ailleurs de l'inattention civile qu'elle est la « première ouverture » (Joseph, 1997, p. 138). Lofland ajoutera à ce propos, dans sa classification des interactions sociales, que l'inattention civile « makes possible copresence without commingling, awareness without engrossment, courtesy without conversation. We may think of it, perhaps, as the sine qua non of city life » (Lofland, 1998, p. 30).

Lofland écrivait en 1973 dans *A World of Strangers* à propos de ce qu'elle qualifiera plus tard à son tour d'inattention civile :

It is probably also responsible for the innumerable characterizations of the city—at least of the modern city—as cold unfriendly, cruel, inhospitable, and so forth. One cannot help but think how ironic it is that a device for “avoiding” the city should come to be seen as capturing its very essence. (Lofland, 1973, p. 141)

Elle écrira plus tard : « when we think of norms like ‘civil inattention’ we are speaking about a mutual willingness to concede that there is a thin layer of private space around the bodies of the people with whom they’re sharing non private space » (Lofland, 1998, p. 12).

Par exemple, un homme qui lit un livre sur un banc et continue à le lire sans lever la tête vers un groupe de jeunes qui parlent très fort sur un banc juste à côté constitue de l’inattention civile.

L’*audience role prominence*, qui pourrait être traduite par « importance du rôle de spectateur », reprend le vocabulaire du théâtre, qui selon Lofland se retrouve beaucoup dans la littérature décrivant la vie des espaces publics. Elle cite Lennard et Lennard (1984), que nous reprenons ici :

[i]t has long been assumed that public life, just like a theatrical production, requires actors and audience, a stage and a theater... Public life may take place on center stage where the actors are clearly visible to most of the audience, or in more secluded areas visible only to a few. A public space, however, is at once both a stage and a theatre, for in public the spectators may at any moment choose to become actors themselves... Successful public places accentuate the dramatic qualities of personal and family life. They make visible certain tragic, comic and tender aspects of relationships among friends, neighbors, relatives or lovers. They also provide setting for a gamut of human activities. (Lennard et Lennard, 1984, p. 21-22)

Nous reprendrons, nous aussi, le vocabulaire du théâtre pour décrire les interactions de ce type.

L’importance du rôle de spectateur se manifeste par exemple par plusieurs personnes qui, assises sur un banc de parc, regardent directement un couple en train de se disputer, debout au milieu du parc.

*Restrained helpfulness*, ou aide restreinte en français, caractérise le choix d'un observateur de lui fournir une réponse minimale. Cela se manifeste, dans l'espace public, par des demandes d'informations (heure, directions) qui rencontrent une courte réponse, sans ouverture vers une discussion. Par exemple, en réponse à un homme qui demande son chemin, un individu va simplement pointer du doigt une direction en disant « là-bas ! », sans pour autant s'arrêter.

Enfin, le cinquième type d'interaction principal que mentionne Lofland est la *civility toward diversity*, ou la civilité envers la diversité. Lofland la décrit comme tel :

in face-to-face exchanges, confronted with what may be personally offensive visible variations in physical abilities, beauty, skin color and hair texture, dress style, demeanor, income, sexual preference, and so forth, the urbanite will act in a civil manner, that is, will act "decently" vis-à-vis diversity. (Lofland, 1998, p. 32)

Il s'agit par exemple de la non-réaction des usagers d'un parc face à un couple d'hommes qui s'embrassent, ou une personne à mobilité réduite.

Ici, Lofland souligne que la civilité envers la diversité est difficile à relever lors d'observations sur le terrain, l'attention du chercheur ayant tendance à se porter sur la rupture, sur l'incivilité.

Les interactions sociales se traduisent dans l'agir de plusieurs manières, venant à l'encontre ou non de ce qui est attendu dans l'espace, dans la société, en fonction des cinq principes fondamentaux. Explorons les définitions données par Lyn Lofland (1998) de ces comportements, que nous utiliserons également dans notre cadre d'analyse des données.

### 2.1.2.2 Les cinq principes de l'agir

Garantir l'intimité, la disattention et l'évitement, en français, est un comportement qui permet de signaler aux autres, volontairement, que l'on n'est pas ouvert à l'échange, en signalant que l'interaction n'est pas possible, ou pas la bienvenue (Henderson, 1975 ; Karp, 1973 ; Cahill, 1985). Pour Lofland, ce comportement est une intensification de l'inattention civile ou la mobilité coopérative, « so as to reduce both request for help and audience focus » (Lofland, 1998, p. 35). Il s'agit par exemple d'un individu assis sur un banc, qui écoute de la musique et évite délibérément de croiser le regard des autres usagers de l'espace en gardant les yeux braqués sur le sol.

La défense d'un territoire est un comportement qui vise à faire comprendre à autrui dans le territoire de qui il se trouve ou duquel il s'approche. Ce comportement regroupe des actions silencieuses, manifestées à travers le langage corporel, l'usage d'un objet (mettre son sac sur la chaise à côté de soi dans l'autobus, par exemple) ou encore les altercations verbales, comme crier sur quelqu'un ou rejeter leurs demandes d'interaction.

L'entrave ou la facilitation du secours regroupe des comportements où un individu choisi d'agir pour aider un autre individu ou au contraire, choisi de ne pas agir. Par exemple, alors qu'une femme âgée tombe au sol, semblant avoir fait un malaise, personne ne lui vient en aide, ou, au contraire, une personne choisit de lui venir en aide.

Les interactions génératrices de sociabilité sont issues de comportements basés sur le plaisir de sociabiliser. Lofland (1998) écrit :

The pleasures sought are mundane ones: passing the time with a "chat", sharing and unexpected experience, getting some information on a topic of interest, basking in the momentary glow of "fellow feeling", even commencing a possibly intimate relationship. (p. 39)

Selon Lofland, ces interactions sont relativement fréquentes, car certaines conditions viennent rendre nulles les règles habituelles de l'espace public ou leur donnent des exceptions justifiées, comme la présence de personnes ouvertes (enfants, policiers, personnes à l'identité similaire dans des situations exceptionnelles), des régions ouvertes (bar, cafés, lounge d'hôtel) ainsi que des possibilités de triangulation.

La triangulation est un terme introduit par William H. Whyte, qu'il définit comme un « process by which some external stimulus provides a linkage between people and prompts strangers to talk to each other as though they were not [strangers] » (Whyte, 1980, p. 94). Il s'agit ici d'un prétexte externe à déclencher une interaction génératrice de sociabilité, comme un piano public, un animal ou un enfant. Par exemple, un homme qui aborde un autre homme en lui demandant de quelle race est son chien, l'âge et la race de dernier, puis engage une discussion sur le sujet constitue une interaction génératrice de sociabilité. Le chien est alors le stimulus externe de triangulation dont parle Whyte (1980).

La perpétuation de l'égalité et des inégalités est le dernier comportement conceptualisé par Lofland. Si la perpétuation de l'égalité est habituellement difficilement observable, se traduisant par l'application des normes et des valeurs d'une société, certaines occurrences sont distinctement observables, lorsqu'un effort notable est fait pour perpétuer l'égalité. La perpétuation des inégalités est quant à elle souvent plus observable, car elle vient rompre avec les normes de la société. Il s'agit par exemple d'un homme qui insulte une femme noire ou une personne en situation de handicap, dans le cas de la perpétuation des inégalités. Selon Lofland (1998), la perpétuation de l'égalité peut se manifester par l'inattention civile et la perpétuation de l'inégalité par l'absence d'inattention civile.

## 2.1 Synthèse des principes d'interactions et d'agir de Lyn Lofland (1998)

	Principes principaux d'interactions					Principes de l'agir				
	Mobilité coopérative	Inattention civile	Importance du rôle de spectateur	Aide restreinte	Civilité envers la diversité	Garantir l'intimité, la disattention et l'évitement	Défendre un territoire	Entraver ou faciliter le secours	Générer de la sociabilité	Perpétuer l'égalité et les inégalités
<b>Résumé du principe</b>	Travailler ensemble à garder la circulation fluide.	Avoir conscience de la présence d'autrui, mais vaquer à ses occupations en faisant le choix d'ignorer les activités des autres.	Observer l'espace public comme s'il était une scène, les activités qui s'y déroulent comme un spectacle et les individus qui s'y trouvent comme des acteurs.	Fournir une réponse minimale à une demande d'aide ou de service.	Agir de manière civile envers des personnes différentes ou des manifestations de différences (ethniques, de capacité physique, de préférence sexuelle, etc.).	Signaler à autrui que nous ne sommes pas ouverts à une interaction.	Faire comprendre à autrui dans le territoire de qu'il se trouve ou duquel il s'approche.	Choisir d'agir pour aider un individu ou au contraire, de ne pas aider.	Chercher à engager une discussion avec autrui, pour le plaisir de socialiser.	Appliquer les normes et valeurs de la société (interaction difficilement observable) ou au contraire, les rompre.
<b>Exemples et applications</b>	Des piétons sur un trottoir en heure de pointe se divisent le trottoir en fonction de la direction qu'ils empruntent, en se tenant à droite dans la direction de la marche.	Un homme continue à lire son livre sur un banc sans sourcilier, alors qu'un groupe de jeunes parle et rit bruyamment sur le banc d'à côté.	Plusieurs individus assis sur des bancs regardent directement un couple en train de se disputer, debout au milieu de l'espace.	Une femme avec une carte en main interpelle un homme en lui demandant une direction. En continuant de marcher, il pointe derrière lui du bras et dit « là-bas ».	En présence d'un homme en fauteuil roulant, personne n'agit de manière incivile.	Un individu est assis sur un banc. Il écoute de la musique et évite de croiser le regard des autres usagers en regardant au sol.	Une jeune femme place son sac à côté d'elle dans l'autobus afin que personne ne puisse s'y asseoir OU elle crie sur quiconque veut s'y installer.	Alors qu'une femme tombe au sol, semblant avoir fait un malaise, personne ne lui vient en aide.	Un homme aborde un autre homme en lui demandant de quelle race est son chien, son âge et son nom. Ils continuent à discuter de leurs chiens respectifs.	Un homme insulte une femme noire, il vient perpétuer des inégalités.

## 2.2 Aborder l'espace public et ses appropriations

Dans le cadre de ce mémoire, l'espace public ne sera pas considéré comme public en raison de qui le possède, mais par une combinaison des approches de Ghorra-Gobin (2001) et Berdoulay (1997), soit l'espace public comme espace de présence de la société civile et comme lieu de prise de conscience de la présence d'autrui. Comme suggéré par Berdoulay, nous acceptons que l'espace public soit institué par « les formes de sociabilités, les modes de coprésence, les manières d'aborder autrui ou de l'observer, et ce, tout en veillant à la présentation de soi sous le regard des autres » (Berdoulay, 1997, p. 304). C'est ainsi donc que nous aborderons en partie les appropriations de l'espace, comme ces caractéristiques de la sociabilité qui viennent marquer et faire l'espace public. Nous viendrons aussi étudier les marqueurs territoriaux afin de caractériser l'appropriation, comme suggéré par Bélanger (2012) et Kärholm (2008). Cela consiste, concrètement, à se pencher sur les activités dans l'espace public par les différents individus et groupes qui se l'approprient.

## 2.3 Les dynamiques de cohabitation et d'exclusion

La cohabitation découle de dynamiques d'appropriations de l'espace. Hillier (1998), écrit :

individuals and groups can reinterpret place, symbols, and practices and how they can mobilize different logics to serve their purpose. As individuals, groups and organizations struggle to transform the social relations between them, they produce new "truths" by which to explain and understand themselves, their practices, and their societies (Hillier, 1998, p. 208).

Pour Germain *et al.* (2014), la cohabitation se définit par : « les pratiques locales d'évitement et de côtoiement, ainsi que de marquage et d'appropriation de l'espace ».

Il s'agit, selon eux, reprenant les termes de Morel (2005), d'examiner comment « se construit l'altérité dans la proximité ». Dans un espace public et dans le but d'étudier la cohabitation, comme ils le mentionnent, il s'agit de s'intéresser aux liens faibles, entre inconnus.

Selon la théorie du contact (Allport, 1954), théorisant la coexistence dans la différence, partager l'espace public et entrer en contact avec la différence via des interactions mêmes banales peut « augmenter la sensibilité interculturelle et ainsi réduire les tensions entre groupes ethno-raciaux » (Ray et Preston, 2015, p. 43), quoique cette théorie ait été souvent contestée pour son optimisme, certains affirmant même que les interactions entre différents groupes risquent d'exacerber les tensions entre ces derniers compte tenu de la compétition pour les ressources disponibles (Valenty et Sylvia, 2004 ; Valentine, 2008), ou même inciter un retrait de certains groupes de la société générale (Putnam, 2007).

C'est dans la lignée de Germain *et al.* (2014) et de Morel (2005), à la lumière du cadre de Lofland (1998), que nous aborderons la cohabitation, qui est une interprétation relationnelle des dynamiques d'appropriations et des interactions sociales, tout en la situant vis-à-vis de la théorie du contact et de ses détracteurs.

L'espace public est un espace de rencontre entre les différentes appropriations désirées de l'espace et c'est ainsi dans l'espace que peuvent se manifester de potentiels conflits de cohabitation. Cresswell décrit ainsi un cas semblable à celui qui nous intéresse ici :

Meanwhile back in Tompkins Square Park there are still tensions between the needs of the homeless to have even the smallest and most insecure “place-for the night” and the desires of some local residents to have what they see as an attractive and safe place to live and raise families—one that does not include the homeless. (Cresswell, 2004, p. 5)

Poursuivant la métaphore théâtrale, Chaumard (2001), écrit :

L'espace public est un lieu propice au conflit. Les règles d'usage elles-mêmes sont conflictuelles et les usages en conflit. L'espace public est ce lieu ouvert à tous où tous se retrouvent, toutes classes sociales confondues. Mais si tous s'y retrouvent, ils y transportent aussi leurs divergences de vue, d'intérêt, d'éthique. L'espace public est un lieu d'interactions ; interactions ni forcément involontaires ni forcément conscientes. C'est un espace de tensions propices au conflit. Les passants qui se croisent, se frôlent, se heurtent parfois, s'évitent le plus souvent. (Chaumard, 2001, p. 127)

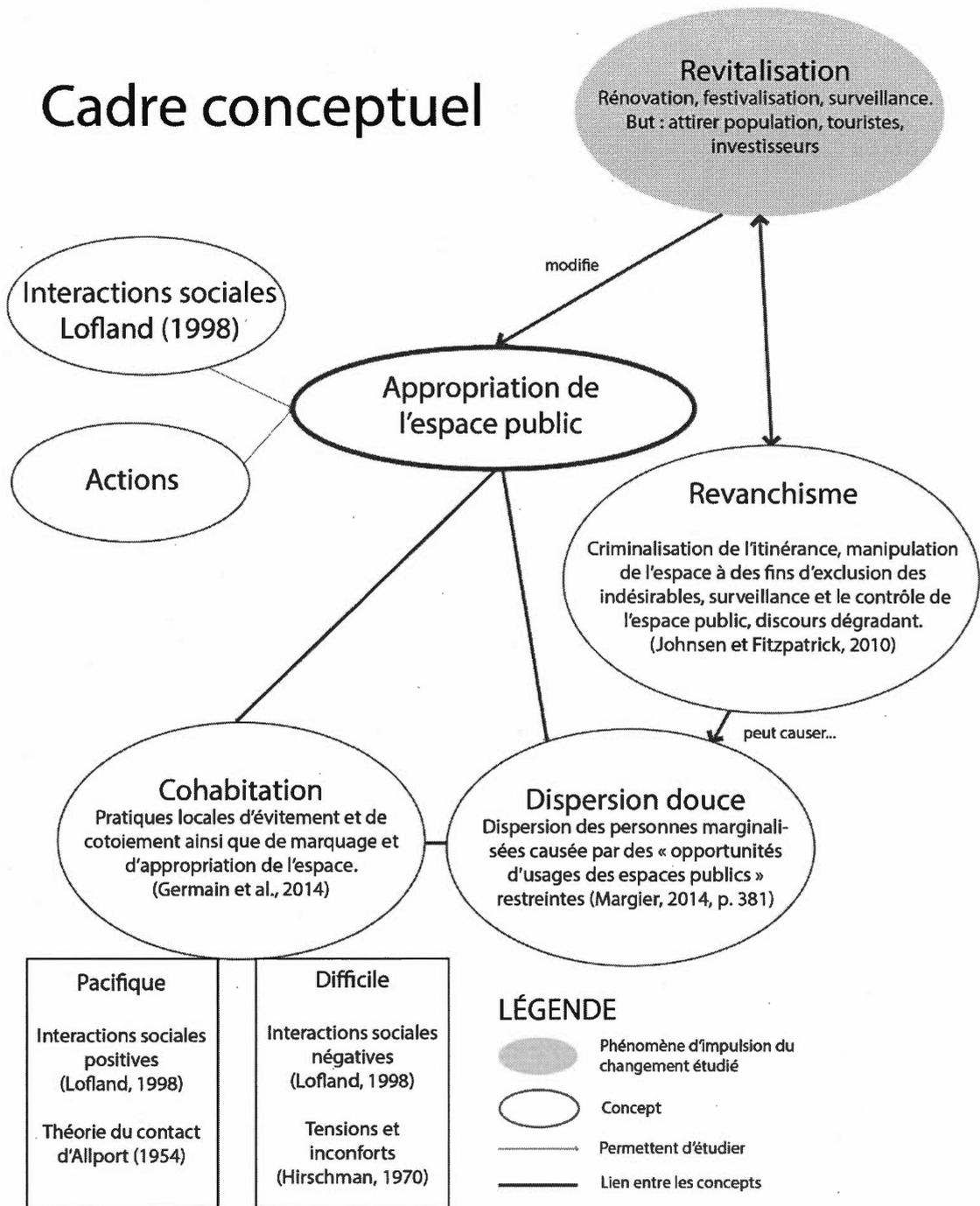
Étudier les tensions et les inconforts permet ainsi d'évaluer la cohabitation. Pour cela, Albert Hirschman (1970) propose différentes manières d'observer les modalités d'ajustement des individus : « la prise de parole (*voice*), soit exprimer son désaccord pour trouver une issue ; la défection (*exit*), soit par exemple quitter les lieux ; ou la loyauté (*loyalty*), soit par exemple rester attaché à son quartier au-delà de désagréments » (Germain, 2015, p. 187). Ces indicateurs seront utilisés pour analyser les conflits dans l'espace public, comme fait par Germain (2015), afin de caractériser la cohabitation. Ils seront analysés à la lumière de la grille d'analyse de Lofland (1998).

L'exclusion sera mesurée par les effets du revanchisme selon Johnsen et Fitzpatrick (2010), exposé précédemment, incluant la criminalisation de l'itinérance (revanchisme légal), la manipulation de l'espace à des fins d'exclusion des indésirables (revanchisme physique), la surveillance et le contrôle de l'espace public (revanchisme par surveillance) et lorsque possible, le revanchisme discursif, se manifestant par le vocabulaire péjoratif utilisé à l'encontre des personnes marginalisées. Le revanchisme sera aussi abordé sous l'angle de la dispersion douce, concept apporté par Margier (2014), dans sa thèse portant sur la cohabitation dans les espaces publics, dont une étude de cas au square Cabot. La dispersion douce est une conséquence du revanchisme, qui consiste en une dispersion des personnes marginalisées causée par des « opportunités d'usages des espaces publics » restreintes (Margier, 2014, p. 381),

notamment par des interventions municipales « visant à améliorer le confort résidentiel ou du déploiement des pratiques d’habiter des riverains » (*ibid.*, p. 380), essentiellement posant des contraintes à l’appropriation de l’espace public par ces personnes. Cette dispersion est « douce » car les personnes marginalisées se dispersent elles-mêmes, les « tactiques mises en œuvre pour résister participent justement à limiter leur visibilité dans le quartier et à restreindre leurs possibilités d’appropriation » (*ibid.*, p. 382). Margier ajoute que « cette dispersion réduit ainsi les prégnances de marginalité, de désordre et de malpropreté souvent associées à ces positions, au profit des prégnances résidentielles » (*ibid.*). Cette dispersion ajoute une dimension volontaire à l’exclusion, ainsi qu’une dimension physique observable.

Ce cadre conceptuel est synthétisé dans la figure 2.1, à la page suivante. Nous pouvons y voir la revitalisation impulser un changement dans l’appropriation de l’espace public. Afin d’étudier cette appropriation, nous devons nous pencher sur les interactions sociales ainsi que les actions. L’appropriation nous permettra de tirer des conclusions sur la cohabitation (pacifique ou difficile) ainsi que la dispersion douce. En parallèle, il est possible que la revitalisation s’inscrive dans une dynamique de revanchisme, dont la dispersion douce est une conséquence possible.

# Cadre conceptuel



## 2.1 Synthèse du cadre conceptuel

Le cadre conceptuel que nous avons présenté ici aborde l'appropriation et les interactions sociales sous un angle conceptuel qui peut être considéré comme « blanc ». Si le square Cabot est fréquenté par des populations de tous horizons, y compris des personnes Autochtones, ce mémoire vise à étudier l'appropriation de l'espace par tous, à l'aide d'une même grille de lecture. Nous ne pouvons cependant pas ignorer les particularités culturelles des personnes Autochtones fréquentant le square en grand nombre. Le chapitre 4, consacré à la présentation du cas à l'étude, s'attardera donc en partie à nuancer l'usage de certains concepts présentés ici notamment avec l'apport de quelques travaux liés aux études autochtones, afin d'avoir une compréhension plus nuancée des dynamiques propres à cet espace public.

Ayant établi le cadre conceptuel qui guidera notre regard et nous aider à interpréter des dynamiques sociales subtiles et intermêlées, nous pouvons maintenant nous pencher sur la méthodologie de la recherche, soit la mise en œuvre sur le terrain de méthodes visant à répondre à la question de recherche et à confirmer, infirmer ou nuancer les hypothèses formulées au Chapitre 1.

## CHAPITRE 3

### MÉTHODOLOGIE DE RECHERCHE

Afin de répondre à la question de recherche et aux hypothèses précédemment présentées, une méthodologie de recherche a été définie, s'intégrant dans le cadre conceptuel présenté au chapitre ci-dessus. Ce chapitre vise donc à expliquer le choix des méthodes et des outils de recherche, ainsi que les modalités de leur application sur le terrain et leurs implications dans cette recherche.

Dans un premier temps, l'approche méthodologique sera présentée, puis le choix de l'étude de cas unique explicité avant de présenter les deux méthodes de recherches choisies, soit l'observation directe non participante et l'entretien semi-dirigé. Enfin, ce chapitre s'achèvera sur la présentation du cadre éthique de cette recherche.

#### 3. 1 Approche méthodologique

S'inscrivant dans un paradigme écologique au processus abductif, cette recherche qualitative descriptive via une étude de cas unique cherche à étudier le square Cabot et ses multiples réalités, le cas influençant lui même le cours de la présente recherche. Certains changements de direction induits par le terrain ont été considérés, dans le cadre de cette recherche, comme des données à part entière.

Cette recherche utilise l'observation directe non participante comme méthode principale de recherche, accompagnée d'entretiens semi-dirigés réalisés auprès d'acteurs de proximité et d'acteurs publics ayant contribué à penser le square Cabot rénové, ou qui ont une expérience directe avec le terrain.

L'observation directe permet de rendre compte de l'appropriation effective de l'espace, des comportements des différents usagers à la fois vis-à-vis de l'espace, du mobilier public permanent et éphémère et des autres usagers de l'espace. Les entretiens semi-dirigés viennent accompagner ces observations en tant que méthode secondaire en apportant relief, détails et points de vue contrastants sur ce qui a été observé sur le terrain.

Ici, le focus de l'étude est sur le lieu, le square Cabot est la scène bien définie sur laquelle se croisent et s'entremêlent différents acteurs. Nous nous intéressons au jeu de ces acteurs, à leurs actions et à leurs interactions, en autant que leur scène est le square Cabot, quel que soit leur rôle ou leur identité.

### 3.2 Une étude de cas unique

Une étude de cas unique centrée sur le square Cabot à Montréal a été choisie pour répondre à la question de recherche, étant un exemple type de revitalisation d'un espace urbain central. Par notre approche méthodologique, nous avons la volonté de rendre compte de la réalité unique propre à ce lieu, à son contexte et aux individus qui le peuplent, mais aussi généralisable dans une certaine mesure à des espaces publics aux dynamiques similaires.

Roy (2016) explique que « l'étude de cas est une approche de recherche empirique qui consiste à enquêter sur un phénomène, un événement, un groupe ou un ensemble d'individus, sélectionné de façon non aléatoire, afin d'en tirer une description précise

et une interprétation qui dépasse ses bornes » (p. 199) et Yin (2003), ajoute à cette définition l'emphase sur l'intégration dans un contexte plus large, définissant l'étude de cas comme « an empirical inquiry about a contemporary phenomenon (e.g., a "case"), set within its real-world context - especially when the boundaries between phenomenon and context are not clearly évident » (p. 18).

Au centre de beaucoup d'attention médiatique depuis sa réouverture en 2016 suite à un réaménagement complet de l'espace, le square Cabot a attiré notre regard par son contexte et ses enjeux uniques.

L'étude de cas soulève plusieurs controverses et critiques. Comme le souligne Merriam (1998), le comportement humain n'est jamais une donnée statique, la fiabilité de toute étude de cas demeure alors problématique. Cette dernière soutient que la fiabilité est impossible, du moins dans le sens traditionnel du terme. En revanche, cette considération ne discrédite pas la méthode ni les résultats.

Alexandre (2013) répond à ce paradoxe méthodologique en affirmant que « le fait que l'étude de cas habite un espace de recherche dans lequel la contextualisation (Ayerbe et Missonier, 2006 ; Gagnon, 2005 ; Stake, 1995) et la complexité (Stake, 1995 ; Yin, 2003) sont les assises d'un mode de contribution unique au savoir dans un domaine donné (Yin, 1994) » (Alexandre, 2013, p. 30).

Cette étude de cas sera détaillée au chapitre suivant.

### 3.3 L'observation directe non participante

#### 3.3.1 Le choix de l'observation comme méthode principale

Dans la lignée de Morel (2005), ces observations directes nous permettent de mettre en évidence comment se construit « l'altérité dans la proximité » au square Cabot, ce à partir de quoi nous pouvons analyser les situations de cohabitation spécifiques au Square. Comme le fait très justement remarquer Yves Grafmeyer :

L'espace permet ainsi aux individus de déployer leurs activités, dans ce qu'elles ont de plus quotidien, mais aussi dans ce qu'elles leur permettent de produire et de reproduire en matière de position sociale, tout en leur servant de cadres ou de limites avec lesquels ils sont appelés à composer. (1999, dans Germain *et al.*, 2014, p. 9)

Chaumard (2001), précise :

L'observation de l'espace public en spectateur averti conduit à dépasser les simples apparences, à y lire les faux-semblants, à chercher les décalages subtils par lesquels les apparences signent les appartenances, les aspirations à appartenir, les rôles à renier, ceux à prendre, ceux au contraire qu'il convient de refuser, ou que tous les passants laissent à d'autres, ceux qui n'ont pas le choix que de subir leur destin, c'est-à-dire justement, à suivre à la lettre un avenir qui leur est assigné. (Chaumard, 2001, p. 133)

L'observation directe est l'outil idéal afin de mettre en œuvre notre cadre théorique, permettant d'étudier la cohabitation et les interactions sociales, comme le montre Voisin (2001) :

L'observation directe permet de rendre compte de la manière dont les différents groupes sociaux, plus ou moins assignés à résidence, organisent leur quotidien. Elle permet de restituer la manière dont ces groupes cohabitent ou s'évitent sur l'ensemble des espaces qu'ils ont en partage. L'observation directe contribue à situer précisément les interactions sociales dans le temps et l'espace d'une ville donnée, relativement à un état précis des rapports sociaux tels que ces derniers lient indissolublement

à la fois chacun au système de production - y compris la consommation matérielle et symbolique - et chaque groupe et catégorie sociale entre eux. (Voisin, 2001, p. 151)

Plus encore, elle permet de se pencher sur les dynamiques de marginalisation et d'exclusion qui sont au centre de notre recherche en contribuant « à faire émerger une « parole du lieu » mettant en relation la spécificité des pratiques quotidiennes avec des logiques urbaines et sociétales plus larges » (*ibid.*).

L'observation directe prend différentes formes, selon les disciplines et courants de pensée dans lesquels elle est utilisée comme un outil de récolte de données. Pour la présente recherche, nous adoptons la définition de Martineau (2016), car elle intègre à la fois une dimension objective et subjective. Elle est une :

approche de recherche et [un] outil de formation de l'information où le chercheur est le témoin — plus ou moins à distance — des comportements des individus et des pratiques au sein des groupes en séjournant sur les lieux mêmes où ils se déroulent. (p. 318)

Ces observations directes *in situ* ne se réclament pas de la recherche ethnographique, mais certaines méthodes de collecte et d'analyse des données récoltées empruntent au champ de l'ethnographie. Si la définition de l'ethnographie varie selon les auteurs et évolue dans le temps, cette étude n'implique pas l'immersion complète et prolongée dans un milieu de vie afin de comprendre le fonctionnement d'un groupe, caractéristique la plus reprise de la méthode (Schensul *et al.*, 1999). Alors que l'ethnographie vient principalement chercher à comprendre le sens d'actions (*ibid.*), nous cherchons ici principalement à caractériser l'être et l'agir dans l'espace, les entretiens dirigés que nous aborderons plus loin nous permettant un aperçu limité sur le sens, en complément. Certains auteurs donnent à l'ethnographie un sens plus large, comme O'Reilly (2004) :

ethnography at least (in its minimal definition) is iterative-inductive research (that evolves in design through the study), drawing on a family of methods, involving direct and sustained contact with human agents, within the context of their daily lives (and cultures), watching what happens, listening to what is said, asking questions, and producing a richly written account that respects the irreducibility of human experience, that acknowledges the role of theory, as well as the researcher's own role, and that views humans as part object/part subject. (p. 3)

Sous cette définition minimale de l'ethnographie, notre recherche pourrait peut-être être qualifiée comme telle, mais elle n'en a jamais eu la prétention.

Même si cette recherche porte sur l'appropriation de l'espace par l'ensemble de ses usagers suite à sa revitalisation, son contexte particulier, notamment sa fréquentation par des personnes Autochtones, nécessite une réflexivité de la chercheuse sur sa positionnalité. La chercheuse, compte tenu de ses expériences, ses connaissances personnelles, sa biographie et son bagage constitue un filtre dans son interprétation de l'espace et des dynamiques qui l'habitent, sa positionnalité (Gutiérrez Rodríguez, 2006) est unique et influence les observations et leur interprétation. La chercheuse se constitua ainsi, afin de limiter ce biais, en observatrice la plus systématique possible, essayant de minimiser les biais de son appartenance au groupe souhaité dans l'espace. Ainsi, certaines caractéristiques font de la chercheuse une partie intégrante du groupe dont l'augmentation de l'appropriation est visée par la revitalisation : elle est une jeune femme blanche, étudiante et Française. Ces faits ne peuvent être ignorés, pouvant potentiellement influencer les réactions de certains usagers face à sa présence, mais aussi sa manière d'évaluer et d'apprécier un espace essentiellement aménagé et pensé pour plaire et attirer la catégorie de la population à laquelle elle appartient. La chercheuse, afin de minimiser les effets de son appartenance au groupe souhaité de l'espace, porta donc une attention particulière à un maintien de pied d'égalité lors de toutes ses interactions informelles dans l'espace, les abordant avec ouverture, politesse et empathie. La corporéité de la chercheuse dans l'espace, ressentant invasion de

l'espace personnel, insécurité, malaise, mais aussi plaisir ou confort, fait partie intégrante des données et éclaire la chercheuse sur ce que peuvent ressentir d'autres usagers de l'espace, tout en veillant à garder une nette distinction entre « l'espace de l'observé et le sien propre » (Kohn et Nègre, 1991).

Le choix de travailler comme observatrice à découvert est privilégié, puisqu'il est aisé de se faire passer pour une personne comme une autre qui profite du square, et ce, sans se faire repérer comme observateur. L'observatrice, invisible autant que possible dans son contexte, (Kohn et Nègre, 1991) se fond ainsi dans la réalité du Square sans la perturber, en faisant partie intégrante tout en exerçant un recul intellectuel. Si demandé ce qu'elle fait dans l'espace, l'observatrice à découvert sera ouverte sur les intentions de sa présence.

Avant l'entrée sur le terrain, une phase exploratoire a été effectuée, afin de construire un plan de l'espace, de regarder l'environnement du square et de commencer à faire émerger les dynamiques qui l'habitent, permettant ainsi d'ajuster la grille d'observation et de construire une carte d'observation (voir annexe B).

Si dans un premier temps, les observations s'inscrivent dans la lignée de William H. Whyte, les dynamiques de l'espace orienteront la collecte vers une méthode inspirée de l'observation flottante de Colette Pétonnet (1982), qui

consiste à rester en toute circonstance vacant et disponible, à ne pas mobiliser l'attention sur un objet précis, mais à la laisser flotter afin que les informations la pénètrent sans filtre, sans a priori, jusqu'à ce que des points de repère, des convergences, apparaissent et que l'on parvienne alors à découvrir des règles sous-jacentes. (p. 39)

### 3.3.2 L'opérationnalisation des observations directes

Un total de 35 heures d'observation a été réalisé entre les mois de février et novembre 2017, reflétant une diversité des climats (froid et neige, pluie, froid et soleil, chaleur et soleil) influant grandement sur l'appropriation de l'espace. Afin de refléter l'appropriation de l'espace par les différentes populations qui peuplent le quartier (résidents, itinérants, étudiants, travailleurs, touristes, etc.), nous avons également réparti nos observations à différents moments de la semaine et de la journée, ceci pour mettre en évidence des changements de dynamique selon les populations présentes et les activités qu'elles effectuent (par exemple, présence supposée des travailleurs les midis de semaine, absence des travailleurs et étudiants les journées de semaine). Pour autant, aucune observation n'aura été réalisée après la tombée de la nuit, le lieu n'étant pas réputé sécuritaire une fois la nuit tombée. Ceci représente un manque dans les données, qui pourrait être compensé dans une autre étude par la pose d'une caméra en contre-plongée, par exemple, ne nécessitant pas la présence d'un usager directement dans le square.

Les observations ayant été commencées lorsque l'intérêt principal de ce mémoire portait sur le piano public, il avait été décidé de faire des observations sans et avec le piano, donc pendant et hors période estivale. Ce protocole initial a été bénéfique suite à la recalibration de la question de recherche, le piano étant installé en même temps que d'autres installations estivales (scène, exposition) et que la programmation des beaux jours. L'adaptation du focus de la recherche, ayant nécessité un changement complet de la revue de la littérature et du cadre conceptuel, n'aura donc pas nécessité de changement dans le protocole d'observation.

### 3.3.3 Les outils d'observation

Afin d'effectuer notre collecte de données sur le terrain, nous avons élaboré une carte et une grille d'observation (voir Annexe B), qui nous ont permis de guider nos

observations, de faire ressortir des éléments particuliers et de prendre des notes en temps réel. Nous avons également pris des notes post-observation, avec la mémoire fraîche, afin de ne pas oublier certains détails qui pourraient être pertinents, ou gagner en sens une fois mis en relation avec un autre détail a posteriori. Ces notes seront présentées sous forme d'extraits dans la présentation et l'analyse des résultats.

Une carte d'observation de base permettant de représenter la déambulation et l'arrêt a été utilisée dans un premier temps, afin de reporter les trajectoires des gens dans le square, les équipements utilisés par les usagers et situer les lieux d'interactions. Ces cartes s'apparentent aux cartes utilisées par William H. Whyte et ses assistants sur le terrain, dans ses observations des Plazas à New York dans les années 60-70 (Whyte, 1981). Une typologie en particulier employée par Whyte a été reprise, représentant les personnes qui nous semblaient être des femmes par un O ou des hommes par des X (voir annexe C). Les personnes se tenant en groupe étaient entourées d'un cercle, afin de les différencier des personnes se tenant à côté, mais n'étant pas ensemble. Les personnes semblant être marginalisées ont quant à elles été représentées par un stylo d'une différente couleur. Cette typologie sera réemployée à l'occasion dans la phase subséquente dans des croquis visant à représenter visuellement certaines interactions.

Afin de pouvoir refléter l'évolution de l'appropriation de l'espace et de son intensité à l'intérieur même des périodes d'observation, nous avons changé de carte de notes toutes les 15 minutes, ce qui permet de faire ressortir les espaces les plus convoités, les pics de fréquentation, les itinéraires favorisés, etc. L'observatrice a, quant à elle, diversifié ses points de vue d'observation toutes les 30 minutes, afin de diminuer le biais des angles morts sur les observations et de faciliter son intégration dans le paysage et l'usage du square.

Les cartes d'observations ont été utilisées jusqu'à compréhension des dynamiques physiques de l'espace, puis remplacées par une prise de note non structurée,

s'apparentant à l'observation flottante (Pétonnet, 1982) et visant ouvrir le regard du chercheur sur l'espace dans son ensemble, à se laisser attirer au grès du temps par une ambiance, une odeur, un son, un langage corporel.

#### 3.3.4 L'analyse des données récoltées lors des observations

Dans un premier temps, les cartes d'observations réalisées lors de la première phase ont été compilées dans plusieurs cartes synthèses afin de faire ressortir des tendances générales d'appropriation de l'espace (trajets, assises préférées, activités, etc.), mais aussi plus spécifiques (trajets par périodes de la journée, assises préférées par différents groupes de population, activités à différentes périodes de la semaine, etc.). Ces cartes permettent de dégager visuellement des tendances dans l'appropriation physique de l'espace, définissant une base solide à l'analyse de situations de cohabitations particulières, ou encore d'interactions sociales particulières.

Les comptes rendus d'observation seront codés manuellement par thématiques, afin de « comprendre les “patterns”, les récurrences, les *pourquoi* » (Huberman et Miles, 1991, p. 117), d'abord sur papier, puis retranscrit par thématiques dans un document Excel en vue de faciliter l'analyse.

#### 3.3.5 Les limites et biais de l'observation

Les limites de l'observation sont multiples et découlent à la fois du processus de recherche, du chercheur et de l'environnement.

Tout d'abord, l'observation laisse beaucoup de place au discours personnel de l'observateur. En ce sens, Laperrière (1991) fait mention de « l'ethnocentrisme et la subjectivité » (p. 334) de l'observateur et la façon dont ses propres biais peuvent venir influencer les données recueillies. À cela s'ajoute les caractéristiques personnelles de la chercheuse, dans un espace aux dynamiques particulière. Ainsi, dans un espace

occupé par des personnes marginalisées et des personnes Autochtones, la présence régulière de la chercheuse, blanche et femme, peut-être repérée et susciter des réactions. Ainsi, il importait de se fondre le plus possible dans l'espace, à l'image peut-être d'une étudiante venue y faire un peu de travail, occurrence assez courante au square Cabot.

L'un des défis rencontrés sur le terrain a été d'identifier les personnes nous semblant être marginalisées ou appartenant à une communauté ethnique particulière. Nous avons tenté de faire la distinction entre les personnes en situation d'itinérance et celles qui ne l'étaient pas, entre les itinérants semblant d'origine autochtone ou pas, mais cette distinction à l'emporte-pièce, souvent difficile à réaliser, s'est avérée incertaine. S'il est impossible de savoir avec exactitude si une personne se trouve en situation d'itinérance ou pas, ou quelle est la nature de cette situation, nous avons basé nos suppositions, comme pour le reste des usagers de l'espace, sur l'habillement des personnes, les biens transportés et leur usage de l'espace.

L'observation demande aussi une attention particulière aux dynamiques et aux détails, c'est pourquoi Martineau (2016) relève que « le piège consiste justement à faire preuve d'une attention trop sélective » (p. 329) et que la sélectivité des perceptions peut être source de difficulté. Ceci rejoint la mise en garde de Petonnet (1982) mentionnée plus haut.

La fermeture de l'édicule de métro est une autre limite dont on doit tenir compte. En effet, l'espace habituellement approprié par les populations marginalisées se situe proche de l'entrée de l'édicule. En période de travaux, l'édicule n'étant pas accessible et entouré de barrière, l'espace occupé par les personnes marginalisées est un cul-de-sac. Il y a fort à parier que l'appropriation du square aurait été différente si l'édicule avait été ouvert, permettant potentiellement d'observer des stratégies d'évitement des personnes marginalisées par les personnes non marginalisées. L'appropriation que nous avons étudiée est donc unique à ce contexte, certainement différente de la

dynamique qui animait le square lorsque l'ancien édicule était ouvert, ou qui l'anamera à sa réouverture après rénovation.

### 3.3.6 Faire face à de la violence sur le terrain

Un sentiment d'insécurité chez la chercheuse poussera plusieurs fois les observations à être écourtées et la dissuadera parfois de retourner sur le terrain pour de longues périodes de temps, comme notamment deux occurrences d'exhibitionnisme, dont une particulièrement ressentie comme une agression directement dirigée vers la chercheuse, toutes deux en octobre 2017<sup>2</sup>. De la vente de drogue et des bagarres violentes induiront aussi l'interruption de plusieurs observations. Ces instances transforment le chercheur en usager de l'espace, qui bien qu'essayant de rester objectif, est tout d'un coup projeté dans une réalité où il participe à l'espace et doit réagir, interagir avec une situation, lui même entrer dans une dynamique de cohabitation.

Ces différentes sorties du cadre normatif de l'espace, affectant directement la chercheuse parfois, nous pousserons à essayer de nous positionner d'un point de vue éthique et méthodologique après les faits, aucun protocole n'ayant été mis en place avant la réalisation du terrain en cas de tels évènements. Notre questionnement se déploya donc ainsi : quel comportement adopter sur le terrain ? Comment traduire ces instances dans la recherche ? Devraient-elles y apparaître au-delà des simples faits relatés objectivement ?

À propos de la manière de gérer dans le cadre d'une recherche une agression ressentie, la littérature, notamment en ethnographie, nous donne quelques indications. Traitant souvent de zones en guerre ou dangereuse, cette littérature nous donne tout de même

---

<sup>2</sup> Ces agressions proviendront d'usagers inhabituels de l'espace, jamais rencontrés auparavant et jamais revus.

quelques indications peuvent être appliquées à un cas comme de l'exhibitionnisme, dans un terrain qui peut être considéré comme « sensible » :

Ce que nous renvoie le terrain est trop riche, trop riche si nous ne nous questionnons pas sur « le voir », sur ce qui nous donne à voir, et sur l'expérience sensible porteuse d'un savoir. (Bonta, 2008, cité par Batianga-Kinzi, 2014).

Nous avons choisi d'inclure ces instances de dérogation à la non-participation de l'observateur, en accord également avec Emerson, Fretz et Shaw, ajoutant qu'il est :

critical for the ethnographer to document her own activities, circumstances, and emotional responses as these factors shape the process of observing and recording others lives. (Emerson *et al.*, 1995, p. 11)

Cette expérience ressentie devrait donc être prise en compte, non pas comme une donnée à part entière, mais comme un élément influençant le processus même de la recherche. L'événement lui, pourra être étudié, séparément et objectivement, sans y associer le ressenti du chercheur. Les agressions ne provenant pas de réguliers de l'espace, elles ne semblent pas témoigner dans le présent cas d'un rejet du projet de recherche ou de la présence de la chercheuse, mais plutôt être dirigées vers l'humain, la jeune femme, l'étudiante, la personne appartenant au groupe dominant attiré par l'espace revitalisé, ou quelles que soient les motivations de l'agression. Nous choisissons donc de les considérer comme telles et de les étudier comme une (inter) action envers un simple usager de l'espace, telle qu'elle aurait été vue de l'extérieur.

À propos de cas comparable à ceux de bagarres (qui affectent émotionnellement le chercheur, mais ne sont pas dirigées contre lui), mais lors d'observations participantes, Mazzocchetti et Piccoli (2016) avancent que :

chercheurs et interlocuteurs de terrain se retrouvent englobés dans un même vécu, qui passe par une expérimentation commune, là où

l'observation participante se fait participation observante ; là où « l'être avec » se transforme momentanément en un « ressentir avec ». (p. 8)

Dans notre cas, les observations étant non participantes, le chercheur serait donc directement projeté de « l'être là » au « ressentir avec », dans une situation d'empathie avec les autres usagers de l'espace, bien que le chercheur ne doive pas généraliser ses sentiments aux autres, céder à « an illusion of congeniality » (Robben, 1995, p. 85, cité dans Kovats-Bernat, 2002). Il s'agira donc ainsi de taire l'aspect perception du chercheur pour ne faire transparaître que les faits.

### 3.4 Les entretiens semi-dirigés

#### 3.4.1 Le choix de l'entretien semi-dirigé comme méthode secondaire

Dans le cadre de ce mémoire, nous aborderons l'entretien comme :

une interaction verbale entre les personnes qui s'engagent volontairement dans pareille relation afin de partager un savoir d'expertise, et ce, pour mieux dégager conjointement une compréhension d'un phénomène d'intérêt pour les personnes en présence. (Savoie-Zajc dans Gauthier et Bourgeois, 2016, p. 339)

Cet entretien est semi-dirigé, car le chercheur recadre occasionnellement la conversation, la renvoie sur des sujets d'intérêt à la recherche en suivant un guide d'entretien, tout en se laissant porter par la discussion.

Les entretiens sont apparus comme une méthode pertinente afin de compléter les observations, permettant de mettre en évidence aux yeux du chercheur des enjeux et des dynamiques invisibles, de faire ressortir du vécu, des anecdotes et des points de vue qui viennent enrichir les observations. Dans les mots de Savoie Zajc, l'entretien « permet de rendre explicite l'univers de l'autre », « la compréhension du monde de l'autre » (2016, p. 339). Il complète les observations aussi en ajoutant un élément de

discours et de construction du discours propre à chacun. Comme nous le précisons si justement Kohn et Nègre, les témoignages « nous rappellent, de manière brutale, que le « dit » n'est pas la « chose ». En l'occurrence, le « rappelé » n'est pas le « survenu » » (2003, p. 117).

Si nous nous orientons d'abord vers une approche classique d'entretiens semi-dirigés réalisés suite à du porte-à-porte et du tractage, avec prise de rendez-vous dans un endroit choisi par le répondant, nous avons, suite à l'échec de cette méthode, choisi de réaliser des entretiens plus courts, *in situ*, sur le ton de la conversation informelle. Cette approche, inspirée par celle utilisée par Germain, Leloup et Radice (2014), qui se voulait non intrusive, restant dans le cadre d'une interaction et d'une conversation qui n'est pas inhabituelle dans l'espace public fut également un échec, personne n'ayant accepté d'y participer. Ce refus semblant beaucoup plus important que dans d'autres espaces publics et déjà expérimentés par Margier (2014) est en lui-même une indication sur la dynamique du terrain de recherche. Dans un espace où la littérature a, comme nous l'avons vu, mis en évidence de nombreux conflits et situations de vulnérabilité, ce refus de participer peut lui-même être une donnée qui vaut la peine d'être prise en compte.

En dernier recours, mais non par manque de pertinence, il a finalement été décidé que les entretiens seraient réalisés auprès d'acteurs publics ou de proximité ayant une relation avec l'idéation du square rénové et de sa nouvelle programmation, intervenant directement sur le terrain ou auprès des populations qui habitent le square (informateurs clefs). Le but de ces entretiens est à la fois de faire ressortir un vécu personnel sur le terrain, une expérience auprès de personnes vivant le terrain au quotidien, mais aussi des stratégies et visions engagées pour la transformation du square.

### 3.4.2 L'opérationnalisation des entretiens

Si le démarchage pour trouver des participants à des entretiens a commencé au printemps 2017, les entretiens se dérouleront au cours de l'automne 2017 et de l'hiver 2018. Au nombre de 3, ils seront réalisés auprès d'acteurs du public et du communautaire, tant en français (1) qu'en anglais (2), ce qui reflète la diversité des acteurs s'impliquant sur le terrain, sans pour autant refléter directement pour autant la diversité des usagers du square. Ils prendront place dans le lieu choisi par les répondants, soit les bureaux et locaux de leurs instances publiques ou organismes. Compte tenu de la nature des conversations tenues, abordant des sujets délicats, ainsi que la taille de l'échantillon, nous ne dévoilerons pas pour quels organismes les intervenants travaillent. Un des entretiens sera cependant effectué auprès d'une employée de la ville et les deux autres auprès de travailleurs de rue dans des organismes spécialisés dans l'intervention auprès des personnes en situation d'itinérance et/ou des personnes Autochtones. Les noms utilisés dans le texte sont inventés, afin de préserver leur identité.

Au fil des discussions, les répondants ont été encouragés à exprimer leurs perceptions et sentiments personnels vis-à-vis du square Cabot (curiosité, inquiétude, sentiment d'appartenance, etc.), allant outre leur avis professionnel et les mettant ainsi dans une position d'empathie avec les autres usagers du square.

### 3.1 Échantillon des répondants aux entretiens semi-dirigés

<u>Acteurs du public</u>	<u>Acteurs communautaires</u>
1 employée chargée de la programmation du square Cabot	2 travailleurs de rue

Deux des entretiens ont été enregistrés électroniquement à l'aide d'un dictaphone sur téléphone mobile, afin d'être retranscrits par la suite sous forme de verbatim et analysés. Seules des notes sporadiques ont également été prises durant les entretiens, afin de ne pas compromettre l'attention du chercheur et de favoriser une conversation naturelle. Un troisième entretien n'a pas été enregistré, sur demande de l'intervenant. Nous avons donc enregistré à chaud ce que nous avons retenu de la conversation et retranscrit ces notes. Un formulaire de consentement a été signé par les répondants avant le début de l'entrevue, après avoir été préalablement informés de la nature du projet, des mesures de confidentialité des données, de même que leur possibilité de se retirer à tout moment ou de ne pas répondre à une question s'ils le souhaitaient.

Les entretiens ont été effectués en suivant une série de questions ouvertes et flexibles, l'idée étant de laisser suffisamment de latitude aux répondants afin qu'ils puissent révéler des éléments non identifiés de prime abord (Savoie-Zajc, 2009). Au cours des entrevues — qui ont duré entre 45 et 60 minutes —, nous avons abordé différentes thématiques développées dans le cadre d'un guide d'entretien construit au préalable.

Les thèmes explorés concernent (voir Annexe 3 pour guide d'entretien) :

1 — Le rôle du répondant sur le terrain et/ou dans la planification de l'aménagement ou de la programmation du square.

2 — L'appropriation vécue, observée et rapportée du square Cabot.

### 3.4.3 L'analyse des données récoltées lors des entretiens semi-dirigés

Comme pour les observations, les verbatim et les notes d'entretiens seront codés manuellement par thématiques, en utilisant le cadre conceptuel présenté plus haut et en

y ajoutant des dimensions de perception de la part du répondant ainsi que des éléments de langage.

Ensemble, les entretiens et les observations codées permettent la formulation d'une analyse sous la forme d'un texte narratif, piochant dans les données issues des deux méthodes, se complétant et se renforçant mutuellement.

#### 3.4.4 Les limites et biais des entretiens semi-dirigés

L'entretien comporte un certain nombre de limites et de biais, liés là encore au processus de recherche et au contexte.

Un premier biais est lié à la place qu'il laisse au récit personnel des participants. De fait, comme l'explique Savoie-Jajc, cette méthode :

prend place dans un espace-temps spécifique alors que chercheur et interviewé sont dans leur « ici et maintenant » comme individus et comme dyade, cette dernière étant limitée dans le temps et dans ses objectifs. (Savoie-Jajc, 2009)

Ce contexte spatio-temporel particulier cristallise en quelque sorte les résultats obtenus dans le cadre des entretiens ne permettant pas vraiment d'extrapoler la fréquence des comportements décrits dans la population en général.

L'actualité du square a aussi beaucoup influé sur le discours des entretiens, comme nous le détaillerons au chapitre suivant. En effet, les entretiens ont suivi de quelques semaines le décès suspect d'une jeune femme inuit qui fréquentait le square, Siasi Tullaugak, qui était connue de plusieurs des répondants. Ce décès tragique, en plus d'avoir endeuillé la communauté, a entraîné une vague de mécontentement envers la police, en raison de la manière dont elle a géré l'enquête (Curtis, 2017a ; Curtis 2017b ; Hanes, 2017 ; Niosi, 2017). Les discours tenus lors des entretiens sont dès lors tous

teintés par cette actualité et sont donc certainement plus extrêmes sur certains sujets qu'ils ne l'auraient été il y a quelques mois, les sentiments de plusieurs participants sur certains sujets se voyant exacerbés.

L'échantillon d'informateurs clefs dont nous disposons ici vient ajouter profondeur et relief aux observations, ne cherchant pas à être représentatif d'un groupe en particulier.

### 3.5 L'éthique de la recherche

Conformément aux exigences de l'université, nous avons reçu une approbation éthique délivrée par le Comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants impliquant des êtres humains (CERPE) de l'École des sciences de la gestion (ESG) de l'Université du Québec À Montréal (UQAM). Cette approbation fait suite à l'obtention du certificat délivré suite à la formation en éthique de la recherche (EPTC2 : FER) du Groupe consultatif interagences en éthique de la recherche du Canada (EPTC) et à la remise d'un formulaire décrivant la méthodologie de recherche, ainsi que les conditions de recueil et d'utilisation des données. Cette recherche se conforme donc en tous points aux exigences éthiques du CERPE et du GER.

Si le groupe consultatif interagences en éthique de la recherche du Canada prévoit certaines mesures particulières en ce qui a trait aux recherches portant sur les populations autochtones, ces dernières ne sont pas l'objet de ce mémoire, qui ne s'inscrit pas en recherches autochtones. Cependant, il est crucial de prendre en considération l'histoire entre les populations autochtones du Canada et les colons afin de ne faire preuve de respect à ces peuples souffrant toujours aujourd'hui des conséquences de la colonisation. L'EPTC explique :

Ce sont principalement des chercheurs non autochtones qui ont défini et réalisé les projets de recherche visant les Autochtones ou les peuples

autochtones au Canada. Les méthodes qu'ils ont utilisées ne prenaient généralement pas en compte la conception du monde qu'ont les Autochtones, et les projets de recherche n'étaient pas forcément bénéfiques aux Autochtones ou aux communautés autochtones. C'est pourquoi les Autochtones voient encore la recherche, surtout la recherche qui ne provient pas de leurs communautés, d'un œil méfiant ou anxieux. (Gouvernement du Canada, 2018)

Ainsi, bien que ce mémoire ne porte pas spécifiquement sur les Autochtones, nous avons comme priorité de faire preuve de respect et de sensibilité envers ceux que nous rencontrerons au fil de nos observations et leur histoire. En entente avec les travailleurs de rue rencontrés en entretiens, les résultats de cette recherche leurs seront communiqués sous forme de résumés, ce qui pourrait avoir un impact bénéfique sur les personnes autochtones fréquentant le square Cabot, comme sur les personnes marginalisées non-autochtones.

Dans ce chapitre, la méthodologie de recherche visant à répondre à la question de recherche et à vérifier les hypothèses présentées au chapitre 3 a été explicitée. Deux méthodes de collectes de données s'intégrant sous la coupole de l'étude de cas et leurs modalités d'application ont été présentées : l'observation directe non participante et l'entretien semi-dirigé. Il importe maintenant de détailler l'étude de cas unique qui fait l'objet de cette recherche.

## CHAPITRE 4

### PRÉSENTATION DU CAS À L'ÉTUDE : LE SQUARE CABOT

Le choix du square Cabot comme terrain unique à l'étude a résulté d'une combinaison de deux facteurs : la situation de cohabitation sociale unique en son genre et la présence en été d'un piano public, initialement le focus principal de ce mémoire de recherche. Ainsi, ce lieu ouvrait la possibilité que le piano soit étudié plus qu'en tant que simple objet dans l'espace public, mais en tant qu'objet possiblement disruptif d'une dynamique sociale existante. Dans la plupart des cas, les lieux accueillant des pianos et présentant des conflits de cohabitations supposés ou attestés semblaient être au cœur de polémiques de gentrification. Or, le square Cabot se différenciait par une problématique bien différente, celle de la cohabitation entre des riverains et des populations marginalisées, ici des itinérants, principalement des femmes inuites.

Après lecture de la thèse de doctorat d'Antonin Margier (2014), ayant étudié en profondeur le cas de conflit d'appropriation au square Cabot avant le réaménagement et la revitalisation de 2014, sous l'angle de la gentrification en relation avec les populations marginalisées, le square Cabot s'est porté comme un choix évident, permettant d'effectuer un suivi sur les résultats de Margier, tout en étudiant plus spécifiquement, à l'origine, le rôle du piano public dans la dynamique spécifique de

l'espace et de ses usagers. Or, au cours des observations, il s'est avéré que le piano, excentré, désaccordé, vandalisé et ne possédant pas d'assise pour jouer, ne semblait pas jouer un rôle primordial dans les dynamiques de cohabitations. Alors que l'attention du chercheur était de plus en plus attirée par des interactions et des situations de cohabitation loin du piano et de sa sphère d'influence, le focus de cette recherche a progressivement évolué, s'éloignant du piano public et s'ouvrant à l'espace dans son ensemble et aux dynamiques d'appropriation et de cohabitation qui l'habite, suite à sa revitalisation. Ce chapitre a pour objectif de présenter le square Cabot, tout en faisant état de certains éléments qui lui sont uniques et qui sont nécessaires à la compréhension des dynamiques qui l'habitent, quoique n'étant pas le focus de ce mémoire : la présence autochtone, notamment inuite et souvent itinérante, et ses implications, notamment.

#### 4.1 Le square Cabot, temporalités et aménagement

Situé aux abords du métro Atwater, aux pieds de l'ancien Forum<sup>3</sup>, au sein du district Peter McGill dans l'arrondissement Ville-Marie de Montréal, le square Cabot est bordé par deux artères importantes, à savoir Sainte-Catherine Ouest au nord et l'avenue Atwater à l'ouest. Cet emplacement, à l'extrême ouest du centre-ville montréalais, à la frontière avec la Ville de Westmount, en fait un lieu de transit important, d'autant plus que le square agit comme giratoire pour plusieurs terminus d'autobus.

Aménagé sur les terrains qui appartenaient autrefois aux Sulpiciens, le square Cabot, anciennement appelé *Western Park*, a été mentionné pour la première fois en 1890 dans la documentation officielle et ce n'est qu'en 1957 qu'il changea de nom pour celui que nous connaissons actuellement, le square Cabot (Ville de Montréal, 2013). Ce secteur de la ville de Montréal est en processus de transformation continue : morcellement du

---

<sup>3</sup> Le Forum de Montréal était l'arena de jeu et d'entraînement des Canadiens de Montréal de 1924 à 1996 (Lieux patrimoniaux du Canada, 2018). C'est aujourd'hui un cinéma.

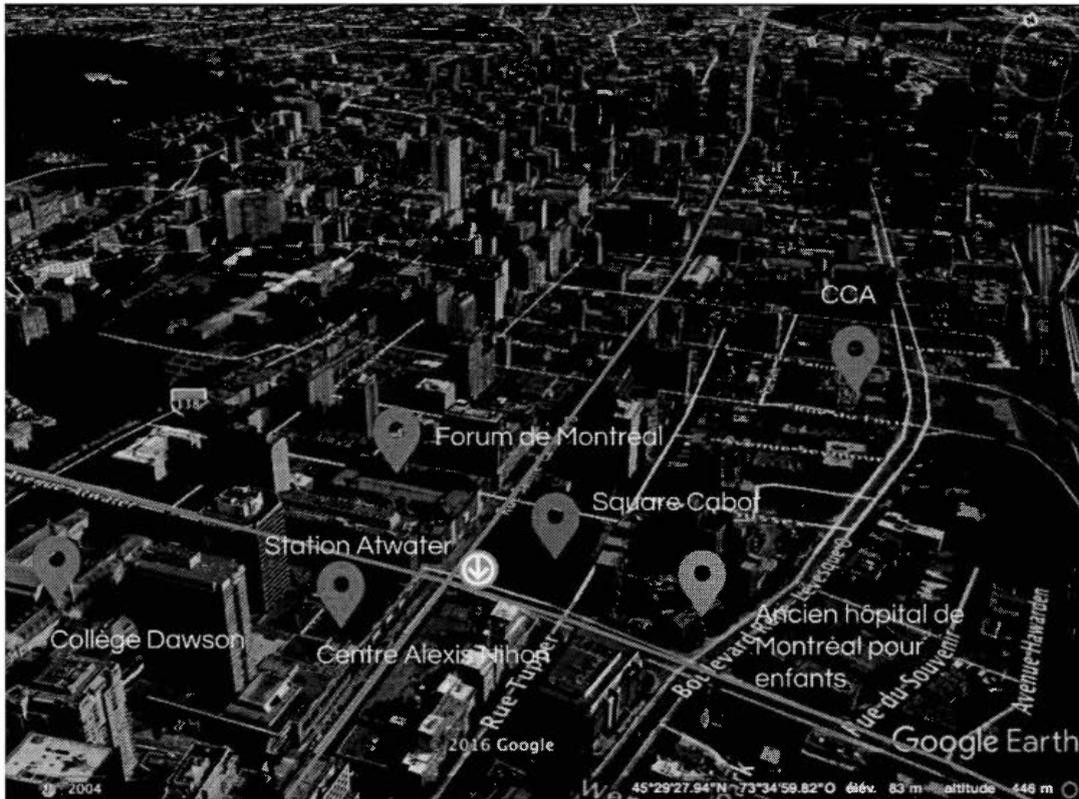
tissu urbain, modification de l'usage du sol et réaménagement continu du square. Le square a de longue date occupé une place importante dans l'histoire de la ville de Montréal, en étant l'un des squares les plus anciens insérés dans la trame urbaine dès l'étape de sa planification. Il est aménagé pour une première fois en 1860 et réaménagé en 1937, 1996 (*ibid.*), et finalement en 2014-2015, s'éloignant ou se rapprochant selon les tendances et les besoins de son aménagement originel.



4.1 Square Cabot en 2006 et en 2017 (photos Robert Galbraith et Agnès Granier)

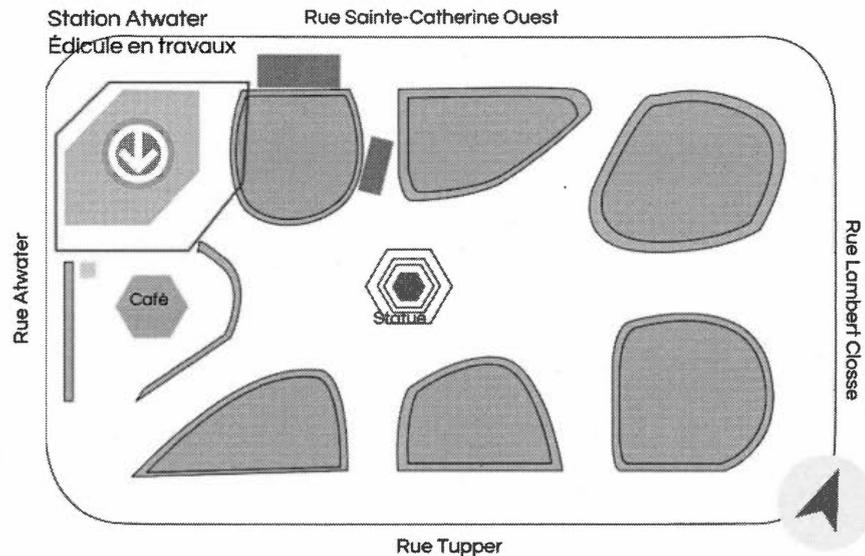
Entre 2012 et 2015, un grand projet de revitalisation du square a été mis en œuvre, alors que le quartier alentour se transforme et que les condominiums essaient. Les derniers travaux de réaménagement du Square datent de 2014-2015, où le plan de l'espace a été repensé et de nouvelles installations ont été réalisées, telles que l'élargissement et la minéralisation des passages piétons, l'amélioration de l'éclairage et du mobilier urbain ou encore l'implantation de murets et de bancs en pourtour des bosquets de végétation. Ce réaménagement formalise les itinéraires de déplacements auparavant observés dans le square et canalise les déplacements, préservant par là même des espaces de verdure dans les espaces protégés par les murets. Un accès Wifi est aussi disponible à même le square, pouvant potentiellement attirer de nouvelles populations et les retenir dans le square (Ville de Montréal, 2015).

Les fonctions et bâtiments que nous retrouvons au pourtour de cet espace définissent en grande partie les usages qu'en font les usagers et les itinéraires qu'ils empruntent dans le square (présence de l'édicule de métro au nord-ouest même du square, hôpital désaffecté au sud, centre d'achat au nord, condominiums en construction à l'est).



4.2 Le Square Cabot dans son environnement (Source de l'image de fond : Google Earth)

Le site compte plusieurs éléments structurants : l'édicule de métro Atwater, le Café de la Maison ronde, la statue de Cabot, du mobilier urbain (piano, bancs, murets, abribus, arbres) et, périodiquement, des installations artistiques.



#### 4.3 Aménagement du square Cabot en 2017.

L'édicule de métro fut entièrement reconstruit au cours de l'année 2017, pour des raisons invoquant sécurité et salubrité des lieux. Les travaux consistaient à rénover l'édicule de métro dans le but avoué de réduire le nombre d'incidents criminels y prenant place, qui, selon la police de Montréal, serait problématique (Le Journal de Montréal, 2016). Pour ce faire, le nouvel édicule est essentiellement vitré, pour plus de transparence, au propre comme au figuré. Les travaux ont été achevés à l'hiver 2018. Une fois terminée, cette rénovation risque elle aussi de changer la dynamique de l'espace et, comme l'avancent certains journalistes, d'ainsi potentiellement faire disparaître une « zone grise » que pouvaient encore s'approprier les itinérants, dans une intimité relative.

Le Café la Maison Ronde est un autre élément clé dans l'espace du square Cabot, près de la rue Atwater et de l'édicule du métro. Venant en aide à une clientèle vulnérable, tenu par des anciens itinérants et abritant des travailleurs sociaux, il participe à la vie

collective et communautaire du secteur (Ville de Montréal, 2015). C'est le Café la Maison Ronde qui est en charge de l'entretien du piano public mis à disposition dans le square, officiellement accessible au public du lundi au samedi de 11 h à 19 h, mais dans les faits accessible en tout temps. La statue de Cabot est au centre du square depuis 1935, dans sa partie la plus minérale. Le square présente également une importante canopée, participant à la verdure du secteur et lui apportant, en été, ombre et fraîcheur. Au moment de la réalisation de plusieurs séances d'observation printanières et automnales, cependant, les arbres sont nus et ne procurent donc pas d'ombre significative au square.

Autour du square Cabot, nous retrouvons au nord le Forum de Montréal, qui constitue un front bâti continu sur l'ensemble de l'îlot. Au sud, l'Hôpital de Montréal pour enfants se présente, au début des observations, comme un bâti imposant de douze étages. Il sera en cours de démolition tout au long des observations estivales. Au nord-est, nous retrouvons le complexe Alexis Nihon<sup>4</sup> et à l'est un immeuble de condominiums récemment construit ainsi qu'une institution religieuse.



4.4 vues du square Cabot à l'automne 2016 et au printemps 2017 (photos : Agnès Granier).

<sup>4</sup> Grand centre commercial construit en 1967.

## 4.2 La présence autochtone à Montréal

Dans cette partie, nous aborderons la question de la présence autochtone à Montréal, et plus particulièrement de l'itinérance autochtone, telle qu'abordée par la littérature grise, scientifique, et les organismes d'intervention auprès des populations autochtones urbaines. Il ne s'agit pas ici d'effectuer une revue de la littérature exhaustive, mais de fournir des outils permettant de cerner la situation unique du square Cabot et de certaines personnes qui le peuplent, le focus de ce mémoire étant sur l'appropriation de l'espace dans son ensemble et non sur certaines populations spécifiques.

Bien que s'inscrivant dans le contexte canadien et québécois, la présence autochtone à Montréal présente quelques particularités qui la distinguent du reste du pays. Nous présenterons d'abord la situation montréalaise, avant de nous pencher sur le cas unique des Inuits à Montréal. Enfin, nous examinerons l'itinérance inuite à Montréal et plus spécifiquement de l'itinérance des femmes inuites.

Selon le Regroupement des centres d'amitié autochtones du Québec (RCAAQ), Montréal compte plus de 26 000 Autochtones, dont 1200 Inuits. (RCAAQ, 2016). Si les mêmes types de déplacements que dans le reste des villes canadiennes et québécoises se retrouvent chez les Premières Nations à Montréal, le RCAAQ a identifié que dans ce cas particulier, cette présence est engrangée principalement via des déplacements temporaires (ou occasionnels ou transitoires, si l'on reprend la typologie présentée plus haut), motivée par la présence de « nombreuses activités organisées par des organismes autochtones locaux, dont des réunions d'affaires ou politiques, des conférences et des séances de formation » (RCAAQ, 2008). Ces organismes offrent pour une part des services spécifiques à la population autochtone (Centre d'amitié autochtone de Montréal ou Centre de développement des ressources humaines des Premières Nations de Montréal).

Selon la RCAAQ, le besoin le plus fréquent des Autochtones de Montréal :

est le besoin d'un sentiment d'appartenance communautaire. Les participants le définissent comme le besoin de trouver une façon de sentir qu'ils font partie d'une communauté dans la ville, qu'ils disposent d'un lieu pour se réunir et pour interagir avec d'autres Autochtones, pour établir un système de soutien à l'intention des individus et des familles et de favoriser l'établissement de réseaux. (RCAAQ, 2008)

Le RCAAQ formait en 2006 un portrait des Autochtones urbains du Québec :

69 % de la population autochtone urbaine a moins de 29 ans ; 56 % sont des femmes, dont la majorité sont mères monoparentales ; seulement 9 % détiennent un diplôme d'études universitaires (contre 23 % chez la population allochtone) et le taux de chômage est de 14 % chez les Autochtones en âge de travailler, contre 8 % pour le reste de la population. Sans compter le racisme et la discrimination qu'ils doivent affronter, une des principales barrières à l'intégration des Autochtones en ville. (RCAAQ, 2006a)

Le Mouvement des centres d'amitié autochtones du Québec effectua en 2009 une évaluation des besoins en matière de services psychosociaux de sa clientèle, révélant que :

65 % des personnes qui fréquentent les Centres d'amitié autochtones du Québec n'ont pas obtenu de diplôme d'études secondaires et que ces personnes éprouvent aussi des difficultés personnelles importantes, notamment des problèmes d'ordre financier (58 %), des problèmes émotionnels ou psychologiques (51 %), des problèmes de consommation d'alcool et de drogues (26 %) et des problèmes de violence familiale (12 %). (RCAAQ, 2009 dans RCAAQ 2016b)

En ville, les rapports sont très souvent marqués par le racisme et la discrimination des non-Autochtones envers les Autochtones. Le sexisme y est tout autant présent que dans leurs communautés d'origine (Lévesque, 2016).

Les Autochtones considèrent pour beaucoup que leur communauté en ville est composée d'amis et de familles. Les Inuits ont pour particularité de beaucoup considérer les autres Inuits comme membres de leur communautés (45%) (Environics Institute, 2011). Généralement, les Autochtones urbains ont l'impression d'être perçus négativement par les non-Autochtones, par la présence de stéréotypes négatifs (alcoolisme, toxicomanie) et de traitements injustes (*ibid.*). Cette situation semblerait néanmoins s'améliorer. Une grande injustice est également ressentie face au système de justice, avec lequel près de la moitié des Autochtones urbains ont fait affaire, soit pour acte criminel qu'ils avaient commis, parce qu'ils ont été accusés d'un acte criminel qu'il n'avait pas connus ou encore parce qu'ils ont été victimes d'un acte criminel. 30% des Autochtones considèrent avoir reçu un traitement injuste, 50% de ceux-ci en raison de leur identité autochtone (67% pour les inuits) (*ibid.*).

Montréal se distingue par une présence inuite, motivée par différentes raisons et aux caractéristiques se différenciant du reste des Autochtones.

Gabrielle Duchaine dans La Presse (2014) résume la situation ainsi :

Depuis quelques années, ils sont de plus en plus nombreux à quitter le Nord pour Montréal. Parce qu'ils n'ont pas de place où habiter dans leurs villages aux prises avec une sévère crise du logement. Parce qu'ils ne mangent pas à leur faim. Parce qu'ils viennent voir un médecin et ne repartent plus jamais ou parce qu'ils fuient une relation violente... Plus ils migrent vers le sud, plus ils souffrent de pauvreté, plus on en compte dans la rue et plus leur proportion augmente derrière les barreaux. Surtout chez les femmes. (Duchaine, 2014)

Le travail de l'anthropologue Nabuhiro Kishigami compose une très grande partie de la littérature scientifique sur les Inuits à Montréal et permet de nous éclairer plus en profondeur sur leur situation unique. Il divise ainsi les Inuits vivant à Montréal en trois catégories : les étudiants, ceux qui sont installés ou « confortables » et enfin ceux qui

n'ont pas d'emploi, incluant ceux en situation d'itinérance et ceux touchant des allocations du gouvernement. Selon lui, la présence de ces différentes catégories d'Inuits entraîne un éparpillement des individus à travers la ville, ce qui à son tour entraîne une restructuration des réseaux sociaux, devenant alors plus loïnés sur l'amitié et l'expérience commune de vie en tant qu'Inuk, que sur le lien familial (Kishigami, 2006). En effet, il indique qu'il est dans l'Arctique essentiel d'organiser des activités de subsistance et de partager de la nourriture et des informations entre membre d'une même famille et avec les autres familles de la communauté, faisant du ménage, de la famille et de la communauté « the basic social units of the Inuit for socio-ecological adaptation in the Arctic » (Kishigami, 2008p. 84). Il met ainsi en avant que «the Inuit encounter severe difficulty in adapting to the urban socio-ecological environment of Montreal» (*ibid.*).

Au-delà de ces constats, Budak (2010), constatait dans le contexte d'Ottawa une évolution dans les raisons du déplacement :

Previously, Inuit may have fallen into southern circumstances, either because they've followed family members, fled bad circumstances, or simply got stuck after coming down for medical treatment. But increasingly, people are drawn to urban centres for the promise of a better life, whether for jobs, cheaper housing or higher quality health care. (Budak, 2010 dans Watson, 2017)

*The national Inuit women's organization* abonde dans le même sens, avançant que bien que l'éducation et la carrière soient des raisons importantes de déplacement, des évènements traumatisants survenant dans les communautés d'origines des femmes Inuits ainsi que des mauvaises conditions de vie sont de plus importants facteurs de migration (relations abusives, conséquences des residential schools, logements surpeuplés, etc.) (Watson, 2017).

#### 4.2.1 L'itinérance autochtone

À Montréal, les Autochtones comptent pour 0,5 % de la population, mais, en contraste, ils constituent 20 % de la population itinérante (Statistiques Canada, 2006 ; Bélanger *et al.*, 2013). Dans le cas de l'itinérance, il est intéressant de se pencher sur les définitions données en anglais de « *homelessness* », qui signifie littéralement « absence de chez soi », ce qui implique une dimension très différente que le mot français « itinérance », qui implique un déplacement et non directement la notion de « chez soi ».

Le Canadian Homelessness Research Network (CHRN) a développé une « définition canadienne de l'itinérance » :

Homelessness describes the situation of an individual or family without stable, permanent, appropriate housing, or the immediate prospect, means and ability of acquiring it. It is the result of systemic or societal barriers, a lack of affordable and appropriate housing, the individual/household's financial, mental, cognitive, behavioural or physical challenges, and/or racism and discrimination. Most people do not choose to be homeless, and the experience is generally negative, unpleasant, stressful and distressing. (CHRN, 2012, p. 1)

Berman *et al.* (2009) proposent d'étendre la définition de *homelessness* à une définition qui prend en compte la dimension spatiale, mais aussi émotionnelle et culturelle. Ainsi, il explique que les Autochtones du Canada ont subi la perte de ce qu'ils considéraient comme « *home* », résultant sur une fragmentation et des communautés et souvent la perte d'un endroit considéré comme « *home* ». Ainsi, le concept de « *spiritual homelessness* » peut souvent être appliqué aux réalités vécues par les Autochtones du Canada. Cela réfère à une séparation « from traditional lands, family, and kinship networks » (Patrick, 2014, p. 13). Dans la même ligne de pensée, Thistle (2017) insiste sur la distinction dans la définition de *Indigenous homelessness* avec la définition colonialiste de *homelessness* :

Indigenous homelessness is not defined as lacking a structure of habitation; rather, it is more fully described and understood through a composite lens of Indigenous worldviews. These include: individuals, families and communities isolated from their relationships to land, water, place, family, kin, each other, animals, cultures, languages and identities. (s.p)

Pour plusieurs Anciens et Chefs Autochtones, l'itinérance autochtone serait un résultat des abus des pensionnats et du déplacement de leurs terres (Sider *et al.*, 2005). Les violences familiales et les agressions sexuelles dans les communautés d'origines seraient d'autres raisons menant à quitter la communauté et vivre dans la rue ou loin des éléments culturels qui leurs sont essentiels (*ibid.*).

Selon la Makivik Corporation, 55 % des Inuits du Nunavik auraient soit des revenus bas, soit seraient en situation d'itinérance (Makivik Corporation, 2014). Ce même rapport avance que les Inuits compteraient pour 45 % des itinérants autochtones à Montréal. De plus, presque la moitié de ces Inuits itinérants seraient à Montréal depuis plus de 10 ans (Makivik Corporation 2014 ; Rogers 2013). Là encore, Kishigami nous apporte des informations et des nuances clefs concernant l'itinérance inuite à Montréal :

From my sample, the average length of time Inuit have lived homeless in Montreal is approximately 7.3 years. However, the majority of the homeless Inuit have lived that way for no more than 5 years. The average length of male Inuit homelessness in Montreal is about 2.9 years and no male stays in Montreal more than 10 years. On the other hand, the average length of female homelessness Inuit in Montreal is about 13.3 years and half of them spend more than 10 years. Hence, although fewer Inuit women are homeless in Montreal, they tend to stay in the city much longer than the Inuit men. (Kishigami, 2008)

Montpetit (2010) suggère quelques pistes sur cette présence prononcée des femmes inuits dans la rue : venues pour le travail, elles tombent dans une spirale de consommation de drogue, accessible et peu chère, elles ne peuvent pas payer un billet

d'avion pour retourner dans le Nord, elles viennent essayer de récupérer leurs enfants placés par la DPJ, elles ne trouvent pas de logement à louer à cause de discrimination par les propriétaires (Montpetit, 2010).

Ainsi, les itinérants Inuits tendent à se regrouper :

Homeless Inuit congregate in the same places for sleeping and panhandling. They tend to share cigarettes, beer, food, and drugs with other homeless persons in the same location, regardless of original native village or ethnic origin. The majority of homeless Inuit tend to avoid using several of the shelters and charitable organisations because they are discriminated against by non-Inuit workers and homeless persons. (Kishigami, 2008)

Duchaine corrobore ce qu'avance Kishigami dans La Presse à propos d'une femme inuite itinérante :

Elle refuse de dormir dans les dortoirs de Projets autochtones du Québec, où dorment la plupart des membres de sa communauté. « Ils ne nous respectent pas, dit-elle. Ils ne servent même pas de nourriture inuite. » Elle préfère dormir sous les étoiles. (Duchaine, 2014)

Elle ajoute :

Leurs repères, ce sont les membres de leur communauté », dit Mme Cornez. Et comme plusieurs vivent déjà dans la rue, les nouveaux venus flânent avec eux. Ils consomment, puis commettent des délits, sautant à pieds joints dans un cercle sans fin. (Duchaine, 2014)

Le square Cabot est l'un de ces espaces, examinons son cas spécifique. En raison de son emplacement stratégique, notamment en matière de transports, le square est un lieu investi par des personnes en situation d'itinérance, dont beaucoup d'inuits, depuis plus de 20 ans.

Au-delà de sa facilité d'accès, le square Cabot est situé à proximité de bon nombre d'organismes qui leur offrent des services spécifiques. On peut, entre autres, penser à l'Hôpital de Montréal pour enfants qui leur offrait des services de santé avant sa fermeture en mai 2015, au Module Nord québécois situé à quelques minutes à l'ouest du square, de même qu'à certains centres communautaires comme le YMCA. Comme le souligne Antonin Margier (2014), le square Cabot est un lieu chargé de référents culturels où les Autochtones peuvent se retrouver entre eux. Plusieurs organismes d'aide et d'accueil aux itinérants (dont les itinérants inuits, très présents dans le secteur) se situent à proximité immédiate du square, tel l'organisme « The Open Door », qui accueillera beaucoup d'itinérants pendant les travaux de rénovation du square. Nous pouvons également retrouver l'organisme « Chez Doris », d'aide et d'accueil de jour aux femmes et plus particulièrement aux femmes autochtones. L'organisme Dialogues, ainsi que le Native Women's Shelter of Montreal interviennent directement au square Cabot via des travailleurs de rue.

La présence récurrente d'un groupe dans un espace augmente la charge symbolique de ce lieu (Margier, 2014). Dans le cas des itinérants inuits, le square Cabot est devenu, comme l'indique Margier (2014), avec le temps, un lieu où ils se sentent en sécurité, en comparaison avec d'autres lieux dans la ville. L'endroit aurait même, au fil du temps, acquis une réputation qui outrepassa de loin ses frontières physiques, voire jusque dans les réserves et villages du nord de la province (*ibid.*). De plus, selon l'anthropologue Guemple (1972), le partage d'un lieu ou d'un espace est à la base de l'organisation sociale inuite, ce qui renforce l'importance du square Cabot comme centre de la sociabilité, en analogie au campement inuit nomade, où se formait « kinship, alliances, ritual partnerships, the acceptance of the camp leaders' authority » (Stuckenberger, 2006, p. 97). Pour Breitreutz (2014), l'importance du square Cabot avant la rénovation, pour les personnes inuites qui le fréquentaient lors de sa recherche, émergeait de la matérialité du square lui-même : « the central location, the easily-recognized monument to Caboto, the pleasant shade of the trees, the useful shelter of

the metro station, the surfaces of the picnic tables and grassy lawns — they cannot be picked up and set back down in a new location » (p. 86). Or, trois de ces éléments, identifiés comme cruciaux dans le rôle que joue le square Cabot pour les personnes inuites ont disparu depuis les rénovations : l'édicule de métro est toujours là, mais ne procure plus d'espaces d'intimité, les tables de pique-nique ont disparu et il n'y a plus d'espaces herbés accessibles. Selon cette dernière, la disparition des surfaces herbées, revenues comme très importantes dans ses entretiens, allait constituer un obstacle à certaines interactions, car elles allaient être mises en péril par le manque de surfaces où étendre du carton ou des journaux et s'installer (*ibid.*).

Les itinérants autochtones ne sont pas les seuls à fréquenter le square Cabot. Il accueille ainsi d'autres itinérants et personnes marginalisées. Comme l'explique Antonin Margier, « ce square constitue pour beaucoup d'entre elles [personnes marginalisées] un « lieu de rencontre », un lieu dans lequel construire du lien social, ce qui peut notamment prendre forme à travers certaines pratiques alternatives et parfois illicites de l'espace public (consommation d'alcool, de drogues, etc.) » (Margier, 2014, p. 214). Il ajoute que « la rencontre, l'interaction sociale et les amitiés semblent effectivement se fixer en ce lieu » (*ibid.*) et que « ce square semble également agir comme un lieu protecteur et rassurant, dans lequel après des journées à mendier dans des secteurs plus lucratifs, certains d'entre eux se retrouvent pour partager l'argent recueilli et aller faire des courses » (*ibid.*, p. 215). Margier met ainsi en avant dans sa thèse, rédigée avant la rénovation du square, la constitution d'un « chez-soi » au square Cabot par les populations marginalisées.

Toujours selon les résultats de la recherche de Margier, les usages différents des espaces publics entraînés par la marginalité sont vecteurs, chez les riverains, « de malaise, d'un sentiment de désappropriation, et constituent, selon les résidents, des obstacles majeurs à l'émergence d'une qualité de vie résidentielle » (*ibid.*, p. 274).

Selon ces riverains, les personnes marginalisées habitant le square sont « out of place » (Cresswell, 1996), intruses, et devraient selon certains être dispersées :

Tout développement dans ce secteur devra se faire dans une vue d'ensemble du logement pour cette catégorie de clientèle dans un plan général de dissémination de cette population à travers la ville de façon à amoindrir la tendance à la concentration dans le centre-ville. À ce point de vue, justement, le centre-ville semble avoir été désigné, et cela sans plan cohérent, comme lieu de rassemblement de cette population et de services qu'elle peut requérir. On peut à ce moment parler d'un effet largement perceptible de saturation et cela affecte indubitablement la qualité de vie au centre-ville et son pouvoir d'attraction pour de futurs résidents. (Mémoire de l'Association du Village Shaughnessy concernant le PPU des grands Jardins, 2011, p, 10, cité dans Margier, 2014, p. 277).

#### 4.3 La rénovation du square Cabot

Le square Cabot fait l'objet d'une vaste opération de réhabilitation au cours de l'été 2014, travaux qui nécessitèrent un budget de 6,3 millions de dollars (Meagher, 2015). Durant la période de réfection, le square est clôturé sur l'ensemble de son pourtour, devenant inaccessible pour ses occupants habituels. Au moment de sa réouverture, en juillet 2015, le square a été en grande partie minéralisé et les cheminements délimités, en plus de l'ajout d'un café dans l'ancienne vespasienne et l'accès gratuit au wi-fi. Une programmation culturelle, incluant certains ateliers sur les cultures autochtones dont la culture inuite, a également été mise en place, permettant une animation de l'espace tout au long de la saison estivale pour attirer passants et riverains dans le square. Car le square a été rénové il y a seulement quelques années, aucune étude scientifique n'a encore fait état de sa situation suite à la revitalisation. Si nous pouvons nous baser sur quelques écrits scientifiques pour faire état de sa situation avant la revitalisation, des articles de presse nous permettent de jeter un coup d'œil à ce qui s'est passé pendant et après la rénovation, ainsi qu'aux éléments de discours

employés pour décrire le square, donnant parfois le ton des intentions des acteurs impliquées dans sa revitalisation.

Les articles tirés de la presse montréalaise, avant la rénovation du square, semblent faire ressortir unanimement un lieu dont la réputation est celui d'un parc dangereux : « an area police say is infamous for drug use, fights and public drinking » (Curtis, 2016); « Although he spent time at Cabot Square when he first arrived from Nunavik, he has avoided the park in recent years after witnessing some violent incidents » (Okeke, 2015); « The park has garnered a reputation for being an area to avoid » (Rudnicka-Lavoie, 2015), ou encore « For as long as many Montrealers can remember, Cabot Square was somewhere to avoid, especially at night when the few who entered were either homeless or cops on patrol » (Meagher, 2015). Certains articles font ressortir un manque d'ordre et de prestige : « autour du square, c'est un taudis, on le traverse et c'est tout. Pourtant c'est un point névralgique, c'est l'entrée de Westmount à Montréal. Il faut rendre l'endroit agréable et vivant pour le quartier » (Phyllis Lambert, citée dans Doyon, 2008).

La presse de Westmount fait aussi ressortir un sentiment d'inconfort face au square Cabot et sa population :

The park was just one of many in downtown Montreal to undergo re-landscaping last summer, displacing the homeless to surrounding areas like the Atwater Market, metro and library. As a result, Westmounters who avoided Cabot Square now find themselves more often in contact with the homeless. A few of the fifteen residents present at the library voiced their concerns about this situation. "I don't feel safe around them, even if they do not seem to do anything reprehensible," explained a woman attending the meeting. "I rarely see police officers around. What can the police do to make sure subways and parks remain safe?" (Hébert-Dolbec, 2015)

Alors que le square est rénové et qu'une nouvelle programmation y est instaurée, la presse fait ressortir d'autres inquiétudes. La Presse du 16 août 2016, juste après la

réouverture de l'espace au public, soulève la crainte de certains que les réaménagements du square Cabot soient issus d'une « stratégie pour éloigner les sans-abris d'un quartier où poussent les tours de condos » (Normandin, 2016). Le journal *The Link* (2015) fait le lien entre l'appropriation du lieu par le biais des activités et une amélioration voulue du sentiment de sécurité : « The activities are designed to cast a positive light on an area police say is infamous for drug use, fights and public drinking ». En parallèle de l'amélioration du sentiment de sécurité entraînée par l'appropriation de l'espace, plusieurs articles (Meagher, 2016 ; Okeke, 2015 ; Rudnicka-Lavoie, 2015) s'accordent sur le fait que la nouvelle programmation tournée autour des cultures autochtones est un moyen de diminuer les stéréotypes envers les populations autochtones qui occupent le square, et par là même, de les rendre moins intimidantes pour les autres usagers du square.

Pour les riverains du square Cabot, les personnes marginalisées semblent être considérées comme « out of place » et l'espace comme impropre à la socialisation d'un quartier familial et résidentiel. Une riveraine indique dans un article de Normandin (2016) :

Les bums sont partout, même s'il y a beaucoup de policiers qui patrouillent déjà. La plupart sont complètement drogués ou boivent », décrit Stéphanie, qui habite l'une des nouvelles tours de condos ayant poussé ces dernières années autour du square. Selon elle, le square est principalement fréquenté par des sans-abris. (Normandin, 2016)

Ainsi, selon Margier (2014), les résidents du Village Shaughnessy se sentent désappropriés d'une partie de leur « chez-soi », sentiment cristallisé autour du square Cabot. Margier fait ressortir aussi le sentiment d'une appropriation excessive du parc par les personnes marginalisées, d'une prise de possession, ressentie par les riverains.

La thèse de doctorat de Margier (2014) nous éclaire grandement sur les dynamiques déjà à l'œuvre au square Cabot avant sa rénovation. Après avoir fait ressortir l'existence d'un « chez-soi » pour certaines personnes marginalisées et d'une certaine domestication de l'espace (ici dans le sens évoqué plus tôt de le « faire domestique »), il fait ressortir une dispersion des personnes marginalisées occupant le square, lié notamment à la tenue d'activité et à la présence policière.

Il met notamment en avant que les activités tenues dans le square tendent :

à renforcer chez les personnes marginalisées cette dimension intrusive et incite souvent à leur déplacement. En modifiant les prégnances des positions occupées par les personnes marginalisées, les interventions menées par les riverains et les acteurs publics réduisent leurs références identificatoires au point qu'elles s'y sentent parfois « out of place ». (Margier, 2014, p. 333)

Il ajoute une autre raison liée aux activités poussant au déplacement des personnes marginalisées :

les valeurs familiales qui s'imprègnent dans l'espace, notamment par la présence d'enfants, favoriseraient un déplacement « naturel » des personnes marginalisées. L'organisation d'activités et l'arrivée conséquente des riverains dans le square s'avèrent alors vectrices de leur déplacement. (Margier, 2014, p. 334)

En ce qui concerne la présence policière, applaudie dans la presse et encouragée par les résidents du quartier, elle semble elle aussi encourager à une dispersion des populations marginalisées. Margier avance : « ce renforcement de la présence policière et l'application des règlements qui lui est associée peuvent limiter l'accessibilité du parc aux personnes marginalisées au vu des formes que prennent leurs pratiques sociales dans l'espace public » (Margier, 2014, p. 336). Il ajoute :

Plusieurs font référence à une volonté policière de les écarter, de les déplacer, ce qui renforce la séparation et l'incompréhension entre ces deux groupes. Il y a de fait une logique d'évitement qui s'est instaurée, visant à limiter au minimum les contacts avec la police, et se traduisant par la dispersion des personnes marginalisées à l'arrivée des policiers. (Margier, 2014, p. 340)

Margier conclut ainsi sa thèse sur la présence d'une « dispersion douce », concept de son invention, au square Cabot :

En ce sens, il s'agit d'une « dispersion douce », car ces tactiques mises en œuvre pour résister participent justement à limiter leur visibilité dans le quartier et à restreindre leurs possibilités d'appropriation. En limitant la visibilité de leur occupation des espaces publics, cette dispersion réduit ainsi les prégnances de marginalité, de désordre et de malpropreté souvent associées à ces positions, au profit des prégnances résidentielles. (Margier, 2014, p. 382)

« Créé à la fin du XIXe siècle, le square Cabot a bénéficié d'une spectaculaire cure de jouvence afin d'en faire un espace vert accueillant pour les résidents du quartier et les visiteurs ». C'est ainsi que la Ville de Montréal décrit le nouveau square Cabot le jour de sa réouverture, en juillet 2015, dans un communiqué de presse.

Le communiqué se poursuit :

Tout au long de la planification du projet, l'arrondissement a porté une attention particulière au sentiment de sécurité des usagers et aux besoins des personnes en situation d'itinérance ou à risque. Grâce au nouvel éclairage, à une programmation culturelle et récréative plus intensive, au wifi gratuit, à une fréquence d'entretien plus élevée et à l'ajout d'un café, un projet d'économie sociale géré en collaboration avec L'Itinéraire, le square Cabot sera plus accueillant et convivial. Un bureau accueillant une équipe de travailleurs spécialisés se trouve aussi sur les lieux et permettra d'intervenir plus facilement auprès de la clientèle vulnérable. (Ville de Montréal, 2015)

Or, concernant la programmation culturelle et récréative, Margier commentait déjà, à propos de la programmation existante avant la rénovation :

Le déplacement des personnes marginalisées apparaît alors souvent comme un objectif sous-jacent à ces dynamiques d'animation et d'occupation, « c'est vrai qu'un gros événement permettrait physiquement de faire de l'espace, donc de déplacer ces gens-là et puis que les gens puissent se voir de loin » (ibid). En réduisant la visibilité des personnes marginalisées, ces activités participeraient alors à la modification des prégnances associées au square afin que les riverains soient à nouveau attirés par les événements qui s'y déroulent et qu'ils puissent s'y reconnaître. (Margier, 2014, p. 332)

Ceci laisse planer un doute sur l'imaginaire derrière la décision d'intensifier la programmation de la Ville de Montréal.

Le projet du café La Maison Ronde semble faire partie intégrante de l'esprit que la ville a voulu conférer au lieu, comme fait ressortir cet extrait d'un article du journal Métro :

« On veut briser les barrières entre les Blancs et les Autochtones en passant par la nourriture », a indiqué la coordonnatrice du café de la Maison Ronde, Mélodie Grenier. La gestionnaire, qui travaille aux côtés des autres employés dans la cuisine et à la caisse, se réjouit de pouvoir contribuer à défaire les mythes qui entourent les premiers peuples. « On est tellement dans la folklorisation des Autochtones. [Au café de la Maison Ronde], on fait de la sensibilisation par le service à la clientèle. C'est une belle déconstruction de l'idéologie », a-t-elle lancé. (Goudreault, 2017)

Pourtant, le réaménagement du square a été remis en question par plusieurs journalistes, invoquant notamment une dispersion voulue des itinérants. Ceux-ci ont ainsi été chassés du square, entièrement barricadé, pendant l'entièreté des travaux de rénovation, se relocalisant dans des parcs et stationnements du quartier, ainsi que dans les refuges alentour, n'y retournant que pour trouver un espace drastiquement changé (Meagher, 2015).

De plus, certains des aménagements font polémiques, comme notamment les bancs situés sur le pourtour du square, proche des arrêts d'autobus, qui comportent des accoudoirs de métal entre chaque place assise, empêchant quiconque de pouvoir s'y allonger. Ces bancs renvoient à ce que mentionnait Atkinson (2003) sur la volonté de « *design-out* » les personnes déjà mises à la marge par de tels design. Deux articles mentionnent que les aménagements peuvent avoir diminué le sentiment de sécurité et l'appropriation de l'espace des populations autochtones : « Although Cabot Square has been a magnet for aboriginal homeless people in the past, they might find the handrails and metal spacers on the new park benches a back-breaker to sleep on » (Meagher, 2015), ou encore, « areas of grass were paved over, and benches were fitted with railings that deter people from sleeping on them » (The McGill Daily, 2016).

Le réaménagement en 2017 de l'édicule du métro Atwater donnant dans le square Cabot soulève aussi quelques inquiétudes :

Le Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal (RAPSIM) déplore le projet, estimant qu'il s'inscrit dans les démarches de la Ville pour faire disparaître les « zones grises », où la présence des sans-abri était tolérée. « Ça me laisse perplexe : est-ce vraiment la vente de drogue qui est visée ? », se questionne Bernard St-Jacques, organisateur communautaire du RAPSIM. Ce dernier souligne que depuis la fermeture du square Viger, en chantier, l'édicule Atwater était l'un des derniers espaces du centre-ville où les sans-abri pouvaient s'abriter. Le RAPSIM rapporte avoir constaté une hausse des va-et-vient chez les sans-abri. « Cet été, les gens cherchent où se retrancher et il n'en reste vraiment plus, d'endroits », dit M. St-Jacques. (Normandin, 2016)

Ces inquiétudes concernant les nouveaux aménagements ne sont pas sans rappeler les tentatives de dispersion identifiées par Margier (2014), avant-même la réfection du square Cabot.

Certaines dynamiques extérieures au square Cabot peuvent également influencer la réalité de l'appropriation et de l'ambiance du square.

#### 4.4 Un contexte et des enjeux en évolution permanente

Avant se pencher sur les résultats de cette recherche, il est important de détailler plusieurs éléments qui font du square Cabot un terrain en perpétuelle évolution, tant au niveau physique qu'en ce qui a trait à son contexte social. Ces éléments sont clefs dans la compréhension des dynamiques à l'œuvre, qui sont en perpétuel mouvement et changent implicitement l'appropriation du square Cabot et les perceptions qui en sont faites.

##### 4.4.1 Projet sur le terrain de l'hôpital Children's et embourgeoisement du quartier

L'ancien hôpital Children's, qui occupe l'entièreté du côté sud du square Cabot, a été entièrement démoli au cours des observations, pour laisser place à un large projet résidentiel. Celui-ci, nommé le square Children's après une combinaison du nom de l'hôpital qui occupait originellement l'espace et du « magnifique square Cabot », selon les mots du promoteur Devimco Immobilier (Picard, 2017), compte six tours à condos, un hôtel, un centre communautaire et espaces verts multiples. Ce nouvel aménagement va attirer des milliers de nouveaux résidents dans le quartier, directement au-dessus du square Cabot. Ainsi, le projet risque de faire de l'ombre au square Cabot, littéralement et figurativement, par la taille de ses tours qui risque de considérablement limiter l'ensoleillement du square, mais aussi par ses nouveaux espaces publics et semi-publics qui risque à la fois de faire concurrence au square Cabot et d'y changer les comportements, les habitants des nouveaux condominiums y apportant de nouvelles pratiques et de nouveaux besoins.

#### 4.4.2 Décès de Siasi Tullaugak et Sharon Barron

Siasi Tullaugak et Sharon Barron sont toutes deux décédées à 27 ans la première semaine de septembre 2017. Elles étaient toutes deux originaires du Nunavik et faisaient face à la rue. Sharon Barron s'en était récemment sortie. Siasi Tullaugak était quant à elle tombée dans un cercle vicieux de prostitution et de drogue. Toutes deux fréquentaient ou avaient fréquenté le square Cabot. Ces deux décès, considérés comme des suicides par les autorités, ont soulevé des doutes dans le milieu communautaire et auprès de leurs communautés. Ces derniers dénoncent un travail bâclé par la police, qui discrimine les témoignages des personnes marginalisées et ne prend pas au sérieux les femmes autochtones (Niosi, 2017). Le 8 septembre 2017, c'est au square Cabot que s'est tenue une vigile paisible pour commémorer la vie de ces deux jeunes femmes inuites (Feith, 2017), espace symbolique de leur parcours à Montréal et de la communauté qui les entoure. Ces événements semblent avoir renforcé la méfiance vis-à-vis de la police, déjà mise en évidence par Margier (2014).

#### 4.4.3 Départ de The Open Door

L'organisme The Open Door, qui accueille beaucoup des personnes marginalisées qui fréquentent le square Cabot, le temps d'un repas, d'une discussion ou d'un repos, devait fermer en juillet 2017, suite au rachat de l'église dans laquelle se situe leurs locaux, sur le territoire de Westmount, à seulement un coin de rue du square Cabot. L'organisme n'a pas pu trouver de locaux à proximité du square Cabot, bien que plusieurs pistes aient été suivies et a dû déménager sur le Plateau-Mont-Royal, suite à de longues recherches. Il fait ainsi face à un phénomène de « pas dans ma cour » précédemment expérimenté par le refuge Projets autochtones du Québec, dont la relocalisation avait été bloquée pour les mêmes raisons (Montpetit, 2012), ou d'un centre d'hébergement pour Autochtones venus du Nord situé dans Villeray avant lui. Cet organisme avait, avant la rénovation, été identifié comme l'ancrage des personnes marginalisées, notamment Autochtones, dans le quartier. La dispersion était alors déjà crainte et

l'organisme mentionné comme l'élément crucial qui retiendrait les personnes en situation d'itinérance qui fréquentaient le square groupés et dans le quartier, quoiqu'il arrive au square (Breitkreutz, 2014).

Le cas particulier du square Cabot maintenant détaillé, de sa description physique à l'historique de sa rénovation, en passant par un portrait de ceux qui l'habitent et une brève description de l'actualité pertinente, penchons-nous sur les résultats de cette recherche.

## CHAPITRE 5

### RÉSULTATS: L'APPROPRIATION DU SQUARE CABOT

Le soleil brille sur le square Cabot, entre les feuilles des arbres matures. De bruits percutants à sons stridents, les travaux qui font rage autour du square contrastent avec l'apparent calme qui y règne.<sup>5</sup>

Sur un banc dans la mi-ombre, un homme âgé arborant un chapeau lit le journal de la veille. Une femme dans la soixantaine s'arrête le temps d'une cigarette sur une portion ensoleillée du muret, entourée de ses sacs de provisions. Près de la barrière du chantier de l'édicule de métro, quatre femmes inuites, assises sur le banc en bois discutent et rient avec un homme debout, racontant d'un ton théâtral une histoire de vie. Ils se font tour à tour passer un sac en papier dans laquelle se trouve une bouteille. Un policier à vélo traverse doucement le square, ralentissant quelque peu devant le groupe, puis s'en va.

Alors que l'air se réchauffe et que la rue Sainte-Catherine s'anime doucement, des animateurs de la ville installent des jeux d'échecs sur des tables, ainsi qu'une aire de jeux pour les tous petits. Sur fond de musique pop, couples, famille et personnes âgées s'y arrêtent le temps de quelques minutes à quelques heures, animant cette portion du

---

<sup>5</sup> Ceci consitue la narration d'une journée typique au Square Cabot.

square de rire et de bonne humeur. Une étudiante, casque sur la tête, vient s'allonger sur une portion ensoleillée du muret, jambes croisées et yeux fermés.

Pendant ce temps les femmes inuites ont été rejointes par cinq autres femmes de tous âges, certaines portant de gros sacs à dos. Elles alternent moments de rire et moments de partage de silence, alors que certaines boivent à partir de canettes et grandes bouteilles. Deux policiers aux chemises blanches viennent les saluer, souriants, puis s'éloignent. L'homme s'est écarté du groupe pour rejoindre une connaissance et ils jouent ensemble au frisbee, dans l'espace ouvert à l'ouest de la statue de Cabot.

Les autobus vont et viennent, les voitures klaxonnent sur la rue Sainte-Catherine et l'arrêt des travaux de l'édicule laisse planer un silence pesant. Alors que la journée progresse, la danse des passants, des luncheurs, des policiers à pieds et à bicyclette et des enfants joueurs de pianos ralentit.

Les voix s'élevant du groupe proche de l'édicule se font de plus en plus fortes et éclatantes. Les canettes de bière vides se sont accumulées dans le bosquet derrière le banc et les esprits s'échauffent. Les enfants quittent le square, remplacés par des personnes seules, venues assister aux disputes qui éclatent, commentant comme on le fait devant une game de hockey, s'inquiétant parfois, encourageant d'autres fois une animosité grandissante. Alors que la noirceur s'installe, le square n'est plus traversé que par quelques usagers du transport en commun, regard bas et pas rapide. Sur un banc isolé, un homme regarde en direction du groupe formé par des femmes inuites. Elles lui doivent peut-être, aux dires de travailleurs de rue, des services sexuels, en échange des drogues qu'il a prétendu leur offrir lorsque, pleines d'espoirs, elles sont arrivées au square Cabot, ayant quitté leurs communautés d'origine, mécanisme courant selon les travailleurs sociaux.

Via l'étude des acteurs, des actions et de l'appropriation de l'espace au square Cabot, cette partie rendra compte des résultats des observations directes et des entretiens semi-dirigés réalisés au cours de l'été-automne 2017. C'est par l'étude de ces dynamiques que nous pourrons comprendre la danse caractéristique du square Cabot et en faire ressortir les éléments de cohabitation. Ce chapitre vient ainsi répondre à la première question de recherche, traitant du « quoi » : « Quelle est l'appropriation physique du square Cabot par ses divers usagers ? ». C'est en répondant à cette question que nous pourrons lier et interpréter les résultats et ainsi répondre, en discussion, aux deux questions suivantes.

### 5.1 Les acteurs

Dans cette partie, nous présenterons les différents acteurs qui peuplent le square Cabot. Dresser leurs portraits et établir leurs motivations pour fréquenter l'espace permet de mettre la table pour l'analyse de leurs dynamiques d'interactions et de leurs appropriations de l'espace.

Les personnes marginalisées, itinérants, autochtones itinérants, sont un des acteurs principaux du square Cabot. Pour plusieurs d'entre eux, il est le lieu de l'espoir et de la descente aux enfers, de la communauté et de l'exploitation, selon les intervenants travaillant auprès d'eux.

Ces personnes marginalisées, qu'un intervenant me décrit comme comprenant « beaucoup d'Inuits, de personnes autochtones, mais aussi énormément d'itinérants anglophones, francophones, blancs, noirs... » forment, selon les intervenants interrogés, un grand groupe cohésif et solidaire. « Tant que tu es à la rue, tu es accepté dans le groupe, il n'y a pas de distinction », me dit l'un « tout le monde se connaît, puis tout le monde se reconnaît » (Intervenant 3). En somme, ils sont les « résidents » de

l'espace (Lofland, 1973). Selon un autre intervenant, ce groupe est « modéré », en comparaison avec un autre groupe à la population semblable, qui se centre sous l'autoroute, à proximité, qui consomme plus et est plus violent.

Selon un intervenant, cette situation à Montréal, celle d'être malade, dans la rue, dans le froid, alcoolique, souvent consommant de la drogue et enrôlé dans des réseaux de prostitution, c'est « souvent 200 fois mieux que leur situation dans leur communauté d'origine, dans le nord. Nous on peut y voir de la misère, eux ils y voient une situation considérablement meilleure que celle qu'ils auraient en rentrant chez eux » (Intervenant 3).

La police fut très présente, au cours des observations tant que des entretiens. Il est important, à cette étape, d'établir une distinction entre les différents policiers qui fréquentent le square Cabot, issus de trois subdivisions différentes : le poste de quartier 12 (Ville Marie Est/Westmount), le poste de quartier 50 (métro de Montréal) et la brigade des Espaces publics (BEP). Chacun a des objectifs, des pratiques et des approches différentes.

Les postes 12 et 50 sont deux postes de police agissant au square Cabot, l'un par sa portée sur le quartier et l'autre par la présence d'un édicule de métro dans le square. Ces deux postes, dont les agents circulent à pied par binômes, ont formé des agents « sociocommunautaires » à l'intervention auprès de personnes marginalisées. Leur comportement est globalement décrit comme courtois. Une intervenante nous décrit leur comportement :

Les policiers à pieds t'sais « agent sociocommunautaire ». Ils sont vraiment formés... (...) puis ils sont sur les comités qui réfléchissent hum... à toutes les questions, puis les enjeux de cohabitation. Depuis 4 ou 5 ans, je pense. C'est les mêmes gars, ils sont, ils sont super parfaits là, donc même des fois il y a de la violence à l'interne aussi dans t'sais, entre les

autochtones là, puis j'ai déjà vu des femmes autochtones aller voir l'agent socio-com » puis attendre qu'il arrive pour aller dire comme, puis avoir leur discussion à eux, mais c'est ça, le gars il n'est pas vu comme une menace. (Intervenant 1)

Un autre intervenant ajoute, corroborant ces propos :

So, I've seen police from station 12 and police from station 50 go up to guys who are sitting on the floor, who are drinking alcohol and I've seen police go to them and ask them if they've had breakfast yet, ask them if they need anything, ask them if they're okay, and... That was the intervention, they would walk away. As long as everything is fine you know "are you okay, did you have breakfast? Do you need anything? Here is 5 dollars for coffee..." You know. (Intervenant 2)

Il ressort des entretiens que ces agents ne sont pas considérés comme des menaces, mais au contraire comme des médiateurs : « Ils ne le voient pas comme t'sais un besties, mais comme un allié là, un agent tampon entre les... parce qu'il y a la brigade des espaces publics aussi. Eux c'est les gars en vélo. »

La BEP est composée, sur le terrain, d'agents à bicyclette, souvent en duos. Leur rôle est, officiellement, de s'assurer de la sécurité des espaces publics montréalais. Dans ses mots, un intervenant le décrira comme tel: «their mandate is to make public places enjoyable for tourists and you know ... commercial businesses and stuff like that» (Intervenant 2). Leurs interventions sont souvent décrites comme musclées, injustes, voire illégales et leur présence comme menaçante. Leur but, selon les intervenants, est de distribuer des contraventions, sans préoccupation humaine, ou compréhension de la réalité des conditions de vie de personnes auprès desquelles ils interviennent « avec les pensionnats, la drogue, la violence, le viol, l'addiction » (Intervenant 3). Ils ne sont d'ailleurs pas formés à l'intervention auprès des personnes marginalisées, comme les agents des postes 12 et 50.

Selon un intervenant, ils sont de plus en plus présents dans le square depuis sa rénovation. « Ils ont des pratiques peu orthodoxes, comme fouiller dans les sacs, vider les sacs au sol » (Intervenant 3). Un autre intervenant confirmera ces propos, utilisant le même exemple pour dénoncer leurs actions. Si pour la BEP, cet alcool vient nuire à la sécurité de l'espace public, selon un intervenant, il est nécessaire pour certains, dans un contexte d'addiction.

Beaucoup d'intervenants gravitent autour du square Cabot. Certains sont des animateurs, d'autres des travailleurs de rue, d'autres encore des infirmières.

Les animateurs, payés par la ville, organisent et supervisent des activités dans l'espace (jeux d'échecs, badminton, frisbee, lancé de sac de sable, ping-pong, etc.). Ils sont en général jeunes et sensibles aux enjeux de l'espace.

Les travailleurs de rue sont engagés par des organismes communautaires de services aux populations marginalisées, itinérantes, Autochtones, femmes ou femmes autochtones. Le square Cabot fait pour eux partie d'un itinéraire d'intervention. Ils sont là, selon leur propre description de leur mission, pour venir en aide, fournir du matériel propre (pipes à crack, seringues), des condoms, accompagner dans des démarches administratives (papiers d'identité, obtention d'un soutien financier, dépôt de plainte), offrir un soutien moral. Ils ont un accord tacite avec la police: «it's unspoken that when the police are doing their intervention, we as street workers do not engage and do not bother them until they finish, and the same things happens in reverse. So when we're in intervention they don't come up to us and so on and so forth» (Intervenant 2).

Régulièrement, des professionnels de la santé de Médecins du Monde se rendent également au square Cabot pour prodiguer des soins aux personnes marginalisées, dont beaucoup ont des blessures ou des conditions liées à leurs conditions de vie, comme des blessures ouvertes ou des maladies du foie liées à leur consommation d'alcool.

Enfin, il y a les autres usagers du square, dont nous brosserons un portrait global, tant ils sont divers. Ils sont tous ceux qui traversent le square, ceux qui s’y assoient, ceux qui viennent y participer aux activités, ceux qui viennent y chasser des pokémons, ceux qui viennent y voir un concert ou encore ceux qui viennent s’y assoier. Ils sont de tous âges et de tous horizons. Une intervenante décrira : « nous on dit tout le temps « multiculturel » (rires). Il y a... Ouin... Comme t’sais le québécois blanc moyen là, il est en minorité » (Intervenant 1).

## 5.2 L’appropriation de l’espace

L’étude de l’appropriation physique du square Cabot passe par les activités spontanées (marcher, discuter, jouer sur son téléphone, lire le journal, etc.) et les activités programmées (jeux organisés par la ville, événements spéciaux). Nous porterons une attention spéciale aux appropriations de type « chez-soi »<sup>6</sup>, qui reviennent fréquemment au square Cabot, ainsi qu’aux appropriations de l’espace hors de la norme.

En guise d’introduction à l’appropriation physique de l’espace, il est important de noter que celle des personnes marginalisées et des personnes non marginalisées sont très souvent physiquement cloisonnées, les personnes marginalisées s’appropriant un coin du square en particulier, proche de l’édicule de métro (coin nord-ouest). Une intervenante précise : « bein je pense que tout le monde est dans son coin naturellement. t’sais... Mais les vendredis autochtones, tout le monde ensemble » (Intervenant 1).

### 5.2.1 Les activités spontanées du quotidien

Les activités spontanées pratiquées au square Cabot s’apparentent à tout autre espace public du centre-ville de Montréal, où étudiants et travailleurs viennent manger seuls

---

<sup>6</sup> Y retrouver sa communauté d’habituer, y dormir, y faire ses besoins, y avoir des rapports sexuels.

ou en groupes à leur pause de midi. Des individus de tous âges viennent y lire un livre ou le journal, y boire un café, nourrir les pigeons, pianoter sur leur téléphone ou discuter entre amis. Les notes de terrain reflètent souvent ces activités spontanées du quotidien : « Une petite famille grignote à l'ombre sur les marches au pied de la statue. Quelques personnes âgées seules sur des bancs à l'ombre. Un jeune homme lit un livre seul sur un banc au soleil » (Notes d'observations), ou encore « l'ambiance est apaisante. Les gens en groupe discutent calmement, les gens seuls lisent le journal ou sont sur leur téléphone » (Notes d'observations). La fin de semaine, des touristes viennent se prendre en photo devant la maison ronde, la statue de Cabot et le piano public :

Un couple vient de s'y arrêter et l'homme prend des photos de la femme devant le piano, incluant certaines où elle s'appuie dessus ou fait semblant de jouer. Quelques notes aiguës s'échappent de l'exercice. Ils s'en vont une fois les photos dans la boîte, puis s'arrêtent au pied de la statue pour faire de même. (Notes d'observations)

Beaucoup d'enfants s'arrêtent devant ce dernier avec un grand intérêt, appuyant sur quelques touches avec un plaisir apparent. Quelques individus viennent au square pour jouer sur leurs téléphones à Pokemon Go<sup>7</sup>, ce qui parfois peut créer des comportements difficiles à interpréter, comme ici :

Les 3 hommes au pied de la statue sont toujours là, toujours sur leurs cells. Ils se lèvent tous en même temps et se disent brièvement au revoir. Je comprends qu'ils étaient en plein combat pokémon Go (une arène étant située là où est la statue) et que le combat étant terminé, ils n'ont plus rien à y faire. (Notes d'observations)

---

<sup>7</sup> Il s'agit d'un jeu sur téléphone cellulaire visant à attraper des pokémon en réalité augmentée dans les espaces publics urbains et de le faire se combattre dans des arènes virtuelles situées dans des lieux géographiques réels.



5.1 Activité spontanée du quotidien au square Cabot : lire. (Photo : Agnès Granier)



5.2 Activité spontanée du quotidien au square Cabot : déambuler, jouer quelques notes au piano, lire le journal. (Photo : Agnès Granier)

### 5.2.2 Les activités programmées comme moyen de favoriser la cohabitation

Les activités programmées, qui comprennent les jeux, les vendredis autochtones et autres événements organisés au square Cabot (concerts, projections de films) peuvent être étudiées du point de vue des intentions, de leurs effets observés et de leurs perceptions. Une intervenante en charge de la programmation des activités nous dit : « ça a été vraiment un défi de revenir, de faire une réappropriation de l'espace, faque ça, les activités s'adressent à tout le monde, mais... toujours dans le but d'une cohabitation » (Intervenant 1), énonçant clairement l'objectif premier, les moyens et l'objectif second des activités programmées.

L'objectif planifié de ces dernières semble ainsi d'être de favoriser la cohabitation au square Cabot, notamment entre les personnes non marginalisées et les personnes marginalisées, à la fois via l'amélioration de la sécurité réelle et perçue, mais aussi pour une amélioration de celles-ci. Ainsi, la cohabitation semble être officiellement énoncée comme une fin, mais dans les faits, utilisée comme un moyen.

Les activités semblent avoir plusieurs effets : favoriser l'arrêt dans l'espace de personne qui soit le traverserait, sans pause, soit l'éviterait ; améliorer la sécurité ; améliorer le sentiment de sécurité et modifier les dynamiques de cohabitation, de manière nuancée.



5.3 Jeux programmés par la ville de Montréal : échecs et jeux pour bébés (photo : Agnès Granier)



5.4 Jeux programmés par la ville de Montréal : frisbee (photo : Agnès Granier)

### 5.2.2.1 Favoriser l'arrêt

La favorisation de l'arrêt semble être le premier effet constatable : certains passants, qui hors des temps d'activité ou d'évènements traverseraient simplement le square ou le contourneraient, prennent le temps de s'arrêter, soit pour participer à une activité, soit pour y assister. Une intervenante leur donne d'ailleurs un surnom intéressant, les « passaient par là » :

Il y a beaucoup comme... t'sais le jeu avec l'échec géant là que t'as vu sûrement et t'as la table de ping-pong, le jeu de badminton. Là souvent c'est des... On les appelle les « passaient par là », t'sais ils passaient par là, ils ont vu quelque chose, ils se sont arrêté. En soirée, quand il y des gros évènements avec de la musique, c'est sûr qu'ils l'entendent d'un coin de rue et ils vont rentrer. (Intervenant 1)

Cet effet a pu être constaté à de nombreuses reprises lors des observations, comme le met en avant cet extrait de notes de terrain :

Un couple de personnes âgées avec un petit garçon dans une poussette traverse, puis retourne sur ses pas et s'assoit dans une semi-ombre au pied de la statue, face au concert. Un homme en tenue professionnelle s'assoit au soleil sur le muret et mange tout en regardant distraitement la chorale. Une mère et sa fille adulte s'approchent du muret proche de l'homme, regardent la surface d'un air suspect. La mère frotte le mur avec sa main, vérifie sa main, puis fait signe à sa fille de s'asseoir. (Notes d'observations)

En favorisant l'arrêt et la participation active ou passive aux activités, la programmation crée des « fidèles », qui viennent au square Cabot dans le seul but de participer aux activités, puis repartent souvent juste après, reprenant là encore le vocabulaire d'une intervenante : « mais sinon, on a beaucoup de fidèles. T'sais, des gens qui vont "Ah, salut Christine !" T'sais. Soit les enfants, soit les adultes, t'sais. Pis, on a quand même réussi à créer une fidélité de loyaux, de gens qui suivent la programmation » (Intervenant 1). Les observations ont aussi permis de constater ces

comportements, comme par exemple lors d'un concert d'une chorale baroque, un chaud après-midi d'été : « Il y a un événement qui n'a pas encore commencé, avec des chaises devant la scène, occupées par essentiellement des personnes âgées » relèvent les notes d'observation, puis un peu plus tard, « le concert se termine et la foule se disperse aussitôt, quittant le square par toutes les directions. Aucun ne reste » (Notes d'observations).

#### 5.2.2.2 Améliorer la sécurité

Il semblerait également que les activités programmées aient pour effet d'améliorer la sécurité réelle du square Cabot, par plusieurs mécanismes. Le premier serait d'élargir l'emprise des activités sur l'espace. En prenant plus de place, avec des activités plus diversifiées, le square est fréquenté dans son entièreté par une diversité d'individus et donc plus « surveillé », ce qui reprend, à l'échelle de l'espace public, l'idée des yeux sur la rue de Jane Jacobs (1961). Le second mécanisme serait d'intégrer les personnes marginalisées afin que celles-ci soient plus enclines à préserver la sécurité du square. Le dernier mécanisme serait l'inclusion des enfants afin d'inciter des comportements exemplaires.

Une intervenante décrit en partie le premier mécanisme, effectuant une comparaison avant et après la rénovation du square :

ils faisaient des activités, mais vraiment de bricolage, dans un petit petit coin du parc... t'sais proche t'sais d'où ce qu'elle est la vespasienne là. Comme autour de ça là, parce que les employés avaient vraiment peur, ils craignaient pour leur sécurité, là à cette heure on a mis une scène là en permanence, il y a les pianos publics, le café l'itinéraire qui a repris la maison ronde... et on fait, t'sais il y a la culture qui est mélangée avec nous à la programmation, il y a la bibliothèque, on essaie d'offrir du sport, du loisir, on essaie d'utiliser l'ensemble de l'espace dans le parc, faque... Les gens... Je pense que la programmation elle va rejoindre plus de monde puis... On essaie d'inclure tout le monde aussi là. (Intervenante 1)

Le deuxième mécanisme consiste à intégrer les personnes marginalisées afin que celles-ci soient plus enclines à préserver la sécurité du square. Cela passe à la fois par des incitatifs à bien se comporter, par exemple pouvoir participer à des activités à la condition d'être sobre, mais aussi par l'inclusion des personnes marginalisées dans l'organisation même des activités, leur donnant une raison supplémentaire de défendre quelque chose à laquelle ils ont participé.

Une intervenante précise :

Puis même les gens, les autochtones, autant que quand ils sont sobres ils sont super fins que quand ils boivent ils peuvent être plutôt violents et avoir des comportements qui peuvent faire plus peur ou plus déranger. Eux aussi ils nous le disent : quand vous êtes là, ça nous tente de participer aux activités, faque on boit moins, faque t'sais on peut y aller. Faque quand on est pas là, ils ont comme pas vraiment de raison de pas boire, puis de pas se battre entre eux, t'sais. Faque je pense qu'il y a forcément une différence quand nous on est là. Après le soir, bein... Ça doit être comme... Intense des fois là. (Intervenant 1)

Ou encore :

il y avait une femme pas l'été passé l'autre d'avant, tout l'été elle était vraiment vraiment comme drunk souvent, puis là avec son chum autochtone il était comme : « Allez, bois chérie, bois » et elle était comme « non, je veux aller danser au swing ce soir, donc je bois pas de la journée ». (Intervenant 1)

À propos de l'inclusion dans l'organisation même des activités, elle précise que dans un cas précis, cela a pu aider à la fois à l'amélioration de la sécurité, mais à l'amélioration des conditions de vie d'un individu : « fait que là on lui a donné des tâches, comme faire du bénévolat avec nous, elle était super contente, puis bein ça l'a aidé à comme mois boire, puis elle s'en est pas sorti, mais tu voyais qu'il y avait un progrès comme, les journées d'après » (Intervenant 1).

Enfin, la présence des enfants aux activités semblerait également avoir un effet sur la sécurité, en plus de leur simple présence, comme présenté ci-dessus. Elle cite ici le cas d'un individu en particulier :

bein lui il s'arrangeait pour pas boire avant l'activité parce qu'il voulait pas faire peur aux enfants, parce qu'on lui donnait des tâches, parce qu'il voulait... Il savait qu'il pouvait parler au micro, fait que là il faisait des prières dans sa langue, puis là après... L'activité il partait boire. Mais le vendredi, il buvait pas avant 16 h. (...) Puis si il avait bu, il venait pas aux activités. Par lui-même. (Intervenant 1)

D'ailleurs, selon la perception de cette intervenante, les activités jouent un rôle capital dans l'amélioration de la sécurité du square : « la semaine après qu'on soit parti il y a eu deux décès. Je dis pas que le fait qu'on soit là ça serait pas arrivé, mais le taux d'agressivité puis de comme peur, d'inquiétude, de violence est beaucoup plus haut quand nous on est pas là » (Intervenant 1).

### 5.2.2.3 Améliorer le sentiment de sécurité

Améliorer le sentiment de sécurité est un effet qui va de pair avec l'amélioration réelle de la sécurité. Pour poursuivre avec l'effet des enfants sur l'appropriation de l'espace, il semblerait que l'amélioration du sentiment de sécurité découle de l'amélioration de la sécurité réelle, elle-même entraînant une amélioration de la sécurité, tel un cercle vertueux : parce que l'endroit est plus sécuritaire, les enfants sont plus présents, parce que les enfants sont plus présents, l'espace est perçu comme plus sécuritaire et ainsi de suite. Une intervenante illustre ce processus :

Faque on a, t'sais on dit que les enfants c'est souvent magique là, faque les gens qui peuvent... Pas des délits là, mais qui vont plutôt boire ou fumer dans l'espace public ou les autochtones qui vont t'sais des fois bein s'emballer, bein quand ils voient les jeunes, ils vont peut-être plus se restreindre, ou... « oh there's a kid, I'm gonna go over there to drink my beer » là. Tout ça mis ensemble, bein il y a des aînés qui viennent là, il y

a des enfants, il y a des camps de jours, faque le fait d'avoir une diversité de la mixité, ça finit par augmenter le sentiment de sécurité, puis une meilleure cohabitation. (Intervenant 1)

Ayant constaté ce processus, les planificateurs de la programmation de l'espace essayent de le déclencher en attirant les enfants dans l'espace :

des mamans nous disaient « pourquoi vous ne venez pas au square Cabot ? » puis là les intervenants leur disaient « allez-y pas, les gens ne sont pas fin ». Fait que là j'étais comme « hein quoi ?! Voyons on fait des programmations enfant, puis t'sais oui... ». Bref. Mais les mamans elles disaient « ouais, OK. Mais bon il y a rien, nous on a peur ». Fait que là au café ils vont essayer de développer un menu pour enfants là. Nous on va essayer de faire des activités parents-enfants en matiné, avant l'heure de la sieste, avant l'heure du goûter. Donc t'sais c'est toujours dans un but de devenir mieux, faque on va ramener des familles, des enfants, ça va augmenter, donc t'sais, j'pense que oui. On est en train d'essayer de faire une grosse salade de fruits puis que tout le monde s'entende bien. (Intervenant 1)

#### 5.2.2.4 Favoriser la cohabitation entre personnes marginalisées et non marginalisées par la mise en contact

Il semblerait que les activités programmées favorisent la cohabitation par la mise en contact direct des personnes marginalisées avec les personnes non marginalisées, mais que cet effet soit limité à certaines activités, certains individus et soit parfois assez unilatéral, soutenant partiellement la théorie du contact d'Allport (1954).

En effet, les observations et les entretiens ont montré que les personnes marginalisées, principalement autochtones, ne s'intéressaient que ponctuellement aux activités organisées, à l'exception des vendredis autochtones, et n'y participaient que rarement.

Les observations relèvent souvent l'indifférence des personnes marginalisées face aux activités : « les personnes autochtones ne semblent pas s'intéresser aux activités le moins du monde, en fait ils ne les regardent même pas » (Notes d'observations), ou

encore « le groupe de personnes marginalisées ne semble pas le moins du monde intéressé par le concert » (Notes d'observations). Un intervenant élabore :

Not really, they just mostly observe, I mean they hang out for movie night, they watch the movies, hum, some of them play chess, but much else. I know there was activities specifically for natives, so we had stone carving, we had storytelling, do people, yeah, people participated in that. (...) everything went fine, everybody got along well. (Intervenant 2)

Cette situation touche à plusieurs points qui reviennent à propos de la participation aux activités par les personnes marginalisées.

Premièrement, une participation ponctuelle aux activités (excluant celles des vendredis autochtones) a été observée, mais toujours entre personnes marginalisées : un homme qui joue avec les sacs de sable seul (Notes d'observations) ou encore deux hommes marginalisés qui jouent au frisbee, dans le coin du square qu'ils s'approprient habituellement (Notes d'observations).

Ensuite, la réelle mise en contact entre les personnes marginalisées et non marginalisées semble se faire lors des vendredis autochtones. Ceux-ci auraient comme effet de modifier la perception qu'auraient les individus non marginalisés des personnes autochtones, mais aussi de faire sentir ces dernières incluses et acceptées dans l'espace.

À propos de cette modification de la perception, une intervenante nous dit : « puis aussi comme le vendredi, puis d'autres fois dans l'été on a des activités d'initiation à la culture autochtone, pour comme démystifier que c'est pas juste des gens méchants qui crient puis qui boivent là » (Intervenant 1). Elle précise que ces activités en venant piquer la curiosité de certaines personnes, vient améliorer leur ouverture sur le monde et peut-être même leur acceptation de la différence :

Comme mettons l'activité qui fonctionne le plus c'est le « stone carving », sculpture sur pierre à savon, faque c'est des gens de la communauté qui sont spécialiste là dedans qui viennent apprendre à d'autres, oui il y a un peu d'autochtones, mais il y a monsieur et madame tout le monde, l'aîné qui passe et qui a peur des fois, mais là qui va s'approcher parce que « ah, y'a du monde puis ah oui, je reconnais la fille de la ville ou le gars de la ville », mixé avec du camp de jour, faque c'est vraiment une ouverture sur... sur le monde là. (Intervenant 1)

Concernant la réaction des individus autochtones qui fréquentent le square à ces activités, elle m'indique :

ils nous disent souvent merci. Ils trouvent ça vraiment vraiment cool qu'on puisse comme... Respecter leurs traditions. Parce que t'sais on fait vraiment des, des... oui, le carving, mais sinon on fait vraiment de la danse traditionnelle, ou chant de gorge là. (...) T'sais ils ont comme des jeux Olympiques à eux, mais on fait venir ça dans le parc, faque on prend ce qu'on prend ce qu'eux ils nous demandent puis qu'est-ce qu'ils aiment puis on l'ouvre vers les gens. T'sais, on met leur musique, on fait du thé spécial. Faque, on essaye vraiment d'ouvrir. (Intervenant 1)

#### 5.2.2.5 Exacerber les différences

Un intervenant (Intervenant 3) soulève néanmoins que toutes ces activités, qui attirent des personnes qui n'ont pas l'habitude de faire face aux conditions de vie de personnes marginalisées ou en situation d'itinérance, font parfois ressortir une intolérance relevant de la croyance que les personnes marginalisées n'ont pas leur place dans l'espace. Selon lui, si les individus autochtones sont souvent indifférents à la présence de personnes venant participer aux activités, l'indifférence ne va pas du tout dans les deux sens. Il nous explique ainsi que, d'après lui, les nouvelles personnes qui fréquentent le square, elles, n'aiment pas y voir des itinérants, de la drogue, et qu'ils ont tendance à appeler la police. Il nous dit qu'il est arrivé à plusieurs reprises que des individus venus voir un spectacle sur la scène appellent la police, pour dénoncer une consommation d'alcool, etc. Toujours selon lui, la police réagit toujours lorsqu'un citoyen « lambda » la contacte vis-à-vis des itinérants du square Cabot, alors qu'à

l'opposé, ils ne réagissent pas aux plaintes que pourraient déposer les itinérants. Ceci semble supporter les théories des détracteurs de la théorie du contact d'Allport (1954), qui soutiennent que les interactions entre des groupes différents peuvent exacerber les tensions entre ces groupes à cause de la compétition pour les ressources disponibles (ici, le square Cabot et ce qu'il offre) (Valenty et Sylvia, 2004 ; Valentine, 2008). Nous toucherons à ce sujet plus en profondeur plus loin.

### 5.2.3 Les pratiques du chez-soi au square Cabot

Le square Cabot accueille plusieurs comportements et activités du chez-soi, se déroulant sur un spectre allant de « l'espace public comme théâtre de quelques activités du chez-soi », vers « l'espace public en tant que chez-soi ».

Nous y retrouvons les démonstrations d'affection, « un couple, elle assise sur un banc au soleil et lui allongé sur le muret, sa tête sur ses genoux » (Notes d'observations) et « Un couple de jeunes se fait des papouilles, assis face à face à califourchon sur le muret au coin nord-est » (Notes d'observations), la sieste accidentelle « Le monsieur qui lit s'est allongé sur son banc en bois, tête reposant sur son sac à dos. (...) L'homme qui lisait s'est endormi, son livre sur le ventre. » (Notes d'observations), ou encore la consommation d'alcool, souvent partagé, « trois femmes se font passer successivement un sac, dans lequel se trouve une bouteille à laquelle elles boivent » (Notes d'observations).

Du côté de l'espace public en tant que chez soi, les activités, comportements et relations interpersonnelles relèvent habituellement de la sphère privée, sont habituellement dissimulées et non acceptées et acceptables dans l'espace public. On y retrouve dormir, uriner, avoir des rapports sexuels, mais aussi y retrouver de la famille, y construire des relations de types familiales.

C'est de ce côté du spectre que nous avons pu observer beaucoup de comportements typiques d'une appropriation de l'espace en tant que chez-soi, appuyés par des points soulevés en entretiens. Un intervenant explique, à propos des personnes marginalisées qui fréquentent le square Cabot, à qui ces comportements de l'espace en tant que chez-soi sont exclusifs au square Cabot :

It's their home away from home. It's the place that they go to see each other, it's a place where they feel comfortable, it's, like I said, in the summertime they can expect activities when they hangout outside... They all have their sense of community there, they all feel welcome, they all know that they don't have to worry about french being a barrier because I think 85 to 90% of the people either speak english very well or understand english. (...) They've been there, like I said, for 15 or 20 years, I have people who are 60 or 65 who have been there for 30 years you know. So they feel comfortable there, it's their home away from home. (Intervenant 2)

Ici, cet intervenant reprend mot pour mot l'expression utilisée par Lyn Lofland pour décrire les « home territories », qu'elle définissait comme : « a relatively small piece of public space which is taken over—either by individuals acting independently or by an already formed group acting in concert—and turned into «a home away from home»» (Lofland, 1973, p. 119)

Nous pouvons subdiviser les comportements de l'espace en tant que chez-soi en trois catégories : les activités du chez-soi, les relations du chez-soi et les manifestations des revendications de l'espace en tant que chez-soi, souvent couplées de revendication du Canada en tant que chez-soi.

#### 5.2.3.1 Activités du chez-soi

L'activité typique du chez-soi la plus courante et visible au square cabot est de dormir, par terre, sur un mur, sur un banc. Pour les personnes marginalisées du square Cabot, cette activité est toujours située dans le coin qu'ils s'approprient normalement pour le

reste de leurs activités : au nord-ouest, proche de l'édicule de métro. Cette situation revient souvent lors des observations : « là où il se regroupe habituellement dort une femme sur un banc » (Notes d'observations), « un itinérant est assoupi assis sur un banc à côté du piano, recroquevillé sur lui-même, une femme est endormie au sol dans l'angle des personnes marginalisées, en parallèle au banc, les pieds proches de la clôture du chantier. (...) L'itinérant assoupi s'est réveillé et lit le journal, toujours recroquevillé » (Notes d'observations), ou encore « une femme autochtone est allée s'allonger sur un des bancs du coin habituel. Appuyée sur ses coudes, elle regarde autour d'elle » (Notes d'observations).

Nous avons également pu observer des personnes marginalisées se dévêtir : « "If I give you a dress, will you go away?" dit la femme du vide dressing. "No." répond la femme autochtone. Elle se saisit d'un haut bleu, se déshabille en public et essaye de l'enfiler » (Notes d'observations), « un homme se change assis sur un bout de banc où la personne dort » (Notes d'observations), ou encore « un vieil homme recourbé se dirige vers un banc à l'ombre, s'y assoit et enlève sa chemise » (Notes d'observations).

Le square Cabot est également là où se procurent des soins, des infirmiers dépêchés par des organismes à but non lucratif venant régulièrement procurer des soins aux personnes marginalisées qui habitent le square :

« Une infirmière vient d'arriver vers le groupe et la dame qui ramassait les déchets se déplace 2 m à l'écart pour lui montrer sa jambe, que l'infirmière s'empresse d'examiner, désinfecte et panse. (...) Deux personnes marginalisées se sont déplacées assises autour de la femme autochtone qui se fait soigner la jambe » (Notes d'observations)

Enfin, plusieurs personnes ont été observées en train d'uriner publiquement au square Cabot, les toilettes présentes étant réservées aux chauffeurs d'autobus de la STM, qui transitent par le square.

### 5.2.3.2 Communauté

Les relations interpersonnelles du chez-soi sont ce qui caractérise le mieux ce type d'appropriation au square Cabot. Comme écrit plus haut, le square Cabot semble souvent considéré par les personnes qui l'habitent comme « a home away from home » (Intervenant 2), une communauté. C'est aussi le lieu de la formation d'une solidarité parmi les membres d'un groupe cohésif, ainsi que le lieu des retrouvailles de famille.

Le square Cabot serait le lieu de la formation d'une communauté, dont la condition d'inclusion unique est d'être là et d'être à la rue.

Selon l'intervenant 2, les personnes autochtones forment une communauté encore plus soudée, au sein de la communauté des itinérants du square Cabot :

As long as you're homeless, they'll have a sense of community, they'll share with each other. More so with the natives, because I feel like a lot of them... It is ... stronger amongst the natives, because, I mean, they... They all share the same story more or less, and a lot of them are related. Or they know somebody that is related to somebody else, you know. But again, they all share that same history, as opposed to the black person, or the white person. They all, no matter what ethnicity, they come from, they do have a sense of community, more stronger with the natives. (Intervenant 2)

Ce dernier nous précise, par contre, que ce groupe ne se mélange pas avec un autre groupe aux pratiques plus marginales, qui lui aussi comprend beaucoup de personnes autochtones, mais qui se situe plus sous l'autoroute et dans les ruelles du quartier :

it really is formed in the street. They'll see a person I guess panhandling, or hanging out and they're very welcoming. As long as you're not really causing trouble, they'll welcome you. (...)I'd say, there are certain people who hangout, who go and just panhandle and they're just not really into anything else, they might drink here and there, but it doesn't go past that. And then, there is other people who are ... more into the domestic violence

and the drug use. And they don't really... Those two groups don't really... Mix. But they each have they're sense of community» (Intervenant 2).

D'ailleurs, ce sens de la communauté reste parfois après le départ de la rue, parfois au risque de se confronter à d'anciens démons. Un intervenant nous raconte, à propos d'un homme en particulier, qu'il y revient très souvent parce que c'est sa communauté, c'est là où sont tous ses amis, toutes les personnes qu'il a connues tout au long de sa vie. Ce faisant, il prend toujours ce risque de se confronter à l'alcool, à sa « Dead Zone », pour pouvoir se retrouver avec sa communauté. Selon cet intervenant, c'est le cas de beaucoup d'itinérants qui sortent de la rue, mais qui reviennent voir leur communauté au square Cabot (Intervenant 3).

C'est aussi au square Cabot que se forment des solidarités, qu'ils développent et entretiennent les liens interpersonnels. Ces solidarités se manifestent souvent, au square Cabot, par l'intervention en cas de bagarre, parfois au risque de sa vie, pour venir en aide à un autre membre de la communauté. Néanmoins, le seuil auquel ce type de solidarité se manifeste est assez élevé, modifié par la violence de la vie dans la rue.

Un intervenant explique :

Si jamais il y a une dispute qui éclate, ça peut parfois dégénérer, ça va souvent être des coups de poing, etc., mais selon lui, si c'est une bagarre coup de poing, personne ne va intervenir, par contre si quelqu'un utilise un couteau, là les gens vont intervenir, il y a une limite à laquelle la communauté intervient pour stopper une bagarre. (Résumé entretien Intervenant 3)

Un autre intervenant précise que parfois, la volonté de solidarité est présente, mais parfois exprimée maladroitement:

they're always there for eachother, but when one of them is going to do something that might hurt them or somebody else, they just don't know how to communicate in a way to stop them. Usually it ends with frustration

like “ok, go ahead, but I want nothing to do with it”, like they turn a blind eye to it. (Intervenant 2)

Parfois, la solidarité se manifeste de manière plus anodine :

they do have a very tight sense of community. They all share with each other. They won't turn their back on each other, they will always make sure that the next person is taken care of. If they have two shirts and the other person doesn't have a shirt, they will gladly give that shirt. (Intervenant 2)

Pour une intervenante, cette solidarité serait la raison de la présence prolongée, à travers les années, de plusieurs individus au square Cabot : « pourquoi ils restent à Cabot ? Peut-être parce qu'il y a comme une espèce de solidarité entre eux, puis... C'est le party, puis après ils restent » (Intervenant 1).

Le square Cabot est aussi un lieu de retrouvailles, entre personnes d'une même communauté d'origine, entre familles, mais aussi entre personnes ayant quitté la rue, comme mentionné précédemment et personnes toujours itinérantes. Une scène de retrouvailles entre itinérants autochtones du square Cabot et leur famille a d'ailleurs pu être observée :

C'est les retrouvailles pour une famille, deux femmes, un homme et deux enfants courent vers deux femmes qui arrivent à l'instant au square Cabot. Tout le monde s'enlace, pleure, rit. Émane de ce groupe du bonheur pur. Le groupe, réuni, s'assoit sur le mur côté sud (au centre), dos au soleil et discute chaleureusement, se faisant passer les enfants sur leurs genoux. (Notes d'observations).

Plusieurs fois, nous avons pu observer d'autres scènes de retrouvailles, entre des personnes ne semblant pas marginalisées et les itinérants habitués du square Cabot, comme en cette occasion :

un couple semblant autochtone avec un bébé arrive. Elle s'assoit sur le muret proche de la Maison Ronde avec son bébé sur le dos, il se dirige vers le café. Très vite, l'homme autochtone que j'avais vu boire à la fontaine s'approche d'elle, ils se saluent très chaleureusement et ils discutent assis côte à côte sur le muret. Ils ont l'air de se connaître de longue date. (Notes d'observations)

### 5.2.3.3 Le chez-soi, au-delà du square Cabot

Parfois, l'appropriation de l'espace en tant que chez soi se manifeste par des revendications de cet espace en tant que tel, qui parfois semblent s'étendre à des revendications du Canada en tant que chez-soi, à des dénonciations des oppressions et des injustices envers les peuples autochtones, à des tentatives de se rendre visible dans l'espace et la sphère publique.

Nous avons pu observer une seule occurrence d'une action ambiguë pouvant être attribué à une volonté d'affirmer sa présence dans l'espace en attirant l'attention sur soit par le bruit, mais nous ne pouvons pas affirmer avec certitudes que là était l'intention derrière cet acte : « Une nouvelle femme alcoolisée s'approche du piano et appuie très fort sur plein de touches à la fois avec les deux mains tout en regardant les réactions des gens autour. Puis elle s'en va rejoindre le gros groupe autochtone » (Notes d'observations).

Enfin, les intervenants rapportent quelques occasions où des itinérants autochtones du square Cabot expriment un rejet de la colonisation du Canada, voire de l'immigration récente, plus que de l'appropriation du square Cabot seulement :

Il y en a un qui est super fin avec nous quand il est à jeun, mais sinon le soir il est plutôt raciste, il est comme « vous les blancs vous m'avez fait ça ». Comme moi j'ai beaucoup de collègues... Hispanophones, il va êtres comme, pas très gentil avec eux, t'sais « rentre dans ton pays, t'es chez nous ». Ça, ça peut arriver quand même souvent là. Surtout avec les

nouveaux arrivants qui étaient là et qui venaient voir ce qui se passait, il leur criait ou parfois... (Intervenant 1)

Un autre intervenant corrobore ce genre de propos, dont on ne sait pas s'ils viennent de la même personne : « everything went fine, everybody got along well, there was only one individual who has a... A drinking problem that when he drinks past a certain point he would start yelling at everybody to get out of his country » (Intervenant 2).

#### 5.2.4 Les activités et comportements hors du commun

Ces appropriations concernent la consommation et la vente de drogue, la prostitution et le proxénétisme, l'exhibitionnisme et la violence. Certains de ces comportements et actions sont ainsi résumés par un intervenant : « There is a lot of... domestic violence and sexual violence. So violence against women. A lot of the natives are in the sex trade as well. So we have issues with pimps and sex workers, and again alcohol and crack would be the main areas that we see » (Intervenant 2).

##### 5.2.4.1 Consommation et échanges de drogues

Selon les intervenants interrogés, les personnes marginalisées du square Cabot sont très touchées par la consommation de drogue. Il est d'ailleurs dans la mission de certains intervenants de distribuer seringues et pipes à crack propres pour assurer que cette consommation de drogue se fasse de manière plus sécuritaire. Un intervenant précise :

There is not that many, like there is more alcohol abuse and crack abuse, and I've heard from, because I don't really go in the east, that much, but I've heard from my other coworkers that more than in the west, it's more drugs by injections, like heroin and stuff like that, hum, we don't see that much heroin in the west. (Intervenant 2)

Plusieurs fois nous avons soupçonné de la vente de drogue au square Cabot, quoique nous ne puissions en être certains, comme en cette occasion : « un deuxième regroupement d'Autochtones se forme entre la cahute des toilettes et celle du bureau

de chantier. Je pense qu'ils dealent de la drogue. Je vois des gens s'y succéder et une dame sortir et ranger des choses de sa sacoche » (Notes d'observations) ou encore celle-ci : « un groupe de trois jeunes marginalisés s'assoient à côté de moi en chuchotant, je tourne la tête vers eux et l'un d'entre eux me regarde et annonce « We're not doing that here, not with that girl looking at us, I'm outta here man ». Ils s'en vont du square dans la foulée » (Notes d'observations).

#### 5.2.4.2 Prostitution et proxénétisme

Bien que nous n'ayons pas pu identifier des situations de prostitution et de proxénétisme, des intervenants nous mentionne la présence de « pimps » dans le square : « the pimps and all that, when they want to go find a recruit, sex workers, they go to Cabot square, They know a lot have dependencies on drugs and alcohols, they provide that for them in exchange for their services » (Intervenant 2). Il m'explique que les pimps vont aborder de jeunes femmes nouvellement arrivées au square Cabot en leur proposant une petite dose de drogue gratuitement, pour faire la fête. Une fois cette drogue consommée, le pimp va exiger un paiement de la drogue par des services sexuels, et entraîner la personne dans un cercle vicieux de consommation et de prostitution. Il me précise que l'acte de prostitution en lui-même se déroule dans des « crack houses » situées dans le quartier. Un homme, rencontré au square Cabot et avec qui s'était engagée une discussion spontanée nous avait également raconté avoir été abordé par des femmes inuites (selon lui), proposant des massages et des services sexuels.

Pour cette autre intervenante, le proxénétisme et la prostitution existent bien, mais ne sont pas forcément visibles :

On s'est fait dire qu'il y avait un peu de proxénétisme, mais... Les policiers ont comme pas vu quelqu'un ou... C'est des rapportages de... C'est bien correct aussi là, mais... De gens du milieu, t'sais... On a pas vu ou... (...)

Ouais puis comme nous le comité c'est le square Cabot ET les environs, parce qu'il y a beaucoup de choses qui se passent dans les ruelles aussi. Faque peut-être que ça se passe pas à Cabot parce que les policiers ils sillonnent autour puis t'sais tu peux quand même bien voir... Mais je pense que ça se passe peut-être dans les ruelles, ou... Dans l'itinérance cachée... (Intervenant 1)

#### 5.2.4.3 Exhibitionnisme

Sur le terrain, nous avons été confrontés à deux cas d'exhibitionnisme, qui, choquants et déstabilisants, ont temporairement ralenti les observations. Ces cas sont définitivement marginaux et ne représentent pas la norme du square Cabot ou ses personnes marginalisées : « un homme marginalisé titube jusqu'au pied d'un arbre en sortant son pénis et y urine avant de retourner s'asseoir sur le banc à moins de deux mètres de moi en me souriant et secouant son pénis » (Notes d'observations). Lors de l'observation suivante, l'homme est à nouveau présent dans l'espace public « l'homme qui s'était exhibé la dernière fois me regarde avec insistance et je me sens mal à l'aise » (Notes d'observations), mais c'est un autre homme qui le même jour s'exhibe devant nous : « un homme urine sur l'arbre à ma droite, à un mètre de moi en me regardant avec un sourire dégoûtant et agitant son pénis. J'ai envie de me lever, hurler et vomir. Je m'en vais » (Notes d'observations). Comme précisé lors de la méthodologie, ces actions ne sont qu'anecdotiques et probablement dirigées vers la femme, vers l'humain, et non pas vers la chercheuse, incognito sur le terrain. Nous ne pensons pas qu'elles soient une réaction à notre présence, ces deux personnes n'ayant jamais été observées avant ces actions.

#### 5.2.4.4 Violence

Comme rapporté précédemment lors des l'analyse d'interactions conflictuelles, beaucoup d'instances de violence physique et verbale ont été observées, notamment vers la fin d'après-midi et le soir. Plusieurs ont aussi été rapportées lors des entretiens,

que nous avons mentionnés précédemment. Une intervenante décrira cette violence de manière répétée, car sortant du cadre, car elle dérange, elle fait peur.

### 5.3 Les interactions sociales

Ici, nous utiliserons le cadre d'analyse de Lyn Lofland (1998) décrit plus haut afin de qualifier et interpréter les différentes interactions sociales observées sur le terrain.

L'importance du rôle de spectateur, type d'interaction décrit par Lofland (1998), utilise la métaphore du théâtre pour décrire des interactions dans lesquels une partie des usagers sont des spectateurs, une autre des acteurs et l'espace public une scène. Au square Cabot, ce type d'interaction est le plus observé, dans trois contextes spectateurs/acteurs différents. Dans le premier, les personnes s'adonnant à des activités spontanées de la vie quotidienne sont les acteurs et les autres usagers du square le public. Dans le second, les acteurs participent à des activités programmées. Dans le troisième cas de figure, les personnes marginalisées sont les acteurs d'un spectacle observé par les personnes non marginalisées et d'autres personnes marginalisées.

Les activités spontanées (marcher, jouer, boire un café, discuter), sont en permanence observées et sujettes à la prééminence du rôle du spectateur, qui se manifeste parfois uniquement par des regards posés sur d'autres personnes, « un homme à mobilité réduite vient de passer devant moi, de contourner la scène et de se garer de l'autre côté. Il suit du regard un homme qui promène son chien » (Notes d'observations) et parfois en parallèle à une activité qui ne nécessite pas toute l'attention de l'individu, comme boire un café ou fumer : « à la gauche, un homme dans la quarantaine boit un Starbucks, fume une cigarette et observe la femme du vide dressing ranger » (Notes d'observations), ou encore, « un homme s'est assis sur le rebord de la scène, au milieu, pour fumer une cigarette. Il regarde les passants et les personnes assises, parfois avec insistance » (Notes d'observations).

Les activités programmées sont aussi souvent le spectacle de spectateurs assis ou passants, notamment les joueurs d'échecs, qui ont attiré beaucoup d'attention lors des observations. L'attention se concentre souvent sur les activités programmées lorsque le square est calme par ailleurs, comme ici : « pratiquement toutes les personnes assises observent la partie d'échecs entre un ado et un animateur » (Notes d'observations). Les activités viennent également ralentir le déplacement de personnes qui traversent le square : « une jeune fille avec un sac de courses IGA s'arrête pour observer la nouvelle partie d'échecs en cours » (Notes d'observations) ou encore, « le couple qui jouait au badminton commence une partie d'échecs. Un monsieur avec un grand sourire passe en les regardant » (Notes d'observations). Certaines personnes, enfin, sont attirées dans le square par la perspective d'être spectateur à une activité : « un monsieur à l'allure touriste rentre par le sud-ouest, se dirige vers le jeu d'échecs. S'arrête. Se dirige vers le jeu de badminton. Marque un temps d'arrêt. De même avec le piano » (Notes d'observations).

Ces observations sont corroborées par une intervenante, qui raconte que « quand il y a une coupe d'années on passait même pas à travers le square puis maintenant on n'a plus peur, puis on vient s'asseoir sur les bancs de parcs et regarder. Moi ça me fait plaisir de voir comme tout ça ensemble » (Intervenant 1).

Enfin, les personnes marginalisées sont souvent les acteurs d'un spectacle constitué de leurs activités (Iveson, 2011). Parfois, leur simple présence dans l'espace et leurs activités quotidiennes attisent la curiosité de personnes non marginalisées, comme ici : « deux femmes autochtones s'interpellent de loin en criant puis se donnent un high five. Un cycliste assis sur un banc à côté de son vélo les suit du regard avec curiosité » (Notes d'observations), ou ici, « un homme qui mange des chips assis face à moi est à moitié retourné et observe le groupe d'un air curieux » (Notes d'observations). Souvent ce sont les actions de personnes ayant bu de l'alcool ou consommées de la drogue qui deviennent le spectacle, attirant à la fois le regard de personnes non marginalisées que

d'autres personnes marginalisées. Lors d'une fin d'après-midi où, une jeune femme ayant consommé de la drogue, son père et plusieurs personnes alcoolisées entrent en confrontation, la notion de spectacle devient très évidente :

Le père de la fille qui hurlait arrive, elle hurle 'leave me alone'. Il dit 'let's go home' à plusieurs reprises et 'you're sick in the head! everybody is listening to you'. Elle lui hurle 'leave me alone, I need one hour'. Elle s'en va en hurlant et il la suit à travers le parc. Tout le monde les regarde.

'I never get to go out' elle dit. Elle prend une bière de la main d'une femme assise avec 3 hommes au sud-est et s'assoit à côté d'eux tout en continuant à hurler qu'elle veut être seule. (Notes d'observations)

Un peu plus tard, nous observons :

Le vieil homme à la droite semble passionné par l'affaire. Un attroupement de 7 personnes s'est formé face à eux de l'autre côté de la route et un homme de la sécurité du chantier est sorti. (...) 'With a park like that, who needs Jerry Springers?' me dit un homme en riant. (Notes d'observations)

Ici, un attroupement se forme autour de la dispute, comme autour une performance de rue, puis un homme marginalisé fait directement référence au square Cabot comme à un spectacle en le comparant au Jerry Springer Show, où des individus viennent résoudre en public à la télé leurs problèmes personnels.

L'inattention civile a été moins reportée dans les notes écrites que l'importance du rôle de spectateur, mais cela ne veut pas dire qu'elle est moins présente dans l'espace. En effet, l'inattention civile passe souvent inaperçue tant elle caractérise la vie « normale » de l'espace public. Elle est donc plus souvent relevée lorsqu'elle paraît plus active, lorsqu'elle est la réaction à une disruption évidente dans la vie habituelle de l'espace.

Parfois, une interaction de type importance du spectateur est immédiatement suivie par de l'inattention civile, comme pour corriger l'intérêt initial et retourner dans la norme

de l'espace public : « une dame autochtone se met à hurler sur une autre dame. Tout s'arrête, tout le monde s'arrête et regarde, retourné, puis reprend le cours de ses activités » (Notes d'observations). Souvent l'inattention civile peut s'apparenter à un refus de jouer le rôle de spectateur face à l'inhabituel ou à la disruption, ou encore à une forme de civilité envers la diversité, comme ici :

La femme qui s'était mise à califourchon se met à hurler au téléphone puis sur une femme assise sur le banc à côté. Je ne comprends pas ce qu'elle dit. Le gars sur le banc à côté hurle 'I don't give a fuck what anyone says'. (...) Personne ne semble sourciller à cette dispute. (Notes d'observations)

Ou encore là : « un homme tient une conversation animée tout seul, en bougeant les bras et tout. Personne ne semble lui prêter attention » (Notes d'observations).

Parfois même, l'inattention civile vient refléter un refus de soi-même devenir acteur, par l'apparition d'une discussion ou d'un conflit : « le couple alcoolisé s'est assis à côté du piano avec des bières à la main. Je sens l'alcool d'ici (plus ou moins 5 mètres). La fille avec le T-shirt des Canadiens n'a pas bronché, même pas un regard, alors qu'ils sont assis à moins d'un mètre d'elle » (Notes d'observations), ou encore :

Huit autres cols bleus s'assoient sur un muret pour manger au coin sud-est et parlent en criant. Ils crient, rient fort et boivent des bières à 50 cm d'un couple de personnes âgées qui regardent le concert et qui semblent s'obstiner à ne pas tourner la tête vers la nuisance. (Notes d'observations)

Les personnes marginalisées semblent être plus propice à l'inattention civile, peut-être parce que leur présence continue dans l'espace les expose à beaucoup d'altercations, qui deviennent alors plus normales, moins intéressantes à regarder : « tout le monde sauf les personnes marginalisées autochtones les regardent fixement. Il lui a pris son porte-feuilles et elle lui demande en hurlant de lui redonner pour s'acheter à fumer » (Notes d'observations).

Un troisième type d'interactions très représenté au square Cabot sont les interactions génératrices de sociabilité. Dans le cas qui nous intéresse, celles-ci se déclinent en trois relations entre deux types d'acteurs : les interactions génératrices de sociabilité entre personnes non marginalisées, entre personnes marginalisées ainsi qu'entre personnes marginalisées et non marginalisées.

Pour les interactions génératrices de sociabilité entre les personnes non marginalisées, elles sont presque toujours quasi-primaires (Lofland, 1998 ; Stone, 1954 ; Wiseman, 1979) et s'orientent souvent autour de dénominateurs communs, que William H. White, repris par Lofland, avait décrit comme des « possibilités de triangulation », c'est-à-dire un « process by which some external stimulus provides a linkage between people and prompts strangers to talk to each other as though they were not [strangers] » (Whyte, 1980, p. 94). Les stimulus de triangulation observés au square Cabot sont le spectacle du square, les chiens en balade et les cigarettes. Certaines interactions semblent quant à elles être « de la sociabilité pour la sociabilité », non motivées par un stimulus de triangulation.

Le spectacle du square, si l'on suit la métaphore théâtrale précédemment utilisée, représente la vie du square, animé par ses acteurs. Beaucoup d'interactions se forment ainsi autour d'un commentaire sur quelque chose qui est en train de se dérouler, comme un concert : « un vieil homme au grand sourire passe à côté de moi et me dit « Enjoy yourself ! Listen to the music and enjoy yourself », puis il s'éloigne lentement, le sourire aux lèvres » (Notes d'observations), ou des personnes cherchant à communiquer avec les nombreux écureuils du square :

Un homme s'assoit à côté de moi avec des circulaires. Il commence à vouloir appeler un écureuil en faisant des « pschit pschit pschit ». Je lui demande s'il sait parler aux écureuils et il pointe une dame du doigt en me disant que c'est elle qui lui a appris. C'est une très vieille dame anglophone avec une canne, à l'allure bourgeoise. Elle sort de son sac à dos une

cacahuète. L'homme à côté d'elle nous dit qu'ils ont entraîné un écureuil qui s'appelle Jack. Jack arrive et mange une cacahuète dans sa main. J'échange quelques plaisanteries avec lui. La dame me demande si elle peut voir la photo que j'ai prise et la prendre en photo avec son téléphone. J'accepte et elle est heureuse, elle la montre à son fils (?). Il me lance un « thank you » amical de loin. Ils sont vraiment venus pour voir Jack et essayent de l'attirer avec des cacahuètes. (Notes d'observations)

Parfois, les conflits décrits précédemment et induisant des interactions de type spectateur entraînent également des interactions génératrices de sociabilité, comme ici :

Mon voisin cherche mon regard pour échanger un petit sourire [en réaction à l'altercation qui se déroule entre un père et sa fille]. (...) L'homme qui m'avait fait un sourire se lève, me regarde et me dit : « It's too much » en souriant, puis se rassoit. La femme en fauteuil roulant crie à la femme qui crie « FUCK OFF ! ». L'homme à ma droite engage la conversation avec moi. (Notes d'observations)

Beaucoup des interactions décrites ici se sont déroulées entre des inconnus et l'observatrice, ici simple usagère de l'espace. Cela peut s'expliquer par le fait que ces interactions sont, de par leur nature, difficile à différencier d'interactions entre amis et connaissances, l'observatrice ne pouvant les identifier que quand elle était elle-même l'un des acteurs impliqués dans l'interaction.

Les chiens en balades dans le square sont également des stimulus de triangulation, prétextes à enclencher une courte discussion, comme ici : « une dame avec 3 petits chiens se fait interpeller par un couple qui demande l'autorisation de les flatter. Ils engagent la discussion » (Notes d'observations), ou ici :

Un des petits chiens s'échappe en tirant derrière lui sa laisse et une dame âgée le rattrape par la laisse devant le banc où elle est assise. L'animateur de la ville accourt et s'assoit par terre pour flatter le chien et engage la discussion avec les deux femmes. Je pense qu'il essaye de séduire la jeune femme et elle n'y a pas l'air insensible. Ils s'éloignent dans deux directions opposées. (Notes d'observations)

Les cigarettes ont aussi été identifiées comme un stimulus de triangulation, comme dans ce cas-ci : « un chauffeur de bus discute en fumant avec l'homme assis sur le bord de la scène. Je ne l'ai pas vu l'aborder, mais je suppose que c'était pour une cigarette. Il se tient debout, à environ 2 mètres de l'homme assis » (Notes d'observations).

Enfin, certaines personnes semblent vouloir engranger de la sociabilité sans stimulus de triangulation, simplement pour le plaisir ou pour faire passer le temps : « un homme s'assoit proche de l'édicule de métro pour fumer, face à St Catherine. Il interpelle un homme qui passe « very nice, very nice, black and white » et touchant les rebords de son manteau. Il parle d'un ensemble jogging-veste Adidas que porte le monsieur dans la cinquantaine. Ce dernier lui répond : « not too bad ! » en souriant. (Notes d'observations), ou encore ici : « l'homme sur le banc accoste un jeune homme avec un « hey, what's up ? », puis lui demande quelle date on est aujourd'hui. Le jeune homme reste 2 ou 3 minutes, debout en silence avec le vieil homme (Notes d'observations).

Les interactions génératrices de sociabilité entre personnes marginalisées sont majoritairement de type « intime secondaire » (Wireman, 1984 ; Lofland, 1998), des relations sur le long terme s'apparentant à (ou étant) des relations familiales ou amicales. Ainsi, la manière de s'aborder, de se saluer et les informations connues sur les uns et les autres témoignent de liens très proches. Ici, pas besoin de stimulus de triangulation, les individus s'abordent très souvent sans détour, sans prétextes. Les introductions s'échelonnent de l'absence de salutation (la présence est reconnue dans l'espace, la relation est primaire, mais ne semble pas amicale) aux salutations chaleureuses comme des bisous et câlins entre amis et familles, en passant par les serrages de mains et les *fist bumps* de connaissances et d'amis.

Beaucoup de conversations commencent ainsi sans aucune introduction, peut-être parce que les salutations ont été faites plus tôt, ou parce que ces personnes sont si souvent en contact qu'elles ne se saluent même plus. La conversation tenue est parfois le seul indice que les deux individus se connaissent, comme ici :

L'homme à ma droite demande à un autre homme "How long have they been screaming like that, Cath and her boyfriend?" Il lui répond : « It's her dad ! ». L'homme à droite de l'homme à la droite demande l'heure à l'homme à ma droite et ils commencent à parler de la scène. L'homme à la droite lui dit : « That's her dad ! I thought it was some kind of sugar daddy! ». Je conclus qu'ils se connaissent. (Notes d'observations)

Beaucoup de personnes marginalisées commencent une interaction génératrice de sociabilité par un câlin chaleureux : « une femme avec un t-shirt du café la Maison Ronde rejoint le groupe composé juste de femmes autochtones. Elle s'assoit à leurs côtés. L'homme à la chemise arrive, fait un câlin à une des femmes, puis discute et rigole avec elles » (Notes d'observations), ou « deux femmes autochtones dont l'une est tout le temps au square Cabot se saluent d'un câlin » (Notes d'observations).

Enfin, certaines interactions entre personnes marginalisées inconnues font tout de même appel à un stimulus de triangulation, comme ici avec une cigarette :

Une des femmes à ma gauche mange une compote puis laisse tomber l'emballage derrière. Les femmes discutent en anglais maintenant, l'une d'elles tient une carte sont-elle dit qu'elle donne droit à un café gratuit. Elles interpellent un homme (itinérant), qui fume et boit une bière en marchant. Elles lui demandent une cigarette. Il leur propose de partager, après quelques secondes de pause. Ils n'échangent pas un mot. Quand ils commencent à parler, c'est inaudible. Je ne pense pas qu'ils se connaissaient avant. (OSPC03)

En ce qui concerne les interactions génératrices de sociabilité entre les personnes marginalisées et non marginalisées, elles s'orientent autour de deux stimulus de triangulation, la demande de service et les enfants. Ces interactions sont souvent quasi-

primaires et positives et ont la caractéristique d'être exclusivement initiées par les personnes marginalisées.

Par demande de service, nous référons à une demande de nourriture, de cigarette ou d'alcool. Parfois, la nature de la demande n'est pas claire, due à la barrière de langue entre les différents acteurs (« La femme alcoolisée m'interpelle dans une autre langue en pointant ma bouteille, puis s'éloigne de suite après avoir croisé mon regard interrogateur » [Notes d'observations]), ce qui entraîne souvent le refus du service. Il s'agit donc ici plus d'une tentative d'interaction génératrice de sociabilité que de l'accomplissement de cette dernière. Souvent, le service demandé (et refusé) est le don d'une cigarette, comme ici : « un homme se fait interpeller par 2 femmes autochtones qui veulent des cigarettes. Il se déplace et elles le suivent. L'une d'elles demande « Big Guy has cigarets? ». Il ne semble pas bien le prendre, marmonne, puis s'en va » (Notes d'observations). Très rarement, enfin, une tentative de générer de la sociabilité réussie, comme dans ce cas :

une des femmes autochtones habituellement alcoolisées aborde un groupe de trois jeunes femmes avec des contenants de take out en main. Toutes sont souriantes, discutent quelques minutes, explosent de rire, puis la femme et le groupe de trois s'éloignent chacun de leur côté en souriant. (Notes d'observations)

Enfin, les enfants sont parfois catalyseurs de sociabilité, ou stimulus de triangulation, comme dans ce cas :

Deux femmes autochtones interpellent une toute petite fille (1 an et demi) avec son papa, lui font des coucous, l'applaudissent. Le papa est courtois avec elles. (...) Le papa de la petite fille discute en anglais avec les dames pendant que la petite fille se fait applaudir. Les dames parlent de leurs enfants, mais je ne peux pas distinguer ce qu'elles disent. Elles lui donnent des conseils pour sa fille. Il s'accroupit auprès d'elles au sol pour discuter tout en essayant de motiver sa fille à partir. Celle-ci veut rester avec les femmes. Il lui fait faire l'avion et tout le monde applaudit. Il s'en va en

disant « Thank you, guys ! » aux femmes autochtones avec un petit geste de la main. (Notes d'observations)

Cette interaction témoigne aussi de civilité envers la diversité.

Nous aborderons plus loin en détail le rôle des enfants dans la dynamique de cohabitation de l'espace.

Quelques interactions ont pu être interprétées comme de la défense du territoire, au sens élargi de Delaney (2005), où les acteurs viennent exprimer leur appartenance au territoire (Hall et Hall, 1959), par des actions physiques et des mots. Lors d'une même observation, deux femmes autochtones itinérantes semblent défendre leur territoire via le piano public, fonctionnant alors toujours, la première citée précédemment, appuyant fortement sur les touches semblant en quête de réaction, et celle-ci:

Alors qu'un jeune couple jouait quelques notes ensemble au piano, un couple d'autochtones très alcoolisé est arrivé et les a physiquement poussés pour pouvoir jouer eux-même quelques notes. Le couple, surpris, est parti sans rien dire s'asseoir à l'autre bout du square. (Notes d'observations)

Une autre occurrence, empreinte de paroles extrêmement violentes et de racisme, vient à la fois chercher à défendre un territoire, perpétuer des inégalités et témoigner ce que Lofland (1998) appelle de l'incivilité envers la diversité :

Un vieil homme aborde les policiers, pointe les autochtones du doigt : « Ils font quoi ces animaux encore... c'est dégueulasse. Non, mais regardez-les franchement, ils sont dégueulasses, ils n'ont rien à faire là. » Puis il s'en va d'un air énervé. Je suis choquée par ce que je viens d'entendre. Les policiers aussi on dirait. (Notes d'observations)

Ceci constituera la seule occurrence de racisme exprimé ouvertement par un usager non marginalisé du square envers les autochtones. Au contraire, une occurrence

particulière de civilité envers la diversité aura pu être observée, quoiqu'il est important de rappeler que la civilité envers la diversité n'est souvent pas relevée par l'observateur, car elle entre dans la norme de la société et passe beaucoup plus inaperçue que son contraire. Celle relevée ici présente donc un effort conscient de civilité, visible :

La femme [autochtone] alcoolisée se lève et va parler à la femme de la vente et lui demande à essayer des chaussures. Elle répond oui et la dame commence à essayer toutes les paires de chaussures en demandant les prix. (...) La femme du vide dressing offre une paire de chaussures gratuite à la dame et elle commence à demander si elle peut prendre d'autres choses gratuitement. La femme alcoolisée et celle du vide dressing sont assises en tailleur face à face et essayent tant bien que mal de communiquer. (Notes d'observations)

Quelques minutes plus tard, les mêmes femmes seront observées en train d'assurer l'évitement (*ensure avoidance*) et l'intimité en signifiant à la même femme qu'elles s'en vont et qu'elles ne sont donc plus disponibles à interagir dans l'espace public : « face à l'insistance de la dame alcoolisée, qui touche à tout et laisse tomber les vêtements, les femmes du vide dressing lui disent qu'elles vont ranger maintenant et partir » (Notes d'observations).

Quelques occurrences d'entrave au secours ou de facilitation du secours ont pu être observées. On vient ici regarder si des inconnus, passants et usagers de l'espace, vont rester activement indifférents face à un être humain dans une situation de danger ou au contraire, choisir d'intervenir. Ces interactions ont été limitées lors des observations, compte tenu de la rareté des situations qui peuvent les engranger. La présence de personnes consommant de l'alcool et de la drogue a cependant entraîné quelques-unes de ces occasions. La plupart du temps, une aide a été apportée, comme dans le cas d'une femme ayant beaucoup bu se mettant en danger : « la dame alcoolisée avec le haut bleu déambule au milieu du trafic sur St-Cath et se fait klaxonner. Un homme sur le trottoir la prend par le bras et l'y remet. Elle retourne aussitôt au milieu de la route »

(Notes d'observations) ou d'un père en train d'essayer de calmer sa fille, « pendant que se déroule cette conversation, je vois du coin de l'œil la jeune femme qui hurle et pleure et le père parler calmement avec un jeune homme, que j'entends lui expliquer que la jeune femme doit être « en redescende » [de drogue]» (Notes d'observations).

Lors d'une observation, où le square accueille un événement réunissant une centaine de personnes autour du café La Maison Ronde, cette scène est observée : « le groupe de musique reprend et les deux femmes d'avant recommencent à danser devant eux, entre la foule et les musiciens. L'une d'elles tombe au sol devant la foule et met comme une minute à se relever sans que personne n'intervienne » (Notes d'observations). Ici, nous reconnaissons une situation où un groupe entier fait le choix de ne pas intervenir pour lui venir en aide. Latané et Darley (1970, 1968) avait avancé que cette réaction (ou absence de réaction) pouvait être provoqué par la présence des autres considérée comme une audience à l'intervention qui pourrait être portée, par l'exemple pris sur les autres, restant inactifs, par la combinaison de ces deux premiers menant à penser que l'intervention n'est pas nécessaire, car personne ne réagit et par un sentiment que la responsabilité d'agir est diluée par la présence des autres spectateurs. Il s'agit ici certainement d'une combinaison de toutes ces raisons.

Dans ce cinquième chapitre, après avoir dressé le portrait d'une journée type au square Cabot, nous avons présenté les résultats de cette recherche en ce qui a trait aux acteurs qui fréquentent le square, puis nous avons dressé un portrait de l'appropriation de l'espace, via les activités du quotidien, les activités programmées, l'appropriation du square comme un chez-soi et les activités et comportements hors du commun. Enfin, nous nous sommes intéressés aux interactions sociales entre ces acteurs, principalement caractérisées par la prééminence du rôle de spectateur, l'inattention civile et les

interactions génératrices de sociabilité entre personnes marginalisées de type « intime secondaire ».

## CHAPITRE 6

### MISE EN RELATION ET INTERPRÉTATION DES RÉSULTATS : DE LA COHABITATION À LA DISPERSION

De l'étude des acteurs, des interactions et de l'appropriation du square Cabot semblent ressortir deux dynamiques principales : une dynamique de cohabitation relativement pacifique et une dynamique de dispersion douce, déjà identifiée par Margier (2014). Dans un premier temps, nous nous pencherons sur la cohabitation au square Cabot, parfois pacifique, parfois explosive, régulée par les personnes marginalisées par un contrôle hiérarchique à l'intérieur du groupe et par les personnes non marginalisées par un évitement de l'autre et de la situation de conflit. Ensuite, nous nous intéresserons à la dispersion douce qui, selon cette recherche, est en cours au square Cabot. Celle-ci découle de la présence de populations attirées par les activités programmées, de la présence de la police, du départ d'organismes qui desservaient les personnes marginalisées, de changements structurels comme la construction de condominiums et de comportements discriminatoires face à la diversité.

#### 6.1 La cohabitation au square Cabot : types et mécanismes de régulation

Maintenant que nous avons examiné les manières dont le square Cabot est pratiqué au quotidien par les populations qui le vivent et le traversent, nous pouvons nous pencher sur la nature de la cohabitation entre les différents groupes et sur ce qui semble faciliter et entraver cette cohabitation. Cette partie consitue une réponse à la seconde question guidant cette recherche : « Dans quelles mesures et de quelles manières les différentes

populations qui occupent et utilisent le square semblent-elles cohabiter ? » et apporte plusieurs éléments de réponse à la troisième question : « Comment la nouvelle programmation estivale au square Cabot influence-t-elle l'appropriation de l'espace et la cohabitation ? ». Les constats portant sur la cohabitation se basent essentiellement sur une analyse des interactions sociales présentées précédemment, desquelles nous tirons une interprétation à la lumière du cadre théorique de la cohabitation.

### 6.1.1 Cohabitation pacifique

Les observations ont permis de mettre en évidence que, la plupart du temps, la cohabitation au square Cabot est relativement pacifique, relevant de l'inattention civile, de la mobilité coopérative, de l'importance du rôle de spectateur et de la civilité envers la diversité. Cependant, la cohabitation observée ne reflète pas une mixité poussée entre les personnes marginalisées et les personnes non marginalisées. Les interactions entre les deux groupes sont rares et superficielles, souvent initiées par les personnes marginalisées, dont la tentative d'entrer en contact, de générer de la sociabilité, est ignorée par les personnes non marginalisées, cherchant à garantir leur intimité (Lofland, 1998). Les deux groupes s'approprient le square Cabot, spontanément ou autour d'activités, sont constamment en présence l'un de l'autre, mais se côtoient de façon « tectonique » (Slater, 2006), ils se frôlent au courant de leurs vies parallèles, mais s'évitent le plus souvent. Un intervenant décrit la cohabitation au square Cabot depuis sa réouverture en 2016 en terme de rencontres entre personnes issues d'horizons très différents, pas nécessairement marginalisées :

So I mean, this summer the park was redone, but again, everything was fine, in the sense that... Everybody cohabitated really well together, there was a high volume of refugees that came over who hang out in the park, because there is a YMCA on Tupper that accommodates them. (...) There was refugees from Mexico, Arabic countries... So there is a place on Tupper that accommodates them, so a lot of them are coming over in the summertime and they would hang out in the park because they were events that were going on during the day, there was day camps, there was city

park animators... And then there was the homeless. And then everybody got along really well, it was nice to see all the cohabitation but again, the Open Door was still there and the hospital... I mean the hospital was closed but the structure was still there. So I mean, if you fast forward it and you take away the Open Door and then you put luxury condos, and again people are gonna be worried. (Intervenant 2)

Comme exploré dans le chapitre précédent, les activités programmées par la ville ont été largement instrumentalisées afin de favoriser la cohabitation et que cette dernière améliore la sécurité réelle et perçue des personnes non marginalisées au square Cabot.

Une intervenante explique ce processus :

D'où est-ce qu'il était il y a 4 ans puis où est-ce qu'il est rendu maintenant, je pense que... Bein c'est une grande force parce qu'on a démystifié des peurs. C'est sûr qu'on est toujours en mode évolution, t'sais, mais c'est ça, mais la cohabitation où ce qu'elle est rendue c'est vraiment une belle réussite collective. Tant des gens qui habitent là qui sont comme moins craintifs, ou... qui sont moins comme « hey, le blanc ! ». T'sais moi je suis vraiment comme là, MOI là, mettons, hormis mon chapeau « ville » là, je peux aller m'asseoir avec eux puis ils vont aller me raconter des trucs super comme, perso là, faque c'est, je trouve que c'est une grande réussite. (Intervenant 1)

Comme les observations et les entretiens l'ont montré, la présence des enfants dans l'espace public semble jouer un grand rôle dans la pacification de l'espace, en venant à la fois agir sur le comportement des personnes marginalisées (moins de consommation d'alcool et de violence physique et verbale), sur le sentiment de sécurité perçu et sur l'augmentation d'interactions sociales génératrices de sociabilité entre personnes non marginalisées et personnes marginalisées.



6.1 Interaction entre personnes marginalisées et non marginalisées autour de la présence d'un enfant, sous le regard de policiers (photo : Agnès Granier)

Une intervenante décrit le rôle joué par les enfants dans l'intensification de l'appropriation de l'espace et l'amélioration du sentiment de sécurité :

Parce qu'ils s'y sentaient bien, fait que leurs parents étaient rassurés, fait que là... Mettons que les lundis cinéma famille, on était comme « ahh, les kids on a choisi des films pour vous, il y a du pop corn ! ». donc “mommy, mommy, I want to stay, I want to stay!” Fait que c'est sûr que comme l'enfant il voulait voir le film parce qu'il y avait du pop corn gratuit, donc son parent est resté. Je pense qu'il y a beaucoup de... l'enfant convainc le parent, le parent se sent en sécurité, décide de revenir, revient la semaine d'après. (...) Puis aussi, comme il y avait des camps de jour qui passaient,

ils donnaient l'info à leurs parents. Puis leur parent revenait le soir « mon enfant m'a dit que c'était cool, puis qu'il vous avait vu ». Fait que je pense que... Il faut donner du crédit aux enfants. (Intervenant 1)

Ainsi, pour répondre à la troisième sous-question guidant cette recherche<sup>8</sup>, la programmation estivale a un certain effet positif sur la cohabitation au square Cabot, en grande partie résultant de la présence apaisante d'enfants venus participer aux activités et s'approprier physiquement l'espace.

### 6.1.2 Cohabitation difficile

Parfois, la cohabitation au square Cabot se heurte à un mur d'incompréhension, de fatigue et de lassitude. Face à ce qui pourrait être associé à une occupation de leurs territoires du chez-soi et suite à la consommation de drogue et d'alcool, la tension entre les personnes marginalisées et non marginalisées se rompt parfois, explosant en conflit et agression, en « vocalisation » de la tension, tel que théorisé par Hirschman (1970). Comme abordé précédemment, selon l'intervenante 1, les personnes marginalisées sont toujours sur le qui-vive, en « mode survie ».

Elle ajoute, donnant les raisons qui, selon elle, causent cette cohabitation parfois difficile :

La mère genre pète une coche, elle me pitch le thé, « go away », fait que en une heure, t'sais, il y a beaucoup beaucoup de santé mentale, mélangée avec l'alcool, mélangé avec la drogue, mélangé avec la fatigue, mélangé avec... Donc t'sais... Fait que c'est pas toujours évident. Fait que si toi en plus tu vas vers eux, ils vont être comme... Tu sais jamais dans quel état tu vas les trouver. (Intervenant 1)

La violence est parfois physique et se manifeste par des crachats, des bousculades et des agressions physiques, semblant être provoquée par une combinaison de santé

---

<sup>8</sup> «Comment la nouvelle programmation estivale au square Cabot influence-t-elle l'appropriation de l'espace et la cohabitation ?»

mentale (selon les intervenants, corroboré par les résultats de Margier (2014)) et d'alcoolisme. Bien que ces occurrences soient anecdotiques et causées par un nombre très limité de personnes, elles sont percutantes et viennent imprégner l'image et le ressenti du square bien plus que ne vient le faire la cohabitation pacifique, qui est un processus discret qui se déploie sur le long terme :

La seconde femme autochtone s'approche d'un homme debout à ma gauche et lui demande une autre cigarette. Il lui répond qu'il lui en a déjà donné deux et elle essaye de lui prendre celle qu'il a dans les mains. Elle me regarde et crache à mes pieds. Il lui dit non. Elle jette sa canette de bière violemment dans le bosquet derrière moi. (Notes d'observations)

La dame alcoolisée s'approche d'une jeune touriste et se met à lui hurler dessus à quelques centimètres de son visage. Le chum de la jeune fille essaye de l'éloigner et la femme alcoolisée le saisit par les épaules. La jeune femme ne dit rien, mais essaye de la repousser avec un air de peur et de dégoût sur le visage. Le groupe s'éloigne et la femme alcoolisée continue à les suivre de près hors du square. (Notes d'observations)

Ainsi, la cohabitation est parfois difficile entre les personnes marginalisées et non marginalisées, mais cela semble résulter de problèmes de consommation, de santé mentale, et des difficultés liées à la vie dans la rue plus que d'une lassitude face à l'autre et à sa présence dans l'espace.

### 6.1.3 Mécanismes de régulation de la cohabitation

#### 6.1.3.1 Autorégulation du groupe de personnes marginalisées

En réaction à cette cohabitation parfois explosive, les personnes marginalisées semblent avoir mis en place un système hiérarchique qui sert à autoréguler le groupe, composé selon les intervenants de quiconque est itinérant, peu importe son origine ethnique. Cette autorégulation vient placer des limites, certes inconsistantes, à la

violence que nous avons décrite plus haut, au sein du groupe et envers les personnes non marginalisées.

Un intervenant m'explique le système de régulation en place, comme raconté dans ces notes d'entretien :

Il me mentionne quelque chose qui ne m'a pas été dit auparavant, c'est qu'il y aurait une certaine hiérarchie au sein des itinérants qui fréquentent le square Cabot, qui serait en perpétuel changement, souvent dirigé par des femmes. Il y a vraiment comme un « chef », qui peut donner des ordres, réprimander et ils vont vraiment l'écouter avec attention et ne pas lui désobéir. (Intervenant 3)

Une autre intervenante semble corroborer ces propos :

Puis comme le monsieur à la chemise il autorégule aussi. T'sais parce que oui, ça peut déborder, mais aussi quand il voit d'autres gens qui vont déborder il va les voir, donc t'sais il était comme... des fois super collaboratif, puis des fois comme... OK. (...) Un peu comme un parrain (rires). (...) C'est vraiment lui comme le Alpha là. (Intervenant 1)

Ainsi, ces pratiques viennent nous renseigner sur l'une des manières dont la cohabitation est assurée, du côté des personnes marginalisées, chose que nous nous étions demandé dans la seconde sous-question guidant cette recherche<sup>9</sup>.

#### 6.1.3.2 Contact évité

La cohabitation au square Cabot se caractérise par un évitement mutuel des personnes marginalisées et non marginalisées, notamment de ces dernières envers ces premières. Ces individus choisissent ici la « sortie » telle qu'exposée par Hirschman (1970).

---

<sup>9</sup> «Dans quelles mesures et de quelles manières les différentes populations qui occupent et utilisent le square semblent-elles cohabiter?»

Physiquement, il est difficile de déterminer si les personnes non marginalisées évitent les personnes marginalisées, à cause de la localisation de ces dernières pendant les observations. En effet, leur « coin habituel » se situe proche de l'édicule de métro, devant un itinéraire habituellement très emprunté, mais les travaux présents tout au long des observations bloquaient cette allée, rendant le coin approprié par les personnes marginalisées un cul-de-sac. Cependant, plusieurs fois, des personnes s'étant assises proche de personnes marginalisées ont été observées en train de vite se déplacer après avoir pris conscience d'être à côté de qui ils s'étaient installés, comme ici : « Le monsieur à côté du groupe bruyant s'est lui aussi déplacé aux chaises devant la scène, laissant le banc vide » (Notes d'observations), ou encore ici, « Un couple habillé classe s'est assis sur un des 2 bancs normalement occupés par les personnes marginalisées autochtones et un homme classe sur l'autre banc. Les personnes marginalisées sont toujours sur le muret, proche. (...) Un homme autochtone s'assoie collé au banc des deux personnes classes discutent, puis ils se lèvent et s'en vont aussitôt » (Notes d'observations).

Face à la différence, à des cris, des chants ou des pleurs, les regards sont souvent détournés, les pas accélérés, sans confrontation :

La femme alcoolisée se saisit du micro pour faire des bruits gutturaux (chants de gorge ? ou pleurs ?) intervalles de cris. Quelqu'un lui débranche le micro et les musiciens sont obligés d'interrompre leur performance. Le monde debout se disperse. (Notes d'observations)

Un homme SUPER agressif va boire à la fontaine en hurlant des insultes à tous ceux qu'il voit. Il fait peur et personne n'ose bouger ou lever la tête. Il se met devant deux jeunes hommes et leur beugle des insultes dessus. Ces deux derniers, pourtant à 50 cm de l'homme, ne bronchent pas. Ils ne le regardent pas non plus s'éloigner. Il repart, toujours en hurlant à pleins poumons des insultes, s'arrêtant parfois pour agrémenter de coups de poing dans le vide ses propos. Un des deux jeunes hommes s'en va quelques minutes plus tard. (Notes d'observations)

Les notes d'un entretien reflètent bien cette dynamique d'évitement, qui introduit la dynamique de dispersion douce et d'injustice :

Puis quand je lui ai demandé par rapport aux événements, à la nouvelle programmation, il me dit qu'ils y sont complètement indifférents, par contre selon lui, l'indifférence ne va pas du tout dans les deux sens. Il me dit que les nouvelles personnes qui fréquentent le square, elles, n'aiment pas y voir des itinérants, de la drogue, et eux ont tendance à appeler la police. Ils viennent voir un spectacle sur la scène puis ils vont appeler la police, pour dénoncer une consommation d'alcool, etc., puis selon lui la police réagit toujours lorsqu'un citoyen lambda la contacte vis-à-vis des itinérants du square Cabot, alors qu'à l'opposé, visiblement ils se fichent complètement des plaintes que pourraient déposer les itinérants. Il me dit qu'il voit bien que les personnes évitent les personnes marginalisées. (Intervenant 3)

Ainsi, alors que les personnes marginalisées semblent s'autoréguler pour préserver une certaine cohabitation, les personnes marginalisées, semblent de leur côté choisir l'évitement pour préserver le calme, voir parfois le dédain de l'autre et des choses qu'il peut essayer d'exprimer.

## 6.2 La dispersion comme forme d'exclusion résultant du revanchisme

Cette partie, traitant de la dispersion des personnes marginalisées, constitue une réponse à la troisième question guidant cette recherche : « comment la nouvelle programmation estivale au square Cabot influence-t-elle l'appropriation de l'espace et la cohabitation ? » et vient ajouter des éléments influençant la dispersion que nous n'avions pas identifié lors de la formulation de cette question.

La dispersion douce qu'avait fait ressortir Margier (2014), consiste à une dispersion peu visible des populations marginalisées, qui quittent progressivement un espace, car ils en sont repoussés. Nous avançons que, selon notre recherche, cette dispersion n'est pas si douce. Si elle n'implique pas nécessairement de violences physiques, elle

implique plusieurs violences symboliques. Il s'agirait ainsi d'une forme d'exclusion sociale et physique, conséquence des populations attirées par les activités programmées, de la présence policière, de la criminalisation de l'itinérance et du départ des organismes de services aux personnes marginalisées, en combinaison, ce qui regroupe également tous les éléments définissant le revanchisme selon Johnsen et Fitzpatrick (2010).

#### 6.2.1 Dispersion par la présence des populations attirées par les activités

Les activités, bien qu'elles tentent d'être inclusives des personnes marginalisées, incluant (et surtout) les personnes marginalisées autochtones, semblent entraîner une dispersion douce sur le long terme par l'empiétement sur le chez-soi de certains individus par les nouveaux individus qui viennent fréquenter le square soit directement pour participer aux activités, soit indirectement, parce que les activités ont rendu l'espace plus sécuritaire, ou du moins ressenti comme tel. Cet élément est cependant très difficile à observer, au-delà des éléments de conflit et d'évitement décrits plus hauts et n'est pas beaucoup revenu lors des entretiens. Il est ainsi difficile de donner une réponse complète à la troisième sous-question que nous-nous étions posés sur l'influence des activités programmées, au-delà de ce que nous avons présenté plus haut. La dispersion causée par les activités est ainsi très difficile à observer dans le laps de temps permis par cette étude et nécessiterait une étude longitudinale à travers les années, impliquant des relations de confiance avec les personnes marginalisées fréquentant le square, pour pouvoir recueillir leurs expériences et leurs impressions.

#### 6.2.2 Dispersion par la présence de la police et la criminalisation de l'itinérance

La présence de la police est, selon cette étude, un élément déterminant de la dispersion douce des personnes marginalisées, le square étant très surveillé et contrôlé par la police. Bien que cela ne relève pas directement de la nouvelle programmation au square Cabot, l'intensification de la surveillance policière fait partie des nouvelles stratégies

accompagnant la revitalisation du square. La police agit sur la dispersion par sa constance, la nature des ses actions, parfois musclées ou manquant de sensibilité et les biais qu'elle entretient envers les personnes marginalisées et plus particulièrement les autochtones.

#### 6.2.2.1 La présence constante

D'après les observations et les entretiens, la présence constante de la police, des postes 12, 50 et de la BEP, crée une menace constante qui rend la vie des personnes marginalisées plus difficile, mais aussi qui met les interventions des travailleurs de rue auprès de ces derniers en péril. Nous avançons que la présence constante, sans interactions directes avec les personnes marginalisées, vient créer une ambiance négative et un climat de non-confiance. La présence de la police est souvent symbolique, elle dissuade les actions illégales et dérangeantes, tout en rassurant les autres usagers du square que l'espace est surveillé et donc sécuritaire. Dans cet extrait d'une observation, nous pouvons observer la coexistence de ces deux dynamiques :

Les deux cadets de la police viennent ici aussi et surveillent très visiblement les trois femmes plus les trois autres femmes qui viennent d'arriver. Elles marchent en titubant et parlent fort proche de la table des jeux d'échecs. Une des femmes commence à jouer avec les sacs de sable et un homme qui jouait plus tôt la rejoint. Un vieil homme aborde les policiers, pointe les autochtones du doigt : « Ils font quoi ces animaux encore... c'est dégueulasse. Non, mais regardez-les franchement, ils sont dégueulasses, ils n'ont rien à faire là. » Puis, il s'en va d'un air énervé. (Notes d'observations)

Pour cet homme aux propos extrêmes, que nous avons mentionnés précédemment pour illustrer un cas d'incivilité envers la diversité, la présence de la police vient légitimer ses propres sentiments racistes, impliquant que les individus autochtones ne devraient pas être dans l'espace.

Souvent, les policiers ne font que venir, s'arrêter, sans intervenir ou n'avoir l'air d'expressément surveiller l'espace : « les policiers discutent toujours et rient sans observer l'espace, je me demande s'ils sont là uniquement pour assurer une présence symbolique » (Notes d'observations). Parfois, les échanges sont même cordiaux : « les cadets de la police sont de retour et se placent directement en face des Autochtones. L'une des deux femmes les interpelle et un des policiers lui répond que tout va bien avec un sourire, puis ils se retournent vers les Autochtones » (Notes d'observations).

La nature cordiale, voire sympathique, de certains échanges n'enlève rien à leur persistance, comme dans ce cas :

Un homme autochtone s'assoie collé au banc où deux personnes élégantes discutent, puis se lève et s'en va aussitôt. Je comprends mieux pourquoi alors que je vois deux policiers arriver, qui abordent le groupe de personnes marginalisées, puis s'en vont après deux minutes parler à l'homme qui venait de partir et s'était assis proche de La Maison Ronde. Ils parlent deux minutes puis les policiers s'en vont en disant un au revoir sympathique. Ils repartent dans la direction opposée, marchant lentement et observant le concert. (Notes d'observations)

Selon un intervenant, le fait que la BEP circule à vélo rend la régularité de sa présence d'autant plus menaçante, puisqu'ils arrivent très rapidement dans l'espace et y viennent, toujours selon lui, exclusivement dans le but de distribuer des contraventions.

#### 6.2.2.2 Les interventions musclées ou manquant de sensibilité

Ces interventions n'ont pas été observées, mais ont été très souvent abordées lors de tous les entretiens, qui dénoncent des comportements manquant de sensibilité, voire illégaux envers les personnes marginalisées. Selon les intervenants avec qui nous sommes entretenus, ces comportements sont l'apanage de la BEP, dont les agents ne sont pas formés à l'intervention communautaire et dont l'objectif est la sécurité des espaces publics. Selon un intervenant, la présence policière s'est largement accrue

depuis la rénovation et comprend des pratiques illégales, comme fouiller et vider des sacs au sol. Ce même intervenant me mentionne également un fossé de compréhension entre la réalité du square et la ville et plusieurs intervenants, notamment la police, principalement le fait que les personnes qui sont au square Cabot aient pour beaucoup eu une histoire très difficile, dans leurs communautés d'origine, avec les séjours dans les pensionnats, la drogue, la violence, le viol ou l'addiction. Toujours selon lui, la police ne prend pas en compte que ces personnes ont une histoire incroyablement difficile, « qu'ils ont peut-être tremblé toute la matinée de manque d'alcool, puis qu'ils sont allés mendier quelques heures pour pouvoir s'acheter cette bière, puis maintenant ils sont en train de boire une bière dont ils en ont besoin dans le présent pour survivre, une bière qui va être renversée au sol sans scrupules » (Intervenant 3).

À propos de la police qui agit dans le réseau du métro montréalais, un intervenant nous partage son opinion sur une police qui fait son travail, mais manque de jugement :

Unfortunately most of them are bad. I mean, seeing somebody get a ticket in the middle of winter because they're sleeping down on the ground... This is how I look at police... Police are obviously... Human beings. With that being said, they know what is right and what is wrong and my problem is that oftentimes they don't use judgment. So if it's the middle of July and it's not freezing outside and people are not allowed in the metro, ok, I'm fine with asking somebody to leave. That's not that big of a deal. If it's the middle of January and it's minus 20 or 25, I understand people are not allowed to be in the metro, but at the same time you have to use judgement. Somebody's life is more important than public space appearance, you know. So... Me seeing somebody get a ticket for being seated on the ground and forcing them to go outside and freeze to death, that's going to be lodged in my memory. (Intervenant 2)

Un autre intervenant nous mentionne d'ailleurs que plusieurs personnes en situation d'itinérance ne veulent plus se rendre au square Cabot de peur de se voir donner une autre contravention qu'ils ne peuvent pas payer. En conséquence, il a déplacé certaines

de ses interventions en périphérie du square, pour certaines personnes qui avaient l'habitude d'y vivre, mais qui maintenant craignent d'y retourner.

### 6.2.2.3 Les biais contre les personnes marginalisées : actions illégales de la police

Parfois, les actions de la police dépassent le simple manque de discernement et deviennent illégales. Selon les intervenants, il est très facile pour un policier de se sortir en toute impunité d'une intervention illégale auprès d'un individu marginalisé. Ainsi, beaucoup de ces derniers ont peur ou manquent de confiance en la police, ont des contraventions en retard à payer, ils n'iraient donc pas dénoncer à la police un comportement illégal d'un agent envers eux.

Un intervenant nous raconte deux instances d'actions illégales de la police, aux conséquences graves :

And then you have the BEP whose mandate is to make public places enjoyable for tourists and you know ... commercial businesses and stuff like that. So their mandate requires them to be a little bit more forceful. And so every time I've seen them do an intervention, it usually ends up with someone being ticketed. So the first time I've encountered BEP was with two gentlemen that are homeless and they were both given tickets. (...) So, one of the guys got his ticket first and then he came to see me and I asked him what happened and then he said "I wasn't doing anything, we were sitting down on the ground and he gave us tickets" and I said "No, that doesn't make any sense, were you drinking, did you have alcohol?". He said "no, there was no alcohol". "Where you sleeping?" "no", "where you yelling?", "no" ... "What were you doing?", "nothing, I was just sitting down and doing nothing". And I said, "Ok, can I see your ticket?" and showed me the ticket and the ticket said "Être assis sur le sol". (...) So these two gentlemen got tickets for literally be seated down on the ground and I saw it with my own eyes. Fast forward... This was last winter. Fast forward to this winter, one of those guys froze to death. So instead of being able to sit down on the ground in the metro, not bothering anybody, they weren't even panhandling, they were just sitting down talking to one another, when the police comes, because obviously nobody enjoys being ticketed, so they went outside, I think he slept outside, and I think it

happened to be a little colder than the human body can tolerate and he ended up freezing to death. (Intervenant 2)

Un autre intervenant nous compte l'histoire d'un itinérant du square Cabot qui, sévèrement battu par un agent de sécurité travaillant à proximité, est allé porter plainte avec preuves vidéo à l'appui et s'est vu refuser le droit de porter plainte. Il dénonce d'ailleurs l'inégalité de traitement des plaintes des itinérants du square Cabot face à celles déposées par les autres usagers du square, mentionnant, comme nous l'avons exposé précédemment, que la police répond rapidement et facilement aux demandes des usagers non marginalisés quant aux comportements des usagers marginalisés.

La police réagit à ces plaintes en venant fouiller les sacs et vider les contenants d'alcool, comme le raconte un intervenant :

BEP, when they came in... They just... They look for alcohol, they ask you if you have alcohol, they open your bag without your permission, which is against the law. If they see alcohol, they'll take it out, they'll open it, which is not legal either, they'll empty it out. They're very... I don't know what the word I'm looking for is but they're... In my opinion they're not very helpful. (...) What I mean, the results that they're looking for aren't really... Because people are just gonna adapt to how they're doing their job. And then obviously they adapt because if I see police coming and I know they're gonna give me a ticket for having alcohol, I'm gonna put alcohol in my bag and then they adapt by going into your purse without permission, you know, so it's just a vicious cycle. (Intervenant 2)

Parfois, à ces comportements illégaux venant de représentant de la loi, s'en ajoutent d'autres, méprisants et inhumains, représentant le sentiment d'invincibilité de certains agents face à des individus sans recours :

But an incident that happened this summer after an officer went into a woman's bag, she had said something that upset him, I can't remember exactly what it was, but ... he turned around and he blew her a kiss and he said "I love you too". Yeah. So, because he was on a bike and he was getting ready to drive off, I said out loud to him "excuse me, what you did

was unprofessional and not warranted” like, you were wrong. So, he and his three colleagues circled back. Long story short, he told me to get the F out his park or he was going to give me a ticket. I said “I’m not leaving, I’m working, this is part of my job, I advocate for people who don’t have a voice and what you did was wrong”. He started pushing me, took his bike, pushed it on me... (Intervenant 2)

Ce même intervenant nous mentionne néanmoins que des mesures sont en cours pour rendre ces interventions plus humaines, en collaboration avec cette unité de la police montréalaise.

La combinaison de la présence constante de la police, de ses actions musclées voir illégale et d’un biais rendant la défense légale des personnes marginalisées très difficile rend, selon ces résultats, le square Cabot inhospitalier pour les personnes marginalisées, causant une dispersion douce, causée par la peur et la lassitude. L’itinérance y est criminalisée, que cela soit par la pression, l’application sans distinctions ou sensibilité des lois ou le passage dans l’illégalité, relevant souvent de l’humiliation. Ces éléments, « sealing off a public space by brute force, redesigning it, and then opening it with intensive surveillance and policing » (Low, 2006, p. 83) pourrait même représenter un ensemble de phénomènes précurseurs à la gestion privée de l’espace (Mitchell, 1995; Smith, 1999; Low, 2000).

Pour d’autres auteurs, la criminalisation de l’itinérance remet en cause la citoyenneté :

[...] du déploiement d’une réglementation de l’espace public urbain qui, sans cibler ouvertement l’extrême pauvreté et l’itinérance, vise implicitement l’exclusion de cet espace des manifestations publiques de ces problématiques sociales. Ces contradictions, sur le plan de l’intervention sociale, soulèvent ainsi la question de l’harmonisation des politiques publiques, et ce, en regard des principes fondamentaux de citoyenneté et de démocratie. (Laberge *et al.*, 1998, p. 94, cité dans Colombo et Larouche, 2007, p. 123).

### 6.2.3 Dispersion par le départ des organismes qui les ancrèrent dans le quartier

Les résultats de cette recherche semblent indiquer une désappropriation symbolique de l'espace par les populations autochtones causée en partie par le départ des organismes qui les ancrèrent dans le quartier. En effet, elles étaient originellement là grâce à la présence d'organismes qui leur rendaient service, et elles quittent maintenant, car les organismes ferment ou quittent le quartier. La relocalisation de Open Door hors du quartier, où les pressions populaires de types NIMBY (Not In My Backyard) (Dear, 2007) l'ont empêché de rester, dernier organisme à la présence forte et importante pour les itinérants du square Cabot, est train de changer considérablement la situation des personnes marginalisées du quartier. Les opinions divergent chez les intervenants. Certains évoquent un départ des personnes marginalisées du quartier vers là où se relocalisera Open Door, alors que d'autres pensent qu'ils resteront dans le quartier par attachement à leur chez-soi, les exposant aux dangers d'une survie plus difficile.

Une intervenante évoque un déplacement : « T'sais donc il y a vraiment un mouvement des populations. Puis il y a deux ans ça a changé, l'année passée il y avait le module du nord, qui était à la résidence aux YMCA, fait que comme ça ça a bougé, ça a changé le portrait des clientèles. Fait que je pense qu'ils vont juste plus loin ou ailleurs là » (Intervenant 1), sans pour autant évoquer où pourrait être l'« ailleurs » qu'elle mentionne. Un autre intervenant (Intervenant 2) pense que les itinérants pourraient se relocaliser autour de Berri-UQÀM, se faisant s'exposant à une communauté de personnes marginalisées à majorité francophone, qui pourrait les discriminer. De plus, il craint que les personnes marginalisées du square Cabot soient, dans l'est de Montréal, plus exposées aux drogues par injections, peu courantes au square Cabot.

Un autre intervenant encore évoque la possibilité que les personnes marginalisées se déplacent non loin du square Cabot, mais soient reléguées dans des espaces plus dangereux, dans les recoins des ruelles ou sous l'autoroute qui passe à proximité,

espace déjà fréquenté par un groupe plus violent que celui du square Cabot (Intervenant 3). Selon lui, les itinérants voudront rester dans le quartier, même s'ils auront moins de services, moins de ressources et seront plus en danger, repoussés dans des recoins où eux-mêmes refusent encore d'aller.

#### 6.2.4 Dispersion par les changements structurels du quartier : les condominiums

Pour tous les intervenants, le changement apporté par le départ de Open Door est profondément lié aux changements que la présence de nombreux condos en lieu et place de l'ancien Children's Hospital va causer.

Selon un intervenant (Intervenant 3), l'intention derrière la construction des condos est clairement de vider le square de ses itinérants et de les repousser ailleurs. Selon lui, les itinérants auront déserté le square dans un horizon de 5 ans.

Un autre intervenant explique l'effet combiné du départ de Open Door et de la construction des condos :

When the hospital was there, when Open Door was there... Nobody had to really worry about all the changes that were gonna take place. But right now, as it stands, Open Door is leaving and the hospital is gonna be turned into condos. So with that being said, obviously there is gonna be people who are gonna be worried about property value and just... The space... I mean, there is a lot of people who... Don't think it's really appealing to have... A high population of homeless in and around where they live. It makes them feel uncomfortable with... Again, with the Open Door closing, if people do not migrate to the new shelter that's gonna open, they're gonna be left without a resource and that's probably gonna be... That's probably going to mean more people in the metro, more people in the shopping center. Open Door provided many services, one being food. So, if there is no food, people are gonna start either panhandling and using their money, or stealing. And I know already that there is a lot of theft that happens in the grocery stores... (Intervenant 2)

Il conclut à ce sujet sur l'injustice de ce déplacement :

I don't think it's fair that pressure would be put to relocate an individual who has spent the last fifteen, twenty years, hanging around in the square, you know, just because it's not visually appealing to someone who is investing in a condominium. (Intervenant 2)

#### 6.2.5 Dispersion par des comportements discriminatoires face à la diversité

Cette idée de déplacement causé par une volonté d'avoir un espace « propre » revient également à plusieurs reprises par des mentions des pressions exercées par la ville de Westmount et ses habitants sur le square Cabot, qui, rappelons-le, se trouve immédiatement à la frontière entre la ville de Montréal et la ville de Westmount. Pour les itinérants, parlant majoritairement anglais, la présence de Westmount apporte un certain confort linguistique, l'assurance de comprendre et de se faire comprendre. Selon les intervenants, c'est à cause de pressions de la part d'habitants de Westmount que Open Door n'a pas pu se relocaliser dans le quartier, faisant face à un phénomène de NIMBY. Un intervenant ajoute: « that, again, gives the feeling that they wanted them to be somebody else's problem » (Intervenant 2). Un autre intervenant voit dans les condominiums en construction une extension de la politique de Westmount, qui ne veut pas des itinérants. D'ailleurs, il me mentionne que plusieurs fois, des sociétés de sécurité privées de Westmount ont reconduit des itinérants qu'ils avaient trouvés dans les rues de Westmount directement au square Cabot (Intervenant 3).

Mitchell (2006), décrit, à propos du cas de San Diego, l'ensemble de processus menant à la privatisation de l'espace public et à la dispersion des personnes marginalisées :

They [the homeless] are seen as the primary impediment to redevelopment and its success. In order for redevelopment to succeed, the city had to find ways to remove-or at least to manage- the homeless population. Yet at the same time, redevelopment itself exacerbates and causes both invisible and visible homelessness as single-room occupancy hotels are destroyed, rent rise, shelters are relocated, and services (like public toilets) closed down. (Mitchell, 2006, p. 145)

Cette citation aurait pu tout aussi bien décrire le processus à l'œuvre au square Cabot, où tous les éléments menant à la privatisation et à l'exclusion semblent être réunis.

Dans cette partie, nous avons mis en évidence les dynamiques de cohabitation au square Cabot, tantôt pacifiques, tantôt explosives, puis les nombreuses dynamiques de dispersion des personnes marginalisées à l'œuvre. Ainsi, il semble que si la cohabitation, en favorisant un apprentissage de l'altérité au quotidien, ne devrait aller qu'en s'améliorant, de trop puissantes et trop nombreuses tentatives, plus ou moins conscientes et volontaires, de « nettoyer » l'espace sont à l'œuvre, purifiant l'espace par la disparition de l'élément considéré comme disruptif par beaucoup : les personnes marginalisées. Ainsi, les dynamiques à l'œuvre au square Cabot sont un exemple de revanchisme, alors qu'on y retrouve des moyens d'actions législatifs (criminalisation de l'itinérance), physiques (rénovation de l'espace pour plus de visibilité) et de surveillance (patrouilles policières, privatisation) (Johnsen et Fitzpatrick, 2010). Alors que ce mémoire ne permet pas d'examiner la dimension discursive du revanchisme, la brève revue de presse réalisée pour l'écriture du chapitre 4 laisse à penser qu'une analyse détaillée du vocabulaire utilisé pour parler du square Cabot pourrait faire ressortir des éléments de discours relevant du revanchisme, comme par exemple la «description de personnes en situation d'itinérance comme dangereuses, responsables de leur propre sort, sales», exemples cités par Johnsen et Fitzpatrick (2010, p. 1704) en illustration du revanchisme discursif.

Effectuons maintenant un retour sur les hypothèses exposées au début de cette recherche, en conclusion de ce mémoire.

## CONCLUSION

La question de recherche guidant ce mémoire, « Comment le square Cabot est-il approprié par les différents individus et groupes qui le vivent et le traversent, depuis sa réouverture en 2016 ? », a impulsé un travail se focalisant sur l'après-revitalisation d'un espace urbain central. Cette recherche s'est déroulée dans le contexte unique d'une appropriation importante par des populations marginalisées, principalement autochtones, contexte dont nous avons tenu compte dans notre manière d'aborder l'espace. Trois hypothèses avaient été formulées. La première avançait la présence d'une appropriation physique intense en période estivale. La seconde supposait que les activités programmées allaient être rassembleuses dans leur immédiateté. Enfin, la troisième supposait qu'une dispersion douce des personnes marginalisées était en cours au square Cabot, causée par un empiétement sur leur chez-soi. Afin de vérifier ces hypothèses et de répondre à la question de recherche, 35 heures d'observations directes au square Cabot et trois entretiens demi-dirigés auprès d'intervenants clefs du milieu ont été menés en 2017-2018.

Une première hypothèse supposait que le nouvel aménagement de l'espace (depuis sa réouverture en 2016), ainsi que les installations estivales et la programmation, attirent des individus qui ne fréquentaient pas le square avant sa rénovation, entraînant une rétention des passants dans l'espace, qui vont s'y arrêter, s'en imprégner et se l'approprier. Cette hypothèse semble être vérifiée, l'espace étant toujours occupé par des individus marginalisés et non marginalisés, vacants à leurs occupations quotidiennes et programmées. La présence des enfants aux activités programmées, qui au dire des intervenants est en augmentation depuis la rénovation, semble jouer un rôle

positif dans la cohabitation en incitant à des comportements plus calmes et en faisant augmenter la sécurité réelle et perçue.

Une seconde hypothèse avançait que les activités organisées au square Cabot en période estivale peuvent être des éléments rassembleurs qui entraînent de nouvelles interactions sociales, dont des interactions entre individus marginalisés et non marginalisés, qui permettent de diminuer le stigma de ces derniers envers ces premiers. Les résultats montrent cependant que, si les personnes occupent un même espace et participent parfois en même temps aux mêmes activités, peu de contact n'est fait entre les personnes marginalisées et non marginalisées et que lorsque ce contact arrive, il est souvent négatif. Ainsi, si elles permettent, pour les individus non marginalisés, de se confronter à la différence, pour reprendre les mots de Germain *et al.* (2014), cette confrontation n'a des bénéfices que limités si les interactions entre les personnes marginalisées et non marginalisées ne sont réduites qu'au strict minimum. Ces résultats vont donc plus dans le sens des détracteurs de la théorie du contact d'Allport, avançant que les interactions entre des groupes différents peuvent exacerber les tensions entre ces groupes à cause de la compétition pour les ressources disponibles (Valenty et Sylvia, 2004 ; Valentine, 2008).

Une troisième hypothèse supposait que le square rénové et les activités estivales, en attirant plus de monde et plus de contrôle dans l'espace, venaient empiéter sur le « chez-soi » de certaines personnes marginalisées et entraîner une exclusion et une dispersion douce, comme l'avait évoqué Antonin Margier (2014). Ainsi, ce dernier avait déjà constaté que ces activités, organisées dans l'espace de vie de plusieurs individus marginalisés, leur laissaient entendre que cet espace n'était pas le leur et que leur présence n'était pas désirée dans le square. Nous avons supposé que cette intrusion dans leur espace de « chez soi » était également intimement liée à l'intrusion permanente des forces de police, qui déjà au moment de l'étude de Margier, venaient s'assurer du respect des lois et des règlements dans le square, illégitimant la présence

même des personnes marginalisées. Concernant ces deux premiers points, les résultats de cette recherche tendant à pointer vers une dispersion principalement causée par la criminalisation de l'itinérance imposée par certains policiers, aux comportements parfois injustes, inhumains, voire illégaux. Cette criminalisation parallèle un urbanisme revanchistes ayant construit un espace facile à surveiller et réduisant la possibilité de se l'approprié comme un chez-soi. Nous avançons ainsi que la dispersion des personnes marginalisées au square Cabot depuis sa rénovation n'est plus douce, elle se fait rapidement et par l'usage de l'intimidation et de pratiques malhonnêtes.

Nous avançons également que la présence des activités vient à long terme affecter l'appropriation du square par les personnes marginalisées et que ceci n'est pas en contradiction avec une participation sporadique aux activités par les personnes marginalisées. Ce point a pu être démontré à moindre effet que le point précédent, mais il semblerait qu'en attirant de nouvelles populations dans le square, les activités auraient un effet de dispersion sur les personnes marginalisées, ce qui n'est pas nié par le fait que ces derniers, présents dans l'espace toute la journée, participent parfois aux activités ou n'y opposent pas un rejet catégorique.

Il semblerait également, selon les intervenants rencontrés, que la construction des condominiums autour du square et la gentrification rapide du quartier viennent également jouer un rôle dans la dispersion des populations marginalisées, au même titre que le départ des organismes leur rendant service. La combinaison de ces différents éléments fait du square Cabot un espace hostile, de manière plus ou moins violente ou évidente, aux populations marginalisées, qui ne semblent pas avoir d'autre choix que de le quitter.

Enfin, nous avançons que cette dispersion est un effet désiré par plusieurs instances de gouvernance, quoiqu'inavouable, qui veulent « nettoyer » l'espace et rendre le quartier plus reluisant et attirant, tant pour les acheteurs de l'immobilier en pleine explosion

dans les environs que pour les touristes. Ce point semble être corroboré par les comportements de certaines unités de la police montréalaises, ainsi que par certaines institutions de pouvoir bloquant la relocalisation des organismes de services aux personnes en situation d'itinérance, le « pas dans ma cour » se transformant en dispersion vers l'inconnu, le danger et l'invisibilité, pour les personnes marginalisées.

Ces résultats, dans leur ensemble, font penser à un urbanisme revanchard se manifestant par à une purification de l'espace, dont Sibley (1995) parlait en ces mots :

Self and other, and the spaces they create and are alienated from, are defined through projection and introjection. Thus, the built environment assumes symbolic importance, reinforcing a desire for order and conformity if the environment itself is ordered and purified; in this way, space is implicated in the construction of deviancy. Pure spaces expose difference and facilitate the policing of boundaries. (Sibley, 1995, p.86).

Ces descriptions semblent correspondre au processus qui s'accroît actuellement au square Cabot, où l'espace rénové, approprié par de nouveaux individus et la dispersion en cours viennent purifier l'espace en exposant la différence à la fois physiquement (espace ouvert aux usages définis) et symboliquement (criminalisation de l'itinérance, *othering*, usage d'une culture minoritaire pour l'animation d'un espace). Le cas du square Cabot semble ainsi présenter tous les mécanismes du revanchisme tel que décrit par Johnsen et Fitzpatrick (2010).

Cette recherche vient ajouter aux résultats de la thèse d'Antonin Margier (2014) en ce qui a trait à la dispersion alors douce et maintenant violente et rapide et mettre en évidence une accentuation de certains phénomènes, à mesure que le revanchisme s'installe au square Cabot. Cette recherche contribue à une meilleure compréhension des implications de la revitalisation des espaces urbains centraux sur leur appropriation et la cohabitation de ses usagers. Elle met en évidence l'existence d'un système d'exclusion des personnes marginalisées lors de la revitalisation d'espaces publics

centraux injuste et violent. L'usage de l'observation directe comme méthode principale de recherche vient démontrer sa pertinence pour l'étude de ces phénomènes.

Cette recherche comporte plusieurs limites, découlant principalement de la méthode utilisée et du terrain en lui-même. Premièrement, la réalisation des entretiens en tant que méthode complémentaire fut compromise à plusieurs reprises, du au manque d'intérêt à participer ou du manque de réponses aux invitations des personnes contactées. Alors qu'il aurait été extrêmement pertinent de parler à des usagers du square, personne n'a voulu participer à des entretiens, sous une forme longue, d'abord, puis sous la forme d'un entretien *in situ* pop-up d'une dizaine de minutes. Il nous sera expliqué, lors des derniers entretiens conduits auprès d'intervenants, que les personnes marginalisées du square Cabot sont très méfiantes des inconnus et, conscients de l'image souvent négative reflétée d'elles par l'opinion publique, à la fois sceptiques à l'idée de s'exprimer, mais aussi lassées d'une attention qui n'aboutit pas à un changement positif à leur situation. Selon les intervenants, il aurait été certainement possible de leur parler suite à un processus introductif de plusieurs mois réalisé par des personnes de confiance, où notre présence sur le terrain auprès des intervenants aurait dû être continue et prolongée. Ceci aurait, selon plusieurs intervenants, posé des problèmes déontologiques dans la pratique de leur profession. Ce type d'observation participante aurait ainsi été extrêmement difficile à appliquer dans le cadre d'un mémoire de maîtrise. Deuxièmement, les observations pour ce mémoire, réalisées en 2017 ont été réalisées dans un contexte particulier. En effet, l'édicule de métro donnant sur le square fut en travaux pour toute la longueur des observations, créant, d'une part beaucoup de nuisances sonores, mais modifiant, surtout, les dynamiques d'appropriation de l'espace, qui sont certainement, alors que l'édicule est à nouveau en fonctionnement, différentes.

Nous pouvons constater, au cours des dernières années, une multiplication d'actions de revitalisation et de réappropriation d'espace urbain à Montréal, via une combinaison

de revitalisation, d'urbanisme tactique et de programmation. Ces espaces publics, cible des rénovations, sont souvent considérés comme sous-utilisés ou abandonnés, mais ne le sont souvent pas aux yeux de tous, beaucoup accueillant des individus marginalisés depuis de nombreuses années. Nous pouvons par exemple penser, à Montréal, à la place Émilie Gamelin, transformée en « Jardins Gamelins » l'été, ou encore à la rénovation à venir du square Viger. Ces deux espaces ont été, historiquement, occupés par des personnes marginalisées, dont le sort semble être une préoccupation absente ou minimale. Il paraît important à la lumière des résultats de cette recherche, de tirer une sonnette d'alarme sur les conséquences de la revitalisation d'espaces urbains centraux appropriés par des personnes marginalisées, qui peuvent, dans un tourbillon d'injustices, se retrouver tout à la fois criminalisées, exclues, dispersées et déplacées, parfois loin des organismes pouvant leur venir en aide, souvent loin de leur communauté et de lieux pleins de sens et de souvenirs qui leurs sont importants.

Dans une optique de poursuite des travaux sur l'appropriation et la cohabitation dans des espaces publics revitalisés, il serait très pertinent de se pencher sur les dynamiques d'exclusions à l'œuvre dans ces espaces et, sur le long terme, sur le sort des personnes marginalisées : où et comment sont-elles reléguées ? Quelles sont les conséquences sur leur sécurité ? Sur leur santé ? Concernant les populations autochtones fréquentant les espaces publics revitalisés, quelles sont les conséquences pour eux, particulièrement, compte tenu de leurs situations, contextes et histoires uniques ?

Ces espaces semblent ainsi se multiplier, au profit d'une image moderne, dynamique et colorée de la ville, mais quelles en sont les conséquences ? Comment les personnes marginalisées ou encore autochtones pourraient-elles être incluses, impliquées et écoutées, dans la vie et la construction des espaces qu'elles habitent ?

## ANNEXE A

## GUIDE D'ENTRETIEN EN ANGLAIS

**GUIDE D'ENTRETIEN PERS CLEF**  
**Étudiante-chercheuse : Agnès Granier (UQAM)**

Date et heure :  
 Nom de l'informateur :  
 Lieu :

## • Contexte :

- Research on the cohabitation at Cabot square
- Case study on the influence of the new installations and activities

Ethics : confidentiality of data, freedom to answer or not, there is no right or wrong answer, recording, questions ?

## SIGNING OF THE PAPER

This interview has three main parts :

1. Your role at Cabot square
2. The life of Cabot Square in General
3. The Square Cabot with the new lay out and programmation

## LANCER L'ENREGISTREMENT

## 1. YOUR ROLE

You work at Cabot Square, why ?

- Role
- Mission
- Motivations
- Issues at stake
- Goals

## 2. THE USES OF CABOT SQUARE

- I'd like you to talk a bit about Cabot square, its qualities, what it lacks, what you like or dislike.

- I'd like you to describe what happens at Cabot square, it's ordinary and out of the ordinary uses, who uses it and why.

Themes to cover :

- Population : the people who use the square
- Problems between users : tension, conflicts, evolution or relations, why
- Social mix and gentrification : different groups inhabiting the neighborhood and the square
- Homelessness : composition, change in time, relations between different groups of

homeless people

- The layout of the space: what you like and dislike
  - Cleanliness
  - visual aspects (architecture, urban design, mobility)
  - Vegetation
  - Activities and where they are held
  - Vandalism
- Feelings: what does Cabot square make you feel?

### 3. THE NEW LAYOUT AND PROGRAMMATION OF CABOT SQUARE

The summer before last, a public piano was installed for the first time at Cabot square, the it was a scene and a new programming.

What do you think of these new installations and of the new programming?

- Use of the square: Do you think the square is more or less used since these new installations and activities? By whom?
- Have you seen any change in the behaviour of the people who use and inhabit the square during these activities?
- Do you have any striking memory associated with the new installations and activities at Cabot Square? Something someone has told you about?
- Feelings: Do the new activities and installations change your feeling towards the square?

To wrap this interview, do you think Cabot square is a place that resembles its users? Reflects and answer their needs? What would you change or do better so that it answers them better?

Ask the interviewee if there is anything he would like to add or if he has any comment or question.

THANK THE INTERVIEWEE AND STOP RECORDING.

## ANNEXE B

## GUIDE D'OBSERVATION OUVERTE

Étudiante-chercheuse : Agnès Granier (UQÀM)

## NOTES DES OBSERVATIONS

Des périodes d'observations directes ouvertes non participantes seront réalisées par l'étudiante-chercheuse et au cours desquelles elle annotera sur un fond de plan les activités, usages, types d'individus et de groupes se trouvant sur l'espace lors de la période d'observation, ainsi que toute information et commentaire qu'elle trouve pertinent. Un fond de plan à l'échelle sera fourni. En plus des observations, le fond de plan comprend un espace pour indiquer la date, l'heure de début, l'heure de fin de la période d'observation, la température et toute autre information utile.

## INFORMATIONS RECHERCHÉES

## A. Caractéristiques de l'environnement physique

- Type d'équipements
- Propreté des lieux
- Signes de vandalisme (graffitis, bris, etc.) sur les équipements extérieurs (abribus, bancs, jeux, lampadaires, etc.)
- Signes de vandalisme sur les espaces extérieurs (arbres, aménagements paysagers, etc.)
- Éclairage (le soir)
- Toute autre information pertinente

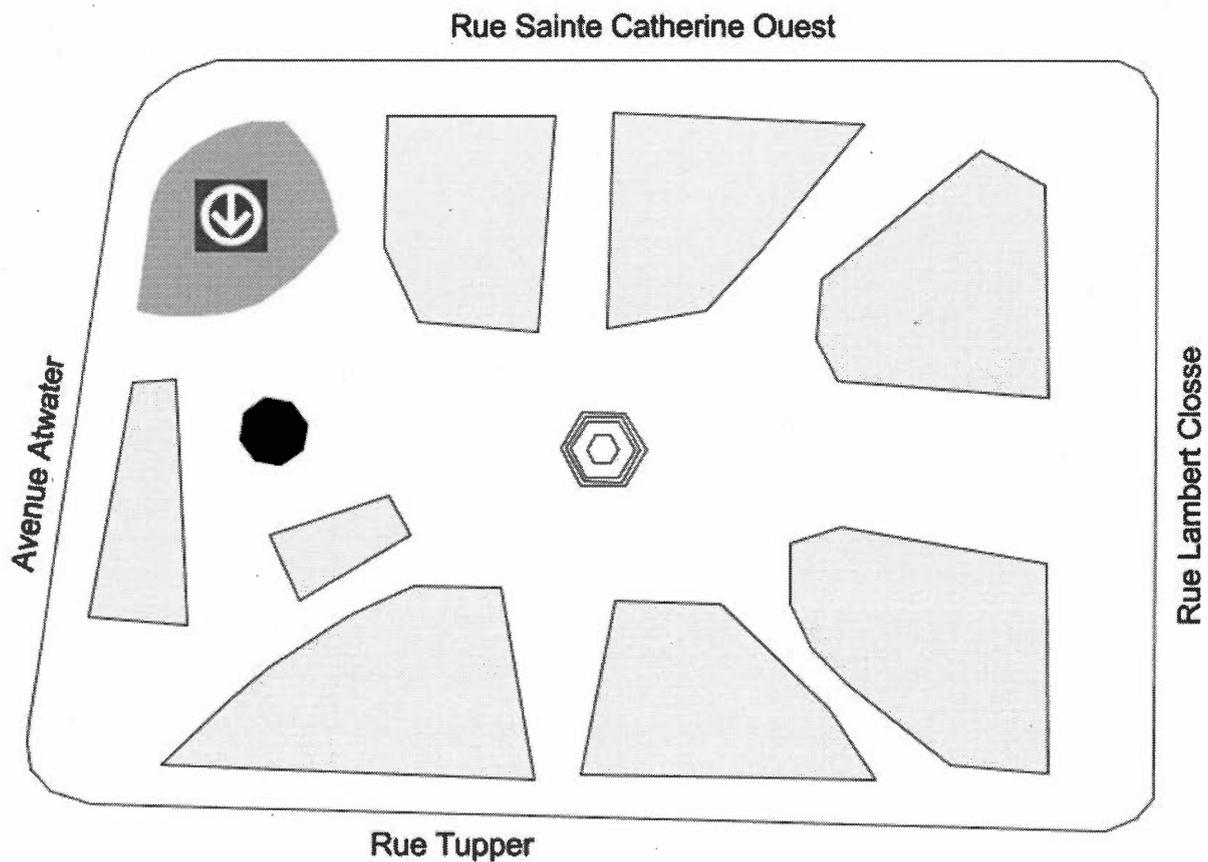
## B. Caractéristiques et comportements des usagers

- Types d'usagers et usages et les successions d'usages et usagers
- Relations entre usagers, leurs activités et les activités programmées (s'il y a lieu)
- Provenance géographique des usagers et direction de départ
- Formes d'appropriation des usagers (installation pour une durée X, de passage, succession d'usagers...)

- Activités, actions, usages (généraux)
- Interactions entre usagers (types, durée, activités, etc.)
- Toute autre information pertinente

C. Mise en relation espace/usager

- Interactions entre usagers et éléments physiques de l'espace (en respect de l'usage prévu ou non)
- Lieux d'interactions entre usagers (lieux de rassemblement)
- Toute autre information pertinente



## Section notes sur le fond de plan

Observateur	
Date	
Heure de début	
Heure de fin	
Température	

Commentaires	
--------------	--

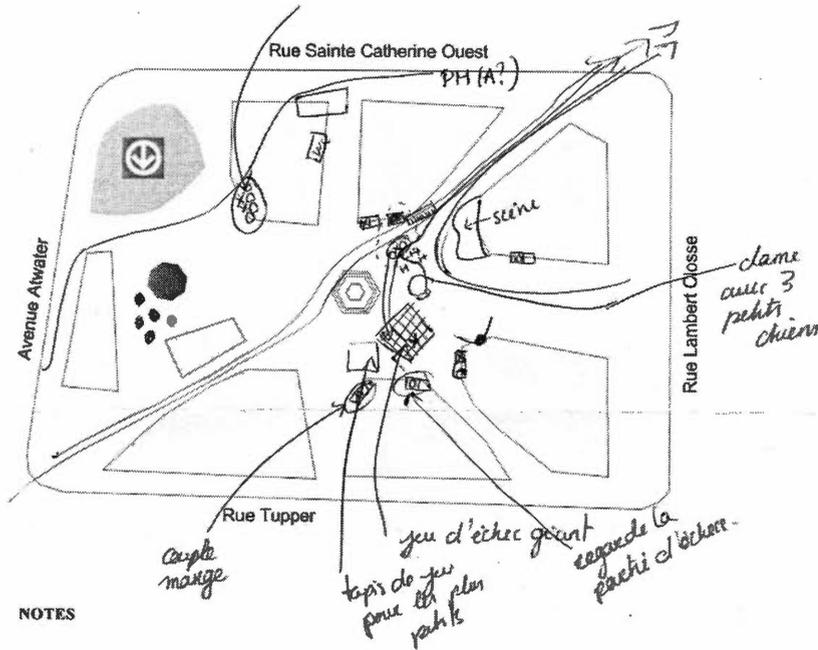
ANNEXE C

CARTE D'OBSERVATION COMPLÉTÉE

H = chien

Observations au Square Cabot

Numéro de l'observation : OSCP01 - A



NOTES

Observateur(s)	AG
Date	10 juillet
Heure de début	14h 15
Heure de fin	

## ANNEXE D

## FORMULAIRE DE CONSENTEMENT EN ANGLAIS

## IDENTIFICATION

Name of the “The appropriation of the public space at Cabot square”  
project:

---

Student researcher in charge of the Agnès Granier  
project:

---

Program: Maîtrise en études urbaines

---

E-mail : granier.agnes@courrier.uqam.ca

---

Phone XXX XXX XXXX  
number

---

## GENERAL GOAL OF THE PROJECT AND SUPERVISION

You are invited to take part in the present project. Its aim is to study the use of the public space at Cabot square. This project has been developed for a masters thesis in urban studies, under the supervision of professor Hélène Bélanger, at the department of Urban and Tourism Studies at the École des Sciences de la Gestion at UQAM. She can be reached at (514) 987-3000—5080 or via email at belanger.helene@uqam.ca.

## PROCEDURES OR TASKS ASKED TO THE PARTICIPANT

Your participation consists of taking part in a semi-structured interview during which the researcher will focus on your perception of the uses of Cabot square, with and without the new installations and activities. This interview might be electronically recorded if permission is granted and will take around 45 minutes to an hour of your time. The place and time of the interview are to be determined by mutual agreement

between the interviewer and interviewee. The transcription of the data following the interview will maintain your anonymity.

#### ADVANTAGES AND RISKS

Your participation will help the advancement of knowledge on the subject of public space appropriation and cohabitation within it. This research does not imply any known risk for the interviewee. You are free not to answer any question you feel is embarrassing and to stop your participation in the project at any time without having to justify your decision. An appropriate resource could be offered to you if you wish to discuss your situation. It is the responsibility of the researcher to temporarily or definitely stop the interview if your well being seems to be threatened.

#### ANONYMITY AND CONFIDENTIALITY

It is understood between both parties that the data collected during the interview is confidential and that only the researcher and her supervisor, Hélène Bélanger, will be able to access the data collected during the interview. The data (recordings, transcriptions and this consent form) will be kept locked separately from each other by the researcher in charge for the entirety of the project. The data will be kept for five years after the last publication or scientific communication.

#### VOLUNTARY PARTICIPATION

Your participation in this project is on a voluntary basis. It means that you accept to participate in the project without any outside pressure or constraint and that you are free to end your participation at any time during this research. In that case, the data concerning you and your participation will be destroyed. Your agreement to participate also means that you accept that the researcher can use the data collected for this research (thesis, scientific articles, conferences and scientific communications), at the condition that no information that could lead to your identification be publicly divulged, unless explicitly stated otherwise from your part.

#### FINANCIAL COUNTERPART

Your participation in this project is free. A summary of the results of this research will be sent to you at the end of the project.

#### QUESTIONS ON THE PROJECT OR YOUR RIGHTS?

You can contact the researcher in charge of the project at 514 561 8982 for questions. You can also contact the research advisor about the conditions of your participation and your rights as a participant.

The project you are about to be a part of has been approved by a committee on research ethics on human beings. For any question that can't be addressed to the researcher or the advisor, to form a complaint or comment, you can contact the President of the

committee CERPE1, through her secretary at 514-987-3000 poste 7754 or via email: mainard.karine@uqam.ca

#### THANKS

Your collaboration is important for the realization of this project and we wish to thank you.

#### SIGNATURES

I acknowledge that I have read the present consent form and willingly consent to take part in this research project. I acknowledge that the researcher in charge has answered my questions in a satisfactory manner and that I have had enough time to think about my decision to participate. I understand that my participation in this research is entirely voluntary and that I can end it at any time, without any penalization of any kind or without giving any justification. I just have to inform the researcher in charge of the project.

Do you consent to an electronic recording of this interview?

- Yes, I consent to be electronically recorded during this interview.
- No, I don't consent to be electronically recorded during this interview.

Signature of the participant

Date

\_\_\_\_\_

Name and contact info:

\_\_\_\_\_  
 \_\_\_\_\_  
 \_\_\_\_\_

I declare that I have explained the goal, the nature, the advantages, the risks of the project and that I have answered the questions asked to me with the best of my knowledge.

Signature of the student  
researcher in charge of the  
project

Date

\_\_\_\_\_

Name and contact info:

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

ANNEXE E  
CERTIFICAT ÉTHIQUE

**UQÀM** | Comités d'éthique de la recherche  
avec des êtres humains

No. de certificat: 1019  
Certificat émis le: 09-02-2017

CERTIFICAT D'APPROBATION ÉTHIQUE

Le Comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants impliquant des êtres humains (CERPE 1: sciences de la gestion) a examiné le projet de recherche suivant et le juge conforme aux pratiques habituelles ainsi qu'aux normes établies par la *Politique No 54 sur l'éthique de la recherche avec des êtres humains (Janvier 2016)* de l'UQAM.

Titre du projet:	L'appropriation des espaces autour des pianos publics à Montréal
Nom de l'étudiant:	Agnès GRANIER
Programme d'études:	Maîtrise en études urbaines (profil avec mémoire)
Direction de recherche:	Hélène BÉLANGER

**Modalités d'application**

Toute modification au protocole de recherche en cours de même que tout événement ou renseignement pouvant affecter l'intégrité de la recherche doivent être communiqués rapidement au comité.

La suspension ou la cessation du protocole, temporaire ou définitive, doit être communiquée au comité dans les meilleurs délais.

Le présent certificat est valide pour une durée d'un an à partir de la date d'émission. Au terme de ce délai, un rapport d'avancement de projet doit être soumis au comité, en guise de rapport final si le projet est réalisé en moins d'un an, et en guise de rapport annuel pour le projet se poursuivant sur plus d'une année. Dans ce dernier cas, le rapport annuel permettra au comité de se prononcer sur le renouvellement du certificat d'approbation éthique.



Pascale Denis  
Présidente du CERPE 1 : École des sciences de la gestion  
Professeure, Département d'organisation et ressources humaines

## BIBLIOGRAPHIE

- Agnew, J. (1987). *Place and Politics: the geographical mediation of state and society*. Boston ; London: Allen and Unwin.
- Agnew, J. et Duncan, J. (éd.). (1990) *The Power of Place*. Boston, Unwin Hyman.
- Aitken, S., et Valentine, G. (2006). *Approaches to Human Geography*. London.  
<https://doi.org/10.4135/9781446215432>
- Alaazi, D. A., Masuda, J. R., Evans, J., et Distasio, J. (2015). Therapeutic landscapes of home: Exploring Indigenous peoples' experiences of a Housing First intervention in Winnipeg. *Social Science & Medicine*, 147, 30- 37.  
<https://doi.org/10.1016/j.socscimed.2015.10.057>
- Alexandre, M. (2013). La rigueur scientifique du dispositif méthodologique d'une étude de cas multiple. *Recherches qualitatives*, 32(1), 26-56.
- Allport, G. W. (1954). *The Nature of Prejudice*, Reading, Mass : Addison-Wesley.
- Altman, I. (1975). *The Environment and Social Behavior: Privacy, Personal Space, Territory, and Crowding*. Brooks/Cole Publishing Company : Monterey, California, 237p.
- Amin, A. (2013). Land of strangers. *Identities*, 20 (1), 1-8.  
<https://doi.org/10.1080/1070289X.2012.732544>
- Amster, R. (2008). *Lost in space: The criminalization, globalization, and urban ecology of homelessness*. New York, NY: LFB scholarly Publishing.
- Arborio, A.-M., et Fournier, P. (2000). *L'enquête et ses méthodes. L'observation directe*. Paris, A. Colin, Volume 55, Numéro 4 p. 843
- Atkinson, R. (2003). Domestication by cappuccino or a revenge on urban space? Control and empowerment in the management of public spaces. *Urban Studies*, 40 (9), pp. 1829–1843.

- Aulette, J., et Aulette, A. (1987). Police harassment of the homeless. *Humanity and Society*, 11, 244-256.
- Ayerbe, C., et Missonier, A. (2006). Validité externe et validité interne de l'étude de cas : une opposition à dépasser? Communication présentée au projet d'atelier méthodologique de l'AIMS et journée étude de cas IAE, Lille.
- Aykanian, A., et Lee, W. (2016). Social Work's Role in Ending the Criminalization of Homelessness: Opportunities for Action. *Social Work*, 61 (2), 183-185. <https://doi.org/10.1093/sw/sww011>
- Bain, V.-M. (2015). Le square Cabot s'est refait une beauté. Radio Canada. 8 juillet 2015. [En ligne]. <http://ici.radio-canada.ca/nouvelle/728929/square-cabot-montreal>.
- Barman, J. (2007). Erasing Indigenous Indigeneity in Vancouver. *BC Studies*, (155), 3-30, 167.
- Batianga-Kinzi, S. (2014). L'ethnographie au risque de l'agression : expérience de terrain à risque. *Anthropologie & développement*, 40-41 | 2014, mis en ligne le 01 septembre 2016, consulté le 21 novembre 2017. URL : <http://anthropodev.revues.org/302> ; DOI : 10.4000/anthropodev.302
- Bassand, M. (2001). *Vivre et créer l'espace public* (1ère éd.). Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes.
- Belanger, Y., O. Awosoga et G. Weasel Head (2013). Homelessness, Urban Aboriginal People, and the Need for a National Enumeration. *Aboriginal policy studies* 2 (2): 4-33.
- Bélanger, H. (2010). Pour qui et à qui ce parc ? Gentrification et appropriation de l'espace public dans l'arrondissement du Sud-Ouest de Montréal (Canada). *Lien social et Politiques*, (63), 143-154. <https://doi-org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/10.7202/044156ar>
- Bélanger, H. (2012). The meaning of the built environment during gentrification in Canada. *Journal of Housing and the Built Environment*, 27 (1), 31-47. <https://doi.org/10.1007/s10901-011-9248-3>
- Bell, D. (2007). The hospitable city: social relations in commercial spaces. *Progress in Human Geography*, 31 (1), 7-22. <https://doi.org/10.1177/0309132507073526>
- Berdoulay, V. (1997). Le lieu et l'espace public. *Cahiers de géographie du Québec*, 41 (114), 301-309. doi:10.7202/022669ar

- Berk, R., et MacDonald, J. (2010). Policing the homeless. *Criminology & Public Policy*, 9 (4), 813-840. <https://doi.org/10.1111/j.1745-9133.2010.00673.x>
- Berman, H., Mulcahy, G.-A., Forchuk, C., Edmunds, K.-A., Haldenby, A., & Lopez, R. (2009). Uprooted and Displaced: A Critical Narrative Study of Homeless, Aboriginal, and Newcomer Girls in Canada. *Issues in Mental Health Nursing*, 30 (7), 418–430.
- Binnie, J. (2006). *Cosmopolitan Urbanism*. Milton, UNITED KINGDOM: Taylor & Francis Group. Consulté à l'adresse <http://ebookcentral.proquest.com/lib/uqam/detail.action?docID=5292766>
- Blanc, M. (2009). La transaction sociale : genèse et fécondité heuristique, Summary. *Pensée plurielle*, (20), 25-36. <https://doi.org/10.3917/pp.020.0025>
- Blandy, S. et Sibley, D. (2010). Law, Boundaries and the Production of Space. *Social & Legal Studies*, 19, 275-284.
- Blunt, A. et Varley, A. (2004). Geographies of home. *Cultural Geographies*, 11, pp. 3–6.
- Boissonade, J. (2009). Les apports de la sociologie pragmatique à la transaction sociale, Summary. *Pensée plurielle*, (20), 37-50. <https://doi.org/10.3917/pp.020.0037>
- Bonta, A. (2008). *Des images du terrain au terrain en images : de l'implication sensible à une écriture sensible en anthropologie*. Travail de Jury Master en Anthropologie, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain.
- Bowen, A. M. R. (2007). *Urban spaces of racialization: White ethnicity and gentrification in Toronto* (M.A.). Ann Arbor, United States. Consulté à l'adresse <http://search.proquest.com/docview/304763350/abstract/2EC2F4D1AC904E55PQ/1>
- Breitkreutz, S. (2014). *Stories of Place: Urban Community and Contested Space in Montreal's Cabot Square*. Mémoire de maîtrise en anthropologie et sociologie. Université Concordia. 102.
- Brown, R. (2001). *Group processes: dynamics within and between groups (2nd ed.)*. Oxford, UK ; Malden, Mass.: Blackwell Publishers.

- Brunkhorst, H., Kreide, R. et Lafont, C. (Éd.). (2018). *The Habermas Handbook*. Columbia University Press. Consulté à l'adresse <http://www.jstor.org.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2048/stable/10.7312/brun16642>
- Budak, J. (2010). A Modern Migration: Inuit Go South. [En ligne]. <http://jasminebudak.com/2010/09/15/inuk-tropolis/>
- Cahill, E. S., Distler, W., Lachowetz, C., Meaney, A., Tarallo, R., et Willard, T. (1985). Meanwhile Backstage : Public Bathrooms and the Interaction Order. *Journal of Contemporary Ethnography*, 14, 33–58. <https://doi.org/10.1177/0098303985014001002>
- Cardinal, F. (2015, avril). Fermer la place Émilie-Gamelin pour mieux la rouvrir. *La Presse*. Retrieved from <https://www.lapresse.ca/debats/chroniques/francois-cardinal/201503/31/01-4856938-fermer-la-place-emilie-gamelin-pour-mieux-la-rouvrir.php>
- Casakin, H., et Bernardo, F. (2012). *The Role of Place Identity in the Perception, Understanding, and Design of Built Environments*. Bentham Science Publishers.
- Chaumard, D. (2001). L'espace public, scène et mise en scène. Dans *User, observer, programmer et fabriquer l'espace public*, Toussain et Zimmermann (dir.). Presses polytechniques et universitaires romandes, 290p.
- CHRN. (2012). Définition Canadienne de l'itinérance. Canadian Homeless Research Network. MSSS, Gouvernement du Québec
- Claval P. (2001). Clisthène, Habermas, Rawls et la privatisation de la ville. *Réinventer le sens de la ville : Les espaces publics à l'heure globale*, Paris, L'Harmattan, pp. 23-32.
- Colombo, A., et Larouche, A. (2007). Comment sortir de la rue lorsqu'on n'est « bienvenu nulle part » ? *Nouvelles pratiques sociales*, 20(1), 108. <https://doi.org/10.7202/016980ar>
- Coolen, H., et Meesters, J. (2012). Editorial special issue: house, home and dwelling. *Journal of Housing and the Built Environment*, 27 (1), 1-10.
- Corboz, A. (2001). *Le territoire comme palimpseste et autres essais*. Besançon : Éditions de l'Imprimeur.

- Corboz, A. et Morisset, L.-K. (2009). *De la ville au patrimoine urbain*. Presses de l'Université du Québec. 336 p.
- Cooley, C. H. (1909). *Social Organization: A study of the larger mind*. New York: Charles Scribner's Sons.
- Cresswell, T. (1996). *In Place/Out of Place: Geography, Ideology and Transgression*. Minneapolis, MN: University of Minnesota Press.
- Cresswell, T. (2004). *Place: A Short Introduction*. Oxford: Blackwell.
- Curtis, C. (2016). Cabot Square has quietly found ways to help homeless and aboriginals. *Montreal Gazette*, 2 septembre 2016. [En ligne]. <http://montrealgazette.com/news/local-news/cabot-square>.
- Curtis, C. (2017a). Women's deaths spark fear, mistrust in Montreal's Inuit community. *Montreal Gazette*, 7 septembre 2017. [En ligne]. <http://montrealgazette.com/news/local-news/womens-deaths-spark-fear-mistrust-in-montreals-inuit-community>
- Curtis, C. (2017b). Police urged to consider homicide investigation in Inuit woman's death. *Montreal Gazette*, 14 septembre 2017. [En ligne]. <http://montrealgazette.com/news/local-news/police-urged-to-consider-homicide-investigation-in-inuit-womans-death>
- Daldry, S. (2000). *Billy Elliot*. Royaume-Uni : Working Title Films et BBC Films.
- Darley, J. M., et Latane, B. (1968). Bystander intervention in emergencies: Diffusion of responsibility. *Journal of Personality and Social Psychology*, 8 (4, Pt.1), 377-383. <https://doi.org/10.1037/h0025589>
- Davis, F. (1959). The Cabdriver and His Fare: Facets of a Fleeting Relationship. *American Journal of Sociology*, 65 (2), 158-165.
- Davis, M. (1990). *Fire in the hearth: the radical politics of place in America* (Vol. 4). Verso Books.
- Dear, M. (1992). Understanding and Overcoming the NIMBY Syndrome. *Journal of the American Planning Association*, 58(3), 288-300. <https://doi.org/10.1080/01944369208975808>
- Delaney, D. (2005). *Territory: A short introduction*. Oxford: Blackwell.

- DeLisi, M. (2000). Who Is More Dangerous? Comparing the Criminality of Adult Homeless and Domiciled Jail Inmates: A Research Note, Who Is More Dangerous? Comparing the Criminality of Adult Homeless and Domiciled Jail Inmates: A Research Note. *International Journal of Offender Therapy and Comparative Criminology*, 44 (1), 59-69. <https://doi.org/10.1177/0306624X00441006>
- Dessouroux, C., Van Criecken, M., et Decroly, J.-M. (2009). Embellissement sous surveillance : une géographie des politiques de réaménagement des espaces publics au centre de Bruxelles. *Belgeo. Revue belge de géographie*, (2), 169–186. <https://doi.org/10.4000/belgeo.7946>
- DMin, L. C. J. (2012). Homelessness, Poverty, and Incarceration: The Criminalization of Despair. *Journal of Forensic Psychology Practice*, 12 (5), 439-456. <https://doi.org/10.1080/15228932.2012.713835>
- Douglas, M. (1966). Purity and danger: an analysis of the concepts of pollution and taboo. London: Routledge.
- Douglas, M. (1991). The Idea of a Home: A Kind of Space. *Social Research*, 58 (1), 287-307.
- Doyon, F. (2008). Réinventer le square Cabot et ses environs. *Le Devoir*. 26 mars 2008. [En ligne]. <http://www.ledevoir.com/culture/actualites-culturelles/182137/reinventer-le-square-cabot-et-ses-environs>.
- Duchaine, G. (2014). La rage des Inuites. *La Presse*. 13 novembre 2014.
- Edensor, T. (2012). Illuminated Atmospheres: Anticipating and Reproducing the Flow of Affective Experience in Blackpool. *Environment and Planning D: Society and Space*, 30 (6), 1103-1122. <https://doi.org/10.1068/d12211>
- Edgar, A. (2006). *Habermas: the Key Concepts*. Florence, UNITED STATES: Routledge. Consulté à l'adresse <http://ebookcentral.proquest.com/lib/uqam/detail.action?docID=268643>
- Edmonds, P. (2010). Unpacking Settler Colonialism's Urban Strategies: Indigenous Peoples in Victoria, British Columbia, and the Transition to a Settler-Colonial City. *Urban History Review/Revue d'histoire Urbaine*, 38 (2), 4-20. <https://doi.org/10.7202/039671ar>
- Emerson, R. M., Fretz R. I., et Shaw L. L. (1995). *Writing Ethnographic Fieldnotes*. Chicago: University of Chicago Press.

- Environics Institute. (2011). *L'étude sur les Autochtones vivant en milieu urbain: état principal*. Toronto, Ont.: Environics Institute.
- Feith, J. (2017, septembre 9). 'We have to do something': Vigil held for two Inuit women who died in Montreal | Montreal Gazette. Consulté 29 avril 2018, à l'adresse <https://montrealgazette.com/news/we-have-to-do-something-vigil-held-for-two-inuit-women-who-died-in-montreal>
- Ferraris, F. (2018). À qui appartient la ville ? Le fragile équilibre de la revitalisation. Le devoir.
- Fialkoff, F. (2010). Third Place or Thinking Space. *Library Journal*, 135 (2), n/a.
- Fortin, M.-F. (1996). *Le processus de la recherche : de la conception à la réalisation*. Montréal, Décarie éditeur, 379 p.
- Foscarinis, M. (1996). Downward Spiral: Homelessness and Its Criminalization. *Yale Law & Policy Review*, 14 (1), 1-63.
- Foscarinis, M., Cunningham-Bowers, K., et Brown, K. E. (1999). Out of Sight—Out of Mind: The Continuing Trend toward the Criminalization of Homelessness Features. *Georgetown Journal on Poverty Law and Policy*, 6, 145-164.
- Fraser, N. (2018). The Theory of the Public Sphere: The Structural Transformation of the Public Sphere (1962). In *The Habermas Handbook* (p. 245-255). Columbia University Press. Consulté à l'adresse <http://www.jstor.org.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2048/stable/10.7312/brun16642.31>
- Freedman, M. (2009). Faire cohabiter mixité et espace public : un enjeu de la revitalisation urbaine : Défis du nouveau Saint-Roch à Québec. *Cahiers de géographie du Québec*, 53 (150), 405-420. <https://doi.org/10.7202/039188ar>
- Fusulier, B., et Marquis, N. (2008). La notion de transaction sociale à l'épreuve du temps. *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 39(39-2), 3-21. <https://doi.org/10.4000/rsa.345>
- Fusulier, B., et Marquis, N. (2009). Transaction sociale et négociation : deux notions à articuler. *Négociations*, (12), 23-33. <https://doi.org/10.3917/neg.012.0023>
- Gagnon, Y.- C. (2005). *L'étude de cas comme méthode de recherche*. Ste-Foy : Presses de l'Université du Québec.

- Gaior, C. (2016). Métro Atwater, 3 M\$ pour l'édicule square Cabot. *Journal de Montréal*. [En ligne]. <http://www.journaldemontreal.com/2016/12/07/metro-atwater-3-m-pour-ledicule-square-cabot>
- Gauthier, B., et Bourgeois, I. (éd.). (2016). *Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données*. 6e édition. Sainte-Foy, PUQ, 667 p.
- Gehl, J. (1980). The residential street environment. *Built environment*, 6(1), 51.
- Germain, A. (2015). Montréal, une ville multiethnique, entre appropriations et représentations. Dans Morisset, L. K. (dir.), *S'approprier la ville: le devenir-ensemble, du patrimoine urbain aux paysages culturels*. Presses de l'Université du Québec, collection Patrimoine urbain, Québec, 368 p.
- Germain, A., Liégeois, L., et Hoernig, H. (2008). Les espaces publics en contexte multiethnique : Religion, visibilité et pasteurisation. Dans X. Leloup et M. Radice (dir.), *Les nouveaux territoires de l'ethnicité*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 157-181
- Germain, A., Leloup, X., et Radice, M. (2014). La cohabitation interethnique dans quatre quartiers de classes moyennes à Montréal : Deux petites leçons tirées des discours sur la diversité. *Diversité urbaine* 141 : 5–24.
- Ghorra-Gobin, C. (dir.). (2001). *Réinventer le sens de la ville : les espaces publics à l'heure globale*. L'Harmattan.
- Gieryn, T. F. (2000a). A Space for Place in Sociology. *Annual Review of Sociology*, 26, 463-496.
- Goffman, E. (1963). *Behavior in Public Places*. New York: Free Press.
- Goudreault, Z. (2017). Un café autochtone pour établir des ponts autour d'une bonne bouffe. *Métro (Montréal)*. 18 août 2017.
- Gouvernement du Canada, G. consultatif interagences en éthique de la recherche. (2016, février 5). Groupe consultatif interagences en éthique de la recherche. Consulté 27 avril 2019, à l'adresse <http://www.ger.ethique.gc.ca/fra/policy-politique/initiatives/tcps2-eptc2/chapter9-chapitre9/>
- Granovetter, M. S. (1973). The Strength of Weak Ties. *American Journal of Sociology*, 78(6), 1360–1380.
- Guemple, D. L. (1972). *Alliance in Eskimo society*. University of Washington Press.

- Gutiérrez Rodriguez, E. (2006). Traduire la positionnalité. Sur les conjonctures post-coloniales et la compréhension transversale. *Transversal, EIPCP multilingual webjournal*. [En ligne]. <http://eipcp.net/transversal/0606/gutierrez-rodriguez/fr/base-edit>
- Gurney, C.-M., (1997). "... Half of me was Satisfied": Making Sense of Home Through Episodic Ethnographies. *Women's Studies International Forum*, 20 (3): 373–386.
- Habermas, J. (1978). L'espace public. *Paris, Payot, 92*.
- Hall, E. T., et Hall, T. (1959). *The silent language* (Vol. 948). Anchor books.
- Hanes, A. (2017). Allison Hanes: Health and safety of Indigenous women still not taken seriously. *Montreal Gazette*, 14 septembre 2017. [En ligne]. <http://montrealgazette.com/opinion/columnists/allison-hanes-health-and-safety-of-indigenous-women-still-not-taken-seriously>
- Hannigan, J. (1998). *Fantasy City: Pleasure and Profit in the Postmodern Metropolis*. London, Routledge.
- Hébert-Dolbec, A.-F. (2015). Local police station presents 2015 action plan "High risk" areas neighbouring. Westmount under police scrutiny. *Westmount Examiner*. 12 février 2015.
- Henderson, M. (1975). Acquiring privacy in public. *Urban life and culture*, 3 : 54-78
- Hillier, J. (1998). Representation, Identity, and the Communicative Shaping of Place. Dans Light Andrew and Jonathan M. Smith (dir.). *The Production of Public Space*. Rowman & Littlefield Publishers.
- Hillier, B. et Hillier, B. (1984). *The social logic of space*. Cambridge, Angleterre: Cambridge University Press.
- Hirschman, A. O. (1970). *Exit, voice, and loyalty: Responses to decline in firms, organizations, and states* (Vol. 25). Harvard university press.
- Holub, R. C. (1991). *Jurgen Habermas: Critic in the Public Sphere*. Florence, UNITED STATES: Routledge. Consulté à l'adresse <http://ebookcentral.proquest.com/lib/uqam/detail.action?docID=165151>

- Horgan, M. (2010). *A sociology of strangership: Urban social relations from classical social theory to contemporary gentrification* (Ph.D.). Ann Arbor, United States. Consulté à l'adresse <http://search.proquest.com/docview/816775435/abstract/32BE752BAEFB4E81PQ/1>
- Horgan, M. (2012). Strangers and Strangership. *Journal of Intercultural Studies*, 33 (6), 607-622. <https://doi.org/10.1080/07256868.2012.735110>
- Horgan, M. (2018). Territorial Stigmatization and Territorial Destigmatization: A Cultural Sociology of Symbolic Strategy in the Gentrification of Parkdale (Toronto). *International Journal of Urban and Regional Research*, 42 (3), 500-516. <https://doi.org/10.1111/1468-2427.12645>
- Howard, E. (2013). *Homeless: poverty and place in urban America*. University of Pennsylvania Press.
- Hughes, G. (1999). Urban revitalization: the use of festive time strategies. *Leisure Studies*, 18(2), 119-135. <https://doi.org/10.1080/026143699374998>
- Huberman, M., et Miles, M. B. (1991). *Qualitative Data Analysis: A Collection of New Methods*. Bruxelles: De Boeck.
- Iveson, K. (2011). *Publics and the City*. John Wiley & Sons.
- Iveson, K. (2013). Cities within the City: Do-It-Yourself Urbanism and the Right to the City. *International Journal of Urban and Regional Research*, 37(3), 941–956. <https://doi.org/10.1111/1468-2427.12053>
- Iveson, M., et Cornish, F. (2016). Re-building Bridges: Homeless People's Views on the Role of Vocational and Educational Activities in Their Everyday Lives. *Journal of Community & Applied Social Psychology*, 26(3), 253–267. <https://doi.org/10.1002/casp.2262>
- Iveson, K., Fincher, R., et Gleeson, B. (2018). Iris Marion Young and urban geographies of difference. *Geografiska Annaler: Series B, Human Geography*, 0 (0), 1-7. <https://doi.org/10.1080/04353684.2018.1469095>
- Iwamoto, T. (2007). Adding Insult to Injury: Criminalization of Homelessness in Los Angeles Notes and Comments. *Whittier Law Review*, 29, 515-540.
- Jackson, J. B. (1995). A Sense of Place, a Sense of Time. *Design Quarterly*, (164), 24-27. <https://doi.org/10.2307/4091350>

- Jayne, M., et Valentine, G. (2016). Alcohol-related violence and disorder. *Progress in Human Geography*, 40 (1), 67-87. <https://doi.org/10.1177/0309132514558445>
- Johnsen, S., et Fitzpatrick, S. (2010). Revanchist Sanitisation or Coercive Care? The Use of Enforcement to Combat Begging, Street Drinking and Rough Sleeping in England. *Urban Studies*, 47(8), 1703–1723. <https://doi.org/10.1177/0042098009356128>
- Johnston, R. (2001). Out of the ‘moribund backwater’: territory and territoriality in political geography. *Political Geography*, 20(6), 677–693. [https://doi.org/10.1016/S0962-6298\(01\)00032-4](https://doi.org/10.1016/S0962-6298(01)00032-4)
- Jones, H., Neal, S., Mohan, G., Connell, K., Cochrane, A. and Bennett, K. (2015). Urban multiculturalism and everyday encounters in semi-public, franchised cafe spaces. *The Sociological Review*, 63: 644–661.
- Joseph, I. (1992). L’espace public comme lieu de l’action. *Annales de la recherche urbaine*, n° 57-58, p. 210-217
- Joseph, I. (1997). Prises, réserves, épreuves. *Communications*, 65 (1): 131–142.
- Karp, D. A. (1973). Hiding in Pornographic Bookstores: A Reconsideration of the Nature of Urban Anonymity. *Urban Life and Culture*, 1(4), 427–451. <https://doi.org/10.1177/089124167300100405>
- Kärholm, M. (2007). The Materiality of Territorial Production A Conceptual Discussion of Territoriality, Materiality, and the Everyday Life of Public Space. *Space and Culture*, 10, 437-453. <https://doi.org/10.1177/1206331207304356>
- Kärholm, M. (2008). The Territorialisation of a Pedestrian Precinct in Malmö: Materialities in the Commercialisation of Public Space, *Urban Studies*, 45 (9), 1903-1924. <https://doi.org/10.1177/0042098008093383>
- Kärholm, M. (2016). *Retailising Space: Architecture, Retail and the Territorialisation of Public Space*. Routledge.
- Katz, C. (2006). Power, Space and Terror: Social Reproduction and the Public Environment, dans Low, S. M., & Smith, N. (dir.), *The politics of public space*. New York: Routledge.
- Kesten, J., Cochrane, A., Mohan, G., et Neal, S. (2011). Multiculturalism and Community in New City Spaces. *Journal of Intercultural Studies*, 32 (2), 133-150. <https://doi.org/10.1080/07256868.2011.547173>

- Kipfer, S. (2018). Pushing the limits of urban research: Urbanization, pipelines and counter-colonial politics. *Environment and Planning D: Society and Space*, 36 (3), 474-493. <https://doi.org/10.1177/0263775818758328>
- Kishigami, N. (1999a). Why Do Inuit Move to Montreal? : A Research Note on Urban Inuit. *Études/Inuit/Studies* 23 (1-2): 221-227.
- Kishigami, N. (1999b). Life and Problems of Urban Inuit in Montreal: Report of 1997 Research. *Jinbun-Ronkyu* 68: 81-109.
- Kishigami, N. (2006). Inuit Social Networks in an Urban Setting. Dans *Critical Inuit Studies: An Anthology of Contemporary Arctic Ethnography*, (éd) P. Stern and L. Stevenson, 206-216. Lincoln, Nebraska: University of Nebraska Press.
- Kishigami, N. (2008a). Notes on Information and Food-Resource Flow among the Urban Inuit in Montreal, Canada. *Journal of the Society of Liberal Arts* 77: 235-246.
- Kishigami, N. (2008b). Homeless Inuit in Montreal. *Études/Inuit/Studies* 32 (1): 73-90. doi:10.7202/029820ar.
- Koch, Regan et Latham, Alan. (2012). Rethinking urban public space: Accounts from a junction in West London. *Transactions (Institute of British Geographers)*. 37. 515-529. 10.1111/j.1475-5661.2011.00489.x.
- Kohn, R. C. et Nègre, P. (1991). *Les voies de l'observation. Repères pratiques de recherche en sciences humaines*. Paris : Nathan, 1991.
- Korosec-Serfaty, P. (1988). La sociabilité publique et ses territoires - Places et espaces publics urbains. *Architecture et comportements*, Vol 4, no 2, pp. 111-132.
- Kovats-Bernat, C. J., (2002). Negotiating Dangerous Fields: Pragmatic Strategies for Fieldwork amid Violence and Terror. *American Anthropologist* 104 (1), p. 1-15.
- Kumar, K. et Makarova, E. (2008). The Portable home: The Domestication of Public Space. *Sociological Theory*. 26 :4, pp. 324-344.
- Kushel, M. B., Hahn, J. A., Evans, J. L., Bangsberg, D. R., et Moss, A. R. (2005). Revolving Doors: Imprisonment Among the Homeless and Marginally Housed Population. *American Journal of Public Health*, 95 (10), 1747-1752.

- Laberge, D. (1998). *Le rôle de la prison dans la production de l'itinérance* - Université du Québec à Montréal. Montreal: Conseil québécois de la recherche sociale.
- Lankenau, S. E. (1999). Panhandling repertoires and routines for overcoming the nonperson treatment. *Deviant Behavior*, 20 (2), 183-206. <https://doi.org/10.1080/016396299266551>
- Laperrière, A. (1993). L'observation directe. Dans *Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données*, collectif d'auteurs sous la direction de Benoît Gauthier, 2e édition, Presses de l'Université du Québec, p. 251-272.
- Latané, B., et Darley, J. M. (1970). *The unresponsive bystander: Why doesn't he help?*. Appleton-Century-Crofts.
- Latour, B. (1994). Une sociologie sans objet ? Note théorique sur l'interobjectivité. *Sociologie du travail*, 36(4), 587-607. <https://doi.org/10.3406/sotra.1994.2196>
- Laurier, E., et Philo, C. (2005). Cold shoulders and napkins handed: gestures of responsibility. *Transactions of the Institute of British Geographers*, 31 (2), 193-207. <https://doi.org/10.1111/j.1475-5661.2006.00205.x>
- Laurier, E., et Philo, C. (2007). "A parcel of muddling muckworms": revisiting Habermas and the English coffee-houses. *Social & Cultural Geography*, 8 (2), 259-281. <https://doi.org/10.1080/14649360701360212>
- Lavrinec, J. (2011). Revitalization of public space: from « non-places » to creative playgrounds/Viesuju erdviu gaivinimas: nuo ne-vietos link kurybines saveikos aiksteles. *COACTIVITY: Philosophy, Communication*, 19(2), 70.
- Leloup, X., Germain, A., et Radice M. (2016). « Ici, c'est polyethnique » : les cadrages de la diversité ethnique dans quatre quartiers de classes moyennes à Montréal. *Lien social et Politiques*, numéro spécial sur la mixité sociale et les quartiers.
- Lennard, S. et Lennard, H. (1984). *Public life in urban space*, Southampton, NY : Gondolier.
- Létourneau, J. (2006). *Le coffre à outils du chercheur débutant. Guide d'initiation au travail intellectuel*. 2e Édition, Montréal, Boréal, 264 p.
- Lévesque, C. (2006). *La présence autochtone dans les villes du Québec*. Les cahiers ODENA no 2016-01.

- Little, S. (1994). *Altruism in college volunteers: Relationships to prosocial personality, constructive thinking, and parenting variables*. ProQuest Dissertations Publishing. Consulté à l'adresse <http://search.proquest.com/docview/304129249/?pq-origsite=primo>
- Lofland, L. H. (1973). *A world of strangers : order and action in urban public space*. New York : Basic Books. 240p
- Lofland, L. H. (1998). *The Public Realm: Exploring the City's Quintessential Social Territory*. New Brunswick et Londres: Aldine Transaction.
- Low, S. M. (2005). *Rethinking urban parks: public space and cultural diversity* (1st ed.). Austin, TX: University of Texas Press.
- Low, S. M., et Smith, N. (2006). *The politics of public space*. New York: Routledge.
- MacLeod, G. (2002). From Urban Entrepreneurialism to a "Revanchist City"? On the Spatial Injustices of Glasgow's Renaissance. *Antipode*, 34(3), 602-624. <https://doi.org/10.1111/1467-8330.00256>
- Madanipour, A. (2003). *Public and Private Spaces of the City*. Psychology Press.
- Makivik Corporation. (2014). *Parnasimautik Consultation Report: On the Consultations Carried Out with Nunavik Inuit in 2013*. Montreal: Makivik Corporation.
- Mallett, S. (2004). Understanding home: a critical review of the literature. *The Sociological Review*, 52 (1), 62-89. <https://doi.org/10.1111/j.1467-954X.2004.00442.x>
- Mar, T. B., et Edmonds, P. (2010). *Making Settler Colonial Space: Perspectives on Race, Place and Identity*. Springer.
- Margier, A. (2013). L'espace public en partage. Expériences conflictuelles de l'espace et marginalisation. *Cahiers de géographie du Québec*, Volume 57, numéro 161, p. 175-192.
- Margier, A. (2014). *La cohabitation dans les espaces publics : conflits d'appropriation entre riverains et populations marginalisées à Montréal et Paris*. Thèse de doctorat en études urbaines.
- Martineau, S. (2016). «L'observation directe». Dans B. Gauthier et I. Bourgeois (dir.), *Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données*. (pp. 315-334). Québec : PUQ.

- Mayblin, L., Valentine, G., Kossak, F., et Schneider, T. (2015). Experimenting with spaces of encounter: Creative interventions to develop meaningful contact. *Geoforum*, 63, 67-80. <https://doi.org/10.1016/j.geoforum.2015.03.010>
- Mazzocchetti, J., Piccoli, E. (2016). Défis méthodologiques, éthiques et émotionnels d'une ethnographie de l'intime, des silences et des situations de violences. *Parcours anthropologiques* [En ligne]. <http://pa.revues.org/471> ; DOI: 10.4000/pa.471
- Meagher, J. (2015). Cabot Square reopens after year-long renovation. *Montreal Gazette*. 8 juillet 2015. [En ligne]. <http://montrealgazette.com/news/local-news/cabot-square-set-to-reopen-after-year-long-renovation>.
- Merriam, S. (1998). *Qualitative research and case study applications in education. Revised and expanded from Case study research in education*. San Francisco: Jossey-Bass.
- Mesch, G. S., et Manor, O. (1998). Social Ties, Environmental Perception, And Local Attachment. *Environment and Behavior*, 30 (4), 504-519. <https://doi.org/10.1177/001391659803000405>
- Mitchell, D. (1995). The end of public space? People's park, definitions of the public, and democracy. *Annals of the Association of American Geographers*, 85 (1), 108.
- Mitchell, D. (1996). The Annihilation of Space by Law: The Roots and Implications of Anti-Homeless Laws in the United States. *Antipode*, 29 (3), 303-335. <https://doi.org/10.1111/1467-8330.00048>
- Mitchell, D., et Heynen, N. (2009). The geography of survival and the right to the city: Speculations on surveillance, legal innovation, and the criminalization of intervention. *Urban Geography*, 30(6), 611-632. <https://doi.org/10.2747/0272-3638.30.6.611>
- Mitchell, J. (2001). Business Improvement Districts and the "New" Revitalization of Downtown. *Economic Development Quarterly*, 15(2), 115-123. <https://doi.org/10.1177/089124240101500201>
- Mitchell, J., et Staeheli, L.A. (2006). Clean and safe? Property redevelopment, public space, and homelessness in downtown San Diego, dans Low, S. M., et Smith, N. (dir.), *The politics of public space*. New York: Routledge.

- Montpetit, C. (2010). Du Grand Nord à la grande ville. *Le Devoir*. 19 novembre 2010.
- Montpetit, C. (2012). Itinérants autochtones — Victimes du « pas dans ma cour ». Le seul refuge de nuit pour autochtones à Montréal est menacé de fermeture. *Le Devoir*. 1 mai 2012.
- Montpetit, C. (2012). Une double discrimination. Les itinérants autochtones exposés pourraient perdre leur seul refuge de nuit à Montréal. *Le Devoir*. 5 mai 2012.
- Morel, A. (2005). Introduction. La civilité à l'épreuve de l'altérité. *La société des voisins. Partager un habitat collectif*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1-20.
- Morin, R., Parazelli, M., et Benali, K. (2008). Conflits d'appropriation d'espaces urbains centraux: Prendre en compte les modes de relation des groupes d'acteurs. *Nouvelles pratiques sociales*, 20(2), 142.  
<https://doi.org/10.7202/018453ar>
- Morisset, L.K., Noppen, L. et St-Jacques, D. (dir.). (1999). *Ville imaginaire/Ville identitaire*. Nota Bene, 349 p. 21
- Morisset, L.K. et Noppen, L. (dir.). (2003). *Identités urbaines*. Nota Bene, 318 p.
- Morisset, L.K. et Breton, M-È. (dir.). (2011). *La ville, phénomène de représentation*. Presses de l'Université du Québec, 352 p.
- Morisset, L.K. (dir.) (2016). *S'approprier la ville. Le devenir-ensemble, du patrimoine urbain aux paysages culturels*. Presses de l'Université du Québec, 354 p.
- Moser, G., Ratiu, E., et fleury-Bahi, G. (2002). Appropriation and Interpersonal Relationships: From Dwelling to City Through the Neighborhood. *Environment and Behavior*, 34(1), 122–136. <https://doi.org/10.1177/0013916502034001009>
- Murakami, H. (2006). *Kafka sur le rivage*. France: Belfond.
- National Association of Friendship Centres (NAFC). (2006). *Maps and Data*. (Ottawa: National Association of Friendship Centers). [En ligne]. <http://www.nafc.ca/maps/2006-QC.htm>
- Niosi, L. (2017). Doutes et colère après la mort de deux jeunes inuites à Montréal. *Radio Canada*, 11 septembre 2017. [En ligne]. <http://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1055338/inuites-autochtone-colere-mort-tullaugak-baron>.

- Niosi, L. (2017). Mort d'une jeune inuite à Montréal : l'enquête est rouverte. *Radio Canada*, 14 septembre 2017. [En ligne]. <http://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1055967/mort-jeune-inuite-montreal-enquete-rouverte-souteneur-nunavik>
- Noble, G. (2011). "Bumping into alterity": Transacting cultural complexities. *Continuum*, 25 (6), 827-840. <https://doi.org/10.1080/10304312.2011.617878>
- Noschis, K. (1999). La scène de la vie urbaine, *Revue économique et sociale*, 57, 229-240.
- Normandin, P.-A. (2016). Criminalité : la STM forcée d'amputer la station de métro Atwater. *La Presse*. 16 août 2016. [En ligne]. <http://www.lapresse.ca/actualites/montreal/201608/16/01-5010910-criminalite-la-stm-forcee-damputer-la-station-de-metro-atwater.php>.
- Okeke, S. (2015). New Cabot Square park aims to empower aboriginal Montrealers. *CBC*. 18 juin 2015. [En ligne]. <http://www.cbc.ca/news/canada/montreal/new-cabot-square-park-aims-to-empower-aboriginal-montrealers-1.3117535>.
- O'Reilly, K. (2004). *Ethnographic Methods*. <https://doi.org/10.4324/9780203320068>
- Paquot, T. (2011). Qu'est-ce qu'un « territoire » ? *Vie sociale*, N° 2(2), 23-32.
- Park, R. E., Burgess, E. W., McKenzie, R. D., et McKenzie, R. D. (1967). *The City*. University of Chicago Press.
- Patrick, C. (2014). *Aboriginal Homelessness in Canada: A Literature Review*. Consulté à l'adresse <https://yorkspace.library.yorku.ca/xmlui/handle/10315/29365>
- Peggy. Wireman, et Wireman, P. (1984). *Urban neighborhoods, networks, and families new forms for old values*. Lexington, Mass. ; Toronto: Lexington Books.
- Pétonnet, C. (1982). L'Observation flottante L'exemple d'un cimetière parisien. *L'Homme*, T. 22, No. 4, Études d'anthropologie urbaine (Oct. —Dec., 1982), pp. 37-47 Published by: EHESS Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/25131904>
- Pettigrew, T. F. (1998). Intergroup contact theory. *Annual Review of Psychology*, 49 (1), 65.

- Picard, G. (2017). Ancien site de l'Hôpital de Montréal pour enfants : le projet immobilier s'appellera Le square Children's. *Journal de Montréal*. 10 mai 2017
- Prather, S. M. (2010). *The criminalization of homelessness* (M.A.). Ann Arbor, United States. Consulté à l'adresse <http://search.proquest.com/docview/734727733/abstract/81E8A7D8E8144C2P/Q/1>
- Putnam, R. D. (2007). E pluribus unum: Diversity and community in the twenty-first century the 2006 Johan Skytte Prize Lecture. *Scandinavian political studies*, 30(2), 137-174.
- Ray, B., et Preston, V. (2015). Working with diversity: A geographical analysis of ethno-racial discrimination in Toronto. *Urban Studies*, 52(8), 1505–1522.
- Regroupement des centres d'amitié autochtones du Québec (RCAAQ). (2006). *Les Autochtones en milieu urbain, une identité revendiquée*. Regroupement des Centres d'amitié autochtones du Québec, juillet.
- Regroupement des centres d'amitié autochtones du Québec (RCAAQ). (2008). *Évaluation des besoins des Autochtones qui composent avec la réalité urbaine de Montréal*. Regroupement des Centres d'amitié autochtones du Québec.
- Regroupement des centres d'amitié autochtones du Québec (RCAAQ). (2008b). *Mémoire sur le phénomène de l'itinérance chez les Autochtones en milieu urbain du Québec*. Regroupement des Centres d'amitié autochtones du Québec.
- Regroupement des centres d'amitié autochtones du Québec (RCAAQ). (2016a). *Les cultures autochtones en milieu urbain : une richesse du patrimoine collectif*. Regroupement des Centres d'amitié autochtones du Québec, août.
- Regroupement des centres d'amitié autochtones du Québec (RCAAQ). (2016b). *Luttes actives pour contrer les dépendances chez les Autochtones dans les villes*. Regroupement des Centres d'amitié autochtones du Québec, août.
- Relph, E. (1976). *Place and Placelessness*. Londres, Pion.
- Rémy, J., et Foucart, J. (2013). La transaction : une manière de faire de la sociologie, Transaction : a way of doing sociology. *Pensée plurielle*, (33-34), 35-51. <https://doi.org/10.3917/pp.033.0035>
- Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal (RAPSIM). (2016). *La Stratégie centre-ville : des enjeux majeurs en itinérance*.

- Ripoll, F. et Veschambre, V. (2008). Introduction. *Norois*, 195 | 2005, 7-15.
- Robben, A. C. G. M. (1995). The Politics of Truth and Emotion among Victims and Perpetrators of Violence. In *Fieldwork under Fire: Contemporary Studies of Violence and Survival*. Carolyn Nordstrom and Antonius C. G. M. Robben, eds. Pp. 186–204. Berkeley: University of California Press.
- Robichaud, O. (2018). Le square Viger sera enfin réaménagé... quatre ans plus tard que prévu. (2018, August 15). *Huffington Post*. Retrieved december 4, 2018, from [https://quebec.huffingtonpost.ca/2018/08/15/reamenagement-square-viger\\_a\\_23502434/](https://quebec.huffingtonpost.ca/2018/08/15/reamenagement-square-viger_a_23502434/)
- Roy, S. N. (2016). L'étude de cas. Dans Gauthier, B. et Bourgeois, I., (éd.) (2016). *Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données*. 6e édition. Sainte-Foy, PUQ.
- Rogers, S. (2013). Inuit Make up about Half of Homeless Aboriginal People. *Nunatsiaq News Online*. 10 octobre 2013. [En ligne]. <http://www.nunatsiaqonline.ca/stories/article/65674>
- Rudnicka-Lavoie, D. (2015). Refurbished Cabot Square Empowers Montreal Aboriginal Community. *The Link*. 26 août 2015. [En ligne]. <http://thelinknewspaper.ca/article/refurbished-cabot-square-empowers-montreal-aboriginal-community>.
- Sack, R. D. (1986). *Human territoriality: its theory and history*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Savoie-Zajc. (2016). L'étude de cas. Dans Gauthier, B. et Bourgeois, I., (éd.) (2016). *Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données*. 6e édition. Sainte-Foy, PUQ.
- Schaller, S., et Modan, G. (2005). Contesting Public Space and Citizenship: Implications for Neighborhood Business Improvement Districts. *Journal of Planning Education and Research*, 24(4), 394–407. <https://doi.org/10.1177/0739456X04270124>
- Schensul, S. L., Schensul, J. J., et LeCompte, M. D. (1999). *Essential ethnographic methods: Observations, interviews, and questionnaires* (Vol. 2). Rowman Altamira.
- Sennett, M. (1978). *The fall of the public man*. New York: Random house.

- Shields, R. (1989). Social spatialisation and the built environment: the West Edmonton Mall. *Environment and Planning D*, 7 (1), pp. 147–164.
- Sibley, D. (1995). *Geographies of Exclusion*. London : Routledge. Accessible en ligne :  
<http://lib.myilibrary.com.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2048/Open.aspx?id=32076>.
- Sider, D., Canadian Race Relations Foundation, Sioux Lookout Anti-Racism Committee, & Nishnawbe-Gamik Friendship Centre. (2005). *A sociological analysis of root causes of aboriginal homelessness in Sioux Lookout, Ontario*. Consulté à l'adresse  
<http://ra.ocls.ca/ra/login.aspx?inst=centennial&url=https://www.deslibris.ca/ID/204597>
- Simmel, G. [1907] (1997). *Die Probleme der Geschichtsphilosophie*, GA 9, G. Oakes et K. Röttgers (dir.), p. 227-419.
- Simmel, G. [1908] (1992). *Soziologie. Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung*, GA 11, O. Rammstedt (dir.).
- Simmel, G. [1908] (1993). *Das Problem des Stiles*, GA 8, A. Cavalli (dir.), p. 374-384.
- Simon, H. (1995). The Criminalization of Homelessness in Santa Ana, California: A Case Study. *Clearinghouse Review*, 29, 725-729.
- Singly, F. de (2003). *Les uns avec les autres. Quand l'individualisme crée du lien*, Paris, A. Colin.
- Skogan, W. G. (1990). *Disorder and decline crime and the spiral of decay in American neighborhoods*. New York, Toronto: Free Press, Collier Macmillan Canada.
- Slater, T. (2006). The eviction of critical perspectives from gentrification research. *International Journal of Urban and Regional Research*, 30(4), 737-757.
- Smith, J. (1995). Arresting the Homeless for Sleeping in Public: A Paradigm for Expanding the Robinson Doctrine. *Columbia Journal of Law and Social Problems*, 29, 293-336.

- Smith, N. (1996). *The New Urban Frontier: Gentrification and the Revanchist City*. Florence, UNITED STATES: Routledge. Consulté à l'adresse <http://ebookcentral.proquest.com/lib/uqam/detail.action?docID=254443>
- Smith, N. (2005). *The New Urban Frontier: Gentrification and the Revanchist City*. Retrieved from <http://ebookcentral.proquest.com/lib/qut/detail.action?docID=254443>
- Soja, E.W. (1989). *Postmodern Geographies: The Reassertion of Space in Critical Social Theory*. Verso, London.
- Sorkin, M. (1992). *Variations on a theme park: The new American city and the end of public space*. Macmillan.
- Spykman, N. J. (1926). The social background of Asiatic nationalism. *American journal of sociology*, 32(3), 396-411.
- Somerville, P. (1992). Homelessness and the Meaning of Home: Rooflessness and Rootlessness?. *International Journal of Urban and Regional Research*, 16 (4): 529-539.
- Staheli, L. A., et Mitchell, D. (2006). USA's destiny? Regulating space and creating community in American shopping malls. *Urban Studies*, 43(5-6), 977-992. <https://doi.org/10.1080/00420980600676493>
- Stake, R. (1995). *The art of case study research*. London : Sage.
- Stevens, Q. (2007). *The Ludic City: exploring the potential of public spaces*. London: Routledge.
- St-Jacques, B. (2015). Itinérance et réaménagement du Square Viger: quel après? (2015, July 13). Retrieved December 4, 2018, from [https://quebec.huffingtonpost.ca/bernard-st-jacques/suqre-viger-reamenagement-itinerance\\_b\\_7771934.html](https://quebec.huffingtonpost.ca/bernard-st-jacques/suqre-viger-reamenagement-itinerance_b_7771934.html)
- St-Jacques, B. (2016). Profilage social et judiciarisation des personnes itinérantes à Montréal — Opération Droits Devant et autres consolations! *Reflets: Revue d'intervention sociale et communautaire*, 22(1), 173. <https://doi.org/10.7202/1037167ar>
- Stone, G. P., Form, W. H., Smith, J., Stone, G. P., Form, W. H., et Smith, J. (1954). *Local intimacy in a middle-sized city*. Indianapolis: Bobbs-Merrill.

- Strauss, A. L. (1959). *Mirrors and Masks – The Search for Identity*. Transaction publishers.
- Stuckenberger, A. (2006). Sociality, temporality and locality in a contemporary Inuit community. *Études/Inuit/Studies*, 30(2), 95-111.
- The McGill daily editorial board. (2016). Cabot Square “safety” redesign actually anti-homeless and anti-Indigenous. *The McGill Daily*. 26 septembre 2016. [En ligne]. <http://www.mcgilldaily.com/2016/09/cabot-square-safety-redesign-actually-anti-homeless-and-anti-indigenous/>.
- Thistle, J. A. (2017). *Definition of Indigenous Homelessness in Canada*. Canadian Observatory on Homelessness.
- Tönnies, F. (1887). Community and society. *The urban sociology reader*, 13.
- Tönnies, F. (1922). *Communauté et société. Catégories fondamentales de la sociologie pure*. Introduction et traduction de J. Leif. Titre allemand original: GEMEINSCHAFT UND GESELLSCHAFT. Paris: Retz-Centre d'Études et de Promotion de la Lecture, 1977, 285 pages.
- Toussaint, J.-Y., et Zimmermann, M. (dir.) (2001). *User, observer, programmer et fabriquer l'espace public*. Presses polytechniques et universitaires romandes, 290 p.
- Toussaint, J.-Y., et Zimmermann, M. (2001). L'espace public et l'espace du public. Politique et aménagement. Dans *User, observer, programmer et fabriquer l'espace public*, Toussaint et Zimmermann (dir.). Presses polytechniques et universitaires romandes, 290 p.
- Truffaut, F. (1962). *Jules et Jim*. France.
- Truong, S. V. (2012). “Please Do Not Feed the Homeless:” The Role of Stereotyping and Media Framing on the Criminalization of Homelessness. *UC Santa Cruz*. Consulté à l'adresse <https://escholarship.org/uc/item/9jv4v5nw>
- Tuan, Y.-F. (1971). *Topophilia: A Study of Environmental Perception, Attitudes and Values*. Englewood Cliffs, NJ, Prentice Hall.
- Tuan, Y.-F. (1977). *Space and Place: The Perspective of Experience*. Minneapolis, University of Minnesota Press.

- Udvarhelyi, É. T. (2013). "If we don't push homeless people out, we will end up being pushed out by them": The Criminalization of Homelessness as State Strategy in Hungary. *Antipode*, 46 (3), 816-834.  
<https://doi.org/10.1111/anti.12068>
- Valentine, G. (2008). Living with difference: reflections on geographies of encounter. *Progress in Human Geography*, 32 (3), 323-337.  
<https://doi.org/10.1177/0309133308089372>
- Valentine, G. (2010). Prejudice: rethinking geographies of oppression. *Social & Cultural Geography*, 11 (6), 519-537.  
<https://doi.org/10.1080/14649365.2010.497849>
- Valentine, G., et Harris, C. (2016). Encounters and (in) tolerance: perceptions of legality and the regulation of space. *Social & Cultural Geography*, 17 (7), 913-932. <https://doi.org/10.1080/14649365.2016.1139171>
- Valentine, G., et Sadgrove, J. (2014). Biographical Narratives of Encounter: The Significance of Mobility and Emplacement in Shaping Attitudes towards Difference. *Urban Studies*, 51 (9), 1979-1994.  
<https://doi.org/10.1177/0042098013504142>
- Valentine, G., Sporton, D., et Nielsen, K. B. (2008). Language Use on the Move: Sites of Encounter, Identities and Belonging. *Transactions of the Institute of British Geographers*, 33 (3), 376-387.
- Valenty, L., et D Sylvia, R. (2004). Thresholds for tolerance: The impact of racial and ethnic population composition on the vote for California propositions 187 and 209. *Social Science Journal - SOC SCI J*, 41, 433-446.  
<https://doi.org/10.1016/j.soscij.2004.04.008>
- Ville de Montréal. (2013). *Énoncé d'intérêt patrimonial. Square Cabot — Arrondissement Ville Marie*. [En ligne].  
[http://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/PAGE/PATRIMOINE\\_URBAIN\\_FR/MEDIA/DOCUMENTS/%C9NONC%C9\\_SQUARE\\_CABOT.PDF](http://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/PAGE/PATRIMOINE_URBAIN_FR/MEDIA/DOCUMENTS/%C9NONC%C9_SQUARE_CABOT.PDF)
- Ville de Montréal. (2015). *Inauguration du Square Cabot — Un nouvel Îlot de fraîcheur au centre-ville*. Ville de Montréal — Arrondissement de Ville-Marie. 8 juillet 2015.
- Virilio, P. (1976). *Essai sur l'insecurite du territoire*. Paris : Stock.
- Vlès, V., Vincent, B., et Sylvie, C. (2005). *Espaces publics et mise en scène de la ville touristique*, 98.

- Voisin, B. (2001). Espaces publics, espaces de ville, espaces de vie. Dans *User, observer, programmer et fabriquer l'espace public*, Toussain et Zimmermann (dir.). Presses polytechniques et universitaires romandes, 290p.
- Wardhaugh, J. (1999). The Unaccommodated Woman: Home, Homelessness and Identity. *Sociological Review*, 47 (1): 91–109.
- Waldron, J. (1993). A Right-Based Critique of Constitutional Rights. *Oxford Journal of Legal Studies*, 13(1), 18–51.
- Watson, M.-K., (2017). Nuutauniq (Moves in Inuit Life): Arctic Transformations and the Politics of Urban Inuit Mobility. *American Review of Canadian Studies*, 47:2, 189–205, DOI: 10.1080/02722011.2017.1333559
- Watson, S. (2009). The Magic of the Marketplace: Sociality in a Neglected Public Space. *Urban Studies*, 46 (8), 1577-1591.  
<https://doi.org/10.1177/0042098009105506>
- Weber, M. (1921). La domination légale à direction administrative bureaucratique. *Économie et Société*, p.18.
- Wemyss, G. (2006). The power to tolerate: contests over Britishness and belonging in East London. *Patterns of Prejudice*, 40 (3), 215-236.  
<https://doi.org/10.1080/00313220600769406>
- Whyte, W. H. (1980). *The social life of small urban spaces*.
- Wireman, P. (1984). *Urban neighborhoods, networks, and families: new forms for old values*. Lexington, Mass: Lexington Books.
- Wise, A. (2016a). Becoming cosmopolitan: encountering difference in a city of mobile labour. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 42 (14), 2289-2308.  
<https://doi.org/10.1080/1369183X.2016.1205807>
- Wise, A. (2016b). Convivial Labour and the “Joking Relationship”: Humour and Everyday Multiculturalism at Work. *Journal of Intercultural Studies*, 37 (5), 481-500. <https://doi.org/10.1080/07256868.2016.1211628>
- Wise, A., et Noble, G. (2016). Convivialities: An Orientation. *Journal of Intercultural Studies*, 37 (5), 423-431.  
<https://doi.org/10.1080/07256868.2016.1213786>

- Wise, A., et Velayutham, S. (2014). Conviviality in everyday multiculturalism: Some brief comparisons between Singapore and Sydney. *European Journal of Cultural Studies*, 17(4), 406–430. <https://doi.org/10.1177/1367549413510419>
- Wiseman, J. P. (1979). Encounters of the Quasi-Primary Kind: Sociability In Urban Second-Hand Clothing Stores. *Urban Life*, 8 (1), 23-51. <https://doi.org/10.1177/089124167900800102>
- Yin, R. (1994). *Case study research: design and methods*. London, Sage Publications, 18 mars 1994, 170 p.
- Yin, R. (2003). (2e éd.). *Applications of case study research*. COSMOS Corporation, London, Sage Publications Inc, 264 p.
- Zepf, M. (2001). Les paradigmes de l'espace public. Dans *User, observer, programmer et fabriquer l'espace public*, Toussain et Zimmermann (dir.). Presses polytechniques et universitaires romandes, 290p.
- Zukin, S. (1995). *The Cultures of Cities*. Oxford: Wiley-Blackwell.
- Zukin, S. (1998). Urban lifestyles: diversity and standardisation in spaces of consumption. *Urban Studies*, 35 (5/6), pp. 825–839.
- Zukin, S. (2010). *Naked City: The Death and Life of Authentic Urban Places*. Oxford: Oxford University Press.